

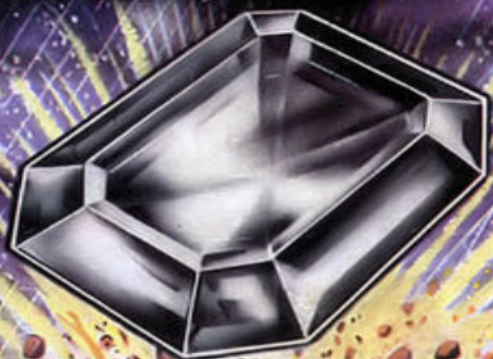
# **FNA 0144 - Réaction Déluge**

**Richard Bessière**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# Réaction Déluge



**F. RICHARD  
BESSIERE**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions  
"Fleuve Noir"

**F. RICHARD-BESSIÈRE**

## **RÉACTION DÉLUGE**

COLLECTION  
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »  
69, Boulevard ST-Marcel, PARIS-XIII<sup>e</sup>

© 1959 by « Éditions Fleuve Noir », Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous  
pays, y compris l'U.R.S.S. et les Pays Scandinaves.

## CHAPITRE PREMIER

J'avais accepté de passer la soirée chez des amis dans les environs de Chicago, ma ville natale. Réception très simple, très amicale, chez de vieilles connaissances où, pour une fois, il n'avait été nullement question de discuter littérature ou philosophie. J'ai toujours eu horreur des gens qui se croient obligés de parler maladie dès qu'ils se trouvent en présence d'un médecin, politique avec un ministre ou agriculture avec un fermier de l'Ouest.

Or, bien que je sois un auteur de science-fiction, et que j'écrive volontiers des opéras cosmiques, néologisme dont je revendique la paternité, nul n'avait cru bon de mettre la conversation sur ce sujet, et j'en avais été heureux.

Non, pour une fois, les sujets avaient été variés, et je n'insisterai pas outre-mesure sur cette soirée, sinon pour dire qu'elle fut d'une part très agréable pour moi, et d'autre part qu'elle constitua le point de départ de ma... enfin de mon histoire.

Car, en effet, c'est en quittant mes amis que tout a commencé.

Il avait fait un temps épouvantable toute la journée, et la pluie n'avait pas cessé de tomber par rafales. Nous étions encore au mois d'avril et il ne fallait pas s'en étonner. C'était ainsi chaque année. Mais les divers relevés pluviométriques effectués dans la région demeuraient assez inquiétants, du moins si l'on devait en croire la station météorologique de Chicago. D'après elle, nous dépassions la cote d'alerte, et rien pour l'instant ne laissait prévoir la fin de ce déluge.

Je me souviens d'ailleurs que mes amis, lorsque je pris congé d'eux, me lancèrent sur le pas de la porte une phrase dans ce genre : « La prochaine fois tâchez de venir avec un sous-marin, ce sera plus prudent. »

Je les quittai sur cette plaisanterie et regagnai en toute hâte ma voiture garée dans les parages. C'est au moment où je m'engouffrais dans ma Stude que je vis la haute silhouette d'un homme s'approcher à grands pas.

Il devait être blotti sous quelque porche non loin de là, et il venait d'apparaître si brusquement que je n'avais pas eu le temps de trop réfléchir à la question.

Comme j'ouvrais la portière, il arriva à ma hauteur et me posa délibérément la main sur l'épaule.

— Excusez-moi, me dit-il, pourriez-vous me rendre un service ?

Je me dégageai rapidement et l'observai non sans une certaine crainte. Je me méfie toujours des inconnus qui viennent vous demander un service dans une rue déserte, avec un pareil aplomb.

L'homme était grand, assez élancé, d'un âge indéfinissable, et il serrait contre lui un sac de cuir assez volumineux.

Il n'avait rien d'un vagabond ni d'un truand. Pourtant, j'essayai de rester calme et maître de moi.

— Je suis assez pressé, fis-je, voulez-vous vous retirer ?

— Je vous en prie, vous n'avez rien à craindre de moi. Je ne vous veux aucun mal.

Le visage de l'homme s'était creusé de rides et je le sentis sincère sur le moment. Devant mon hésitation, il enchaîna :

— J'ai besoin que vous m'aidiez.

— Pourquoi moi, plus spécialement ?

— Je me suis mal exprimé. Je voulais dire que j'avais besoin qu'une personne me vienne en aide. C'est très grave pour moi.

— Mais enfin, où voulez-vous en venir ? Qu'attendez-vous de moi au juste ?

L'homme manifesta une certaine hésitation pour répondre, puis, se décidant brusquement, il m'écarta délibérément, s'engouffra dans la voiture et m'attira ensuite à côté de lui, maintenant mon bras dans sa poigne d'acier.

— Allons, me dit-il, ne faites pas d'histoire, n'essayez pas d'ameuter le quartier, cela ne ferait que compliquer les choses. Et ce n'est pas le moment. Mettez votre voiture en route... Dépêchez-vous.

La rage au cœur, je compris que je ne pouvais faire autrement, et c'est d'un geste sec que je mis le contact, tout en jetant un regard courroucé vers l'intrus tassé à côté de moi sur la banquette.

Je vis le visage de mon compagnon se torturer en une affreuse grimace, comme s'il était sous l'emprise d'une violente douleur. Puis ses petits yeux clignèrent à plusieurs reprises et il m'observa longuement.

— Je vous le répète, vous n'avez rien à craindre de moi, monsieur.

— Dans ce cas, venons-en au fait puisqu'il ne m'est plus possible de faire autrement. Que me voulez-vous ?

— Une cachette sûre, pour quelque temps.

Je commençais à comprendre dans quel guépier je venais de me fourrer, et cette fois j'étais fixé.

— Vous êtes fou. D'ailleurs je ne tiens pas à avoir des ennuis avec la police.

— Il ne s'agit pas de la police. Non, vous ne pouvez pas comprendre ; je n'ai rien fait de mal, mais ILS me recherchent. ILS finiront par trouver ma trace et ILS ne me le pardonneront pas.

— De qui diable voulez-vous parler ?

— Je ne peux pas vous l'expliquer. Du moins pour l'instant. Non, il faut me faire confiance. Avez-vous entendu parler du docteur Price ? Stanley Price ?

Je fronçai les sourcils, surpris par cette brutale question.

— Que voulez-vous à ce docteur ?

— Une simple opération, et qui doit être pratiquée d'urgence. Le connaissez-vous ?

— Simplement de réputation, mais ce n'est pas un esthéticien.

— Il ne s'agit pas d'opération esthétique. Je tiens à conserver ce visage qui est le mien. Je m'y suis déjà habitué, bien qu'il soit loin d'être parfait, mais...

Il s'arrêta sans terminer sa phrase et j'enchaînai :

— Le docteur Price est un spécialiste de l'encéphale.

— Je le sais, et c'est ce qui m'intéresse. J'ai entendu parler de ses travaux.

— De quoi souffrez-vous ?

Dans le fond, j'avais peut-être affaire à un dément et c'était bien ce qui m'inquiétait le plus. Je jugeai préférable de ne pas le brusquer et de gagner du temps.

— Vous ne comprendriez pas, répliqua-t-il avec un profond soupir. Et le docteur Price aura certainement beaucoup de mal pour comprendre, lui aussi...

— C'est son travail.

— Pas précisément. Je suis un cas, disons... un peu spécial, mais s'il suit toutes mes indications à la lettre, il s'en sortira très bien.

J'évitai de répondre par une phrase banale, me contentant de dire que l'heure était mal choisie pour aller rendre visite à ce docteur Price. Ce à quoi l'inconnu, après avoir jeté un rapide coup d'œil à ma plaque d'identité fixée sur le tableau de bord, murmura entre ses dents :

— Harry Scott, 193 Sunside Avenue, c'est votre adresse, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Vous ne voudriez tout de même pas...

L'homme posa sur ses genoux le gros sac de cuir qu'il avait jeté à ses pieds.

— Écoutez, me dit-il, si vous acceptez de m'aider, je puis faire de vous l'homme le plus célèbre du monde. Que faites-vous dans l'existence ?

— Je noircis des feuillets de papier à longueur de journée. Autrement dit, j'écris des romans d'aventure. Vous comprenez ?

— Oui, je vois ce que vous voulez dire. Vous êtes écrivain. Dans ce cas, acceptez ma proposition, vous ne le regretterez pas, croyez-moi.

Il n'y avait plus de doute. L'homme était fou, et la moindre erreur de ma part pouvait avoir des conséquences fâcheuses, que je voulais à tout prix éviter. D'autre part, il pouvait être armé, et je ne l'étais pas. Quant à jouer les héros, c'est bon dans les romans d'action, mais dans la vie c'est autre chose.

J'optai donc pour la prudence la plus légitime, une fois encore.

— Nous étions déjà en plein cœur de Chicago, et je dirigeai ma voiture vers Sunside Avenue, non sans cesser de surveiller à la dérobée l'homme assis à mes côtés dont je ne connaissais même pas le nom. Dans le fond, cela ne m'intéressait nullement et j'avais hâte d'en terminer avec cette situation qui commençait à devenir ridicule.

\*  
\* \*

J'avais à plusieurs reprises surpris le visage de l'homme pendant le trajet, et il était visible qu'il devait par moments souffrir de violentes migraines ou de quelque accès de fièvre. Je constatai les efforts qu'il faisait pour résister à la douleur. Il ne prononça plus une seule parole jusqu'à ce que nous soyons arrivés dans mon appartement.

Là, il se laissa choir lourdement sur un fauteuil, passa une main moite sur son front ruisselant, puis tendit la main vers le verre de Cinzano que je lui proposais.

— Merci, dit-il d'une voix sourde, merci... Il saisit le verre, puis me lança soudain :

— Cette boisson est-elle alcoolisée ?

— Bien sûr. Buvez, ça vous retapera un peu.

— Mon organisme ne supporte pas la moindre goutte d'alcool.

— Un verre ne vous tuera pourtant pas. Un léger sourire joua sur sa lèvre.

— Si je le refuse, c'est précisément parce que je tiens à vivre. N'insistez pas.

Il défit le cordon qui serrait le sac de cuir et posa le tout sur une table basse du living-room.

— Vous êtes d'accord pour m'aider, n'est-ce pas ?

Sans attendre de réponse, il sortit du sac un étrange objet auquel il m'était difficile de donner un nom. Cela n'avait aucune forme précise, et c'était comme une sorte de gros bloc, compact, aux multiples facettes, brillant d'un bizarre éclat provenant sans doute de la réfraction de la lumière ambiante.

Sur l'instant, je pensai à une quelconque œuvre d'art ciselée par le couteau de quelque artiste aux conceptions assez excentriques, car je n'arrivais pas à définir exactement le symbole que cet objet pouvait représenter.

Il est vrai que, dans l'art moderne, il faut s'attendre à tout, et au risque de passer pour un profane, je risquai une phrase assez banale et très passe-partout :

— C'est très joli... vraiment surprenant...

— Surprenant est bien le mot qui convient, mais vous l'avez prononcé à la légère. Attendez quelques instants, et vous reconnaîtrez



que cet objet est, en effet, surprenant.

— Qu'est-ce au juste ?

— Nul ne le sait... et ne comptez pas sur moi pour vous le dire. On constate les effets de la gravitation, mais nul ne peut l'expliquer ; on profite des avantages de l'électricité, mais qu'est-ce que l'électricité au juste ? Hein ? On sait qu'un jour ou l'autre, il faudra mourir, mais aucun de ceux qui vivent ne peut expliquer ce qu'est la mort. Alors pourquoi chercher à comprendre les propriétés de ce cristal ? Elles existent et leurs manifestations sont évidentes. Ne cherchez pas à comprendre, vous n'y parviendriez pas. Si votre esprit arrive à s'accorder avec les vertus magiques de cet objet, vous deviendrez l'homme le plus puissant et le plus respecté de la Terre.

J'avalai d'un trait le verre de Cinzano refusé par mon étrange interlocuteur et hochai la tête à plusieurs reprises.

Ou l'homme était fou ou alors c'était un charlatan de première classe. Je fis mine d'abonder dans son sens.

— Je peux tout lui demander, et c'est acquis d'avance, n'est-ce pas ?

— Non, n'exagérons rien. Cet objet-là est une source d'inspiration pour qui se donne la peine de réfléchir et d'imaginer. Vous êtes un imaginaire, alors profitez-en.

— Une sorte de muse, alors ?

— Oui, dans un sens.

— C'est un souvenir de famille, peut-être ?

L'homme eut un petit sourire et comprit certainement que j'essayais de plaisanter. Il se contenta de hocher la tête à deux ou trois reprises et lâcha :

— Si vous n'étiez pas aussi buté, je pourrais peut-être vous faire d'étranges révélations, mais je dois être très prudent.

— Vous avez raison, le rayon des confidences regarde le professeur Price.

J'obtins rapidement le numéro de téléphone de cet illustre médecin, et l'infirmier de service accepta le rendez-vous pour le lendemain vers midi, puis il nota le nom que l'inconnu me souffla à l'oreille.

« William Brent. »

Et c'est ainsi que le dénommé Brent sortit de mon existence, dès le lendemain matin alors qu'après l'avoir conduit chez le professeur Price je l'abandonnai à son sort, tout heureux d'être débarrassé de cet original personnage.

Il me promit de me revoir plus tard et, comme j'éludais la question, il se permit de me confier dans le hall de la clinique :

— Je n'oublierai jamais l'immense service que vous m'avez rendu. Des milliards d'êtres humains vous en seront reconnaissants également... du moins si tout se passe comme je l'espère.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris le sens exact de ces paroles,

et j'avoue que ce jour-là, je me contentai de hausser discrètement les épaules, en serrant la main de Brent avec l'espoir de ne jamais avoir l'occasion de le revoir.

Brent sortait de mon existence alors que le cristal laissé chez moi y entraînait, lui, d'une curieuse façon.

## CHAPITRE II

Des semaines passèrent, et j'arrivai vite à oublier l'existence de Brent, dont je n'avais plus de nouvelles. J'achevai rapidement la mise au point d'un nouveau roman qui fut publié immédiatement après, à la grande satisfaction de mon éditeur qui avait fait une publicité importante sur le titre : *Commandos pour Altair*.

J'avais déjà un autre sujet en tête et je décidai de le traiter sans tarder, ce qui me permettrait peut-être d'envisager par la suite une bonne semaine de détente à la campagne. Cela faisait des années que je n'avais eu une pareille occasion, et cette fois j'étais bien décidé à en profiter.

Mon esprit était clair et je finis par me rendre compte bientôt que mon imagination devenait de plus en plus vive et que j'arrivais rapidement à trouver des solutions très rationnelles à des situations plutôt embrouillées dans lesquelles se débattaient mes héros habituels. J'écrivais avec sûreté, sans crainte, peignant et dépeignant des paysages de rêve avec une netteté qui finit bientôt par me surprendre. Jamais je n'avais travaillé avec autant de facilité et de rapidité.

Bien entendu, à diverses reprises, je m'étais pris à me demander si le cristal laissé par Brent, et que j'avais installé sur un guéridon de mon bureau, n'agissait pas sur mon esprit à la manière d'un catalyseur magique. Mais non, c'était ridicule. Polymnie changée en cristal et m'octroyant l'exclusivité de ses dons... c'était une fable. Pourtant, je devais reconnaître au fond de moi-même qu'il y avait quelque chose de changé dans mon esprit. Dès qu'une idée m'effleurait, elle était automatiquement disséquée, étudiée, mûrie, développée et prête à être couchée sur le papier. Je décrivais des moyens de transport révolutionnaires, des conditions de vie future à faire rêver les sociologues les plus avancés, je commençais enfin à comprendre et à connaître les réalités futures tout juste classées de nos jours dans le domaine de la Action.

J'arrivais à me surprendre moi-même. Mon regard allait toujours vers le bloc de cristal étincelant qui trônait sur le guéridon. Était-ce donc là la source de toute mon imagination ?

Puis je souriais en pensant que j'étais peut-être l'objet d'un simple phénomène d'autosuggestion. Un peu comme les gens qui portent sur eux des quantités de fétiches et qui croient ainsi qu'ils sont immunisés contre tous les malheurs de l'existence. Quoi qu'il en fût, j'étais décidé à continuer de m'autosuggestionner, puisqu'en définitive cela facilitait grandement mon travail.

Les jours passèrent encore et j'en vins petit à petit à penser à ce William Brent. J'avais peut-être eu tort de le juger aussi sévèrement et

je me prenais même à souhaiter de le revoir un jour ou l'autre. Mais j'hésitais encore et quelque chose m'empêchait de prendre les devants.

J'étais en train de penser à Brent, ce matin-là, lorsque le vibreur de la porte d'entrée résonna par deux fois.

J'allai ouvrir et me trouvai en présence de deux gaillards solidement charpentés et qui pénétrèrent chez moi en exhibant une carte que je n'eus même pas le temps de regarder. L'un des deux visiteurs me toisa rapidement, puis se présenta :

— Harrisson, du F.B.I. Vous êtes bien Harry Scott, le romancier ?

— C'est exact. Qu'y a-t-il ?

— Vous devez nous suivre immédiatement. Une voiture nous attend en bas.

— Mais pour quelle raison ? Je n'ai rien à voir avec le Bureau Fédéral...

— Vous peut-être, mais lui a certainement de bonnes raisons. Allons, ne compliquez pas notre tâche, tous les renseignements vous seront donnés bientôt.

— C'est bon. Où me conduisez-vous ?

— Chez le colonel Hendrix. Rassurez-vous, il ne s'agit que d'une simple formalité. Nous avons quelques questions à vous poser.

J'enfilai mon veston et poussai un soupir.

— Je suis à votre disposition, mais vraiment je ne comprends pas.

Tout en suivant les deux individus qui étaient venus me quérir si aimablement, je m'efforçais de poser des questions, mais ils opposèrent la force d'inertie la plus absolue à mes tentatives de renseignement, et je grimpai dans leur voiture sans avoir pu recueillir la moindre parcelle d'indication.

La puissante voiture eut tôt fait de nous conduire dans le secteur Ouest de la cité, dans le bâtiment réservé aux dépendances du Ministère de la Guerre et je ne tardai pas à être introduit dans le bureau du colonel Hendrix où se tenaient déjà trois personnages.

On me pria aimablement de prendre place en face d'un bureau derrière lequel trônait le colonel, lequel me dévisagea longuement avant de prendre la parole. Il s'empara ensuite d'un dossier qu'il regarda quelques instants, et commença :

— Harry Scott, trente-cinq ans, études secondaires, trois diplômes, mais sans spécialité aucune. À vingt-quatre ans s'essaye dans le commerce, sans grand succès, joue de la batterie dans un orchestre de jazz, et abandonne la musique pour se consacrer définitivement à la littérature.

Il releva la tête et demanda :

— Est-ce exact ?

— Parfaitement.

— Il est également indiqué que vous avez été marié une fois et que

vosre femme ne s'accordait pas avec vous.

— C'est ce qu'elle disait. Pour ma part, ce serait plutôt le contraire, je...

— Aucune importance. Nous possédons dans ce dossier toutes sortes de renseignements sur votre activité depuis de nombreuses années, sur vos relations, les endroits que vous fréquentez, et même le montant de votre compte en banque.

— Tout est en règle de ce côté-là.

— Oui, je sais.

Il repoussa négligemment le dossier et sortit d'un tiroir un exemplaire de mon dernier roman paru quelques jours plus tôt.

— C'est au sujet de cet ouvrage que vous êtes ici, fit-il en posant sur le bureau l'exemplaire de *Commandos pour Altair*. Quand l'avez-vous écrit ?

— Le mois dernier.

— C'est bien ce que votre éditeur nous a affirmé, mais je voulais vous entendre me le confirmer.

— Mon éditeur serait-il également intéressé dans cette histoire ?

— Il l'est effectivement, mais dans un autre ordre d'idée. Depuis ce matin, nous confisquons tous les exemplaires de cette parution.

J'ouvris de grands yeux et contemplai un instant le large visage couperosé du colonel Hendrix. Ses gros doigts boudinés ne cessaient de pianoter sur le bureau et cela m'exaspérait au plus haut point.

— Mais enfin, pour quelle raison ? Qu'ai-je donc fait de si grave ?

Le colonel alluma un cigare, tira une longue bouffée, et darda sur moi ses petits yeux perçants, tandis qu'à ses côtés un secrétaire achevait de noter ma question.

— Dans ce roman, vous décrivez diverses sortes d'inventions révolutionnaires et cela avec des précisions vraiment... étonnantes. Comment y êtes-vous parvenu ?

Un peu embarrassé par une telle question, je haussai les épaules.

— Hé bien, comme je le fais habituellement. En essayant de modifier avantageusement certaines données relevées dans des revues spécialisées, ou dans des traités scientifiques qui me tombent sous la main... je ne sais pas...

— Vous n'avez jamais étudié la physique et la chimie ?

Cela commençait à devenir énervant.

— Non, jamais, mais je m'y intéresse et ne suis pas le seul dans ce cas. Tout le monde ne s'appelle pas M. Arthur Clarke ou M. Asimov. Jules Verne n'a jamais fabriqué de sous-marin, ni Wells de machine à voyager dans le temps, que je sache. Ils en ont pourtant imaginé.

— Laissons Jules Verne et Wells de côté, voulez-vous ? Ils avaient une certaine notoriété dans ce domaine et leurs œuvres ont toujours été d'égale valeur... en principe.

— Ah ! bon... et c'est loin d'être mon cas, n'est-ce pas ?

— Ne vous énervez pas, monsieur Scott. Si j'en crois les critiques, jusqu'à ce jour, vous avez nagé dans un pathos pseudo-scientifique perpétuel.

— Je n'ai jamais eu la prétention de prouver quoi que ce soit. J'écris pour distraire mon public. Je n'écris pas pour ceux qui me critiquent.

— Je n'ai pas à entrer dans ces sortes de considérations. Ce qui nous préoccupe actuellement, c'est de savoir comment vous êtes parvenu à traiter le principe de l'anti-gravité dans votre dernier roman. Qui fréquentez-vous dans nos services ?

Je regardai le colonel sans comprendre et je dus faire un effort pour rester calme.

— Personne.

— Dites-moi la vérité, monsieur Scott, cela risque d'être très grave pour vous. Nous travaillons depuis de nombreuses années sur le problème de l'anti-gravitation. Et voilà que brusquement vous donnez dans un de vos romans les principes exacts et détaillés de cette découverte que nous essayons de garder secrète. Qui plus est, vous arrivez même à perfectionner le comportement de l'engin, au point de reléguer notre prototype au rang de fossile. Bien entendu, vous restez dans une prudente réserve sur certains détails complémentaires, mais nos services spécialisés sont unanimes à déclarer que cela a été fait à dessein.

— Mais voyons, tout cela est ridicule. Pourquoi l'aurais-je fait ?

Le colonel Hendrix secoua la tête et répondit :

— Vos livres sont vendus en Europe, monsieur Scott.

— Oui, et après ?

Le colonel s'était levé nerveusement et il tendit vers moi sa grosse tête rougeaude :

— Cessez de faire l'intéressant, monsieur Scott. Vous venez de livrer au monde entier les principes d'une découverte que nous gardions jalousement secrète. Malheureusement, des milliers de libraires ont déjà vendu votre bouquin. Jamais nous n'arriverons à récupérer tous les exemplaires. C'est impossible. Je crains qu'il ne soit trop tard. Est-ce que vous comprenez maintenant la gravité de cette histoire ?

Je fronçai les sourcils, inquiet, et commençai enfin à réaliser la situation dans laquelle je me trouvais. Sur le moment, je ne sus que répondre et me contentai de hocher la tête à plusieurs reprises.

— C'est uniquement une coïncidence, et vous pouvez être certain que j'ignorais...

Le colonel eut un geste vague et se rassit lourdement sur son fauteuil de cuir.

— Étrange coïncidence, en effet, que votre génie tardif arrive à se

manifestester de la sorte.

Il rejeta quelques bouffées de fumée, et fixa sur moi ses yeux perçants.

— Coïncidence également que vous ayez recommandé un de vos amis au docteur Price ? Qui était cet homme ? Pour quelle puissance travaillait-il ? Et que voulait-il ?

Cette fois, je me sentis glisser dans un tunnel sans fin, et sur le moment je me trouvai incapable de répondre quoi que ce fût de rationnel.

— Vous voulez sans doute parler... de ce William Brent ?

— Répondez à ma question.

— Écoutez, colonel Hendrix, c'est toute une histoire, un peu compliquée, et je ne vois pas le rapport... avec tout le reste. Je ne connaissais pas ce Brent et il n'était pas mon ami.

— Pourtant...

— Oui, je l'ai adressé au docteur Price, mais parce qu'il m'a demandé de le faire. Comme un service en valait un autre, il m'a permis d'entrer en possession d'une... enfin d'un... oui d'un cristal ayant les mêmes vertus que Polymnie.

— Polymnie ?

— La muse des écrivains, fis-je en souriant devant l'embarras visible du colonel.

Je me rendais compte que je m'enfonçais de plus en plus dans une situation très embrouillée et je sentis le découragement s'emparer de moi. Jamais ils ne me croiraient, bien entendu. Et pourtant, il fallait bien que je réponde à toutes leurs questions.

— Est-ce que vous vous moquez de moi ? soupira Hendrix qui se contenait visiblement.

— Oh ! non, pas du tout, et croyez bien que je n'en ai aucune envie. Je vous dis pourtant la vérité.

— Savez-vous pourquoi Brent tenait expressément à ce que ce soit le docteur Price qui pratique l'opération qu'il voulait ?

— Non, pas du tout.

— Selon le rapport de ce médecin, Brent l'avait choisi parce qu'il était convaincu qu'il était le seul capable de modifier certaines parties de son cortex cérébral.

— De quoi souffrait-il ?

Hendrix eut un petit sourire amer et lâcha :

— Votre ami affirmait qu'il était télépathe. Vous devez connaître ce genre de maladie, n'est-ce pas ? Dans votre littérature, on parle souvent de ça.

Je fronçai les sourcils une nouvelle fois, et des souvenirs me revinrent en mémoire brusquement. Je revis Brent dans ma voiture, en proie à une de ses crises fréquentes, et les paroles du colonel furent

pour moi comme une révélation.

— J'aurais dû y penser. Brent était télépathe... Est-ce que vous vous rendez compte, colonel Hendrix ?

— Je me rends surtout compte que vous êtes en train de vous moquer de moi.

— Mais enfin le docteur Price a certainement eu son mot à dire dans cette histoire ? Il l'a opéré, n'est-ce pas ?

— Il n'en a malheureusement pas eu le temps. Ce William Brent n'existe plus.

— Il est mort ?

— Oui, peu avant l'opération et pendant son séjour à la clinique. Et savez-vous de quelle façon, monsieur Scott ?

— Comment voulez-vous...

— Désintégré.

— Quoi ?

— Désintégré. C'est, je crois, le mot que vous employez pour désigner un corps réduit à l'état de cendres et de poussière lorsqu'il a été soumis à un champ de force d'une certaine puissance.

J'avalai ma salive et demandai la permission d'allumer une cigarette.

— ILS l'ont désintégré... fis-je d'une voix sourde.

— De qui voulez-vous parler ?

— Comment le saurais-je ?

En quelques mots, je racontai au colonel tout ce que m'avait dit Brent lors de notre rencontre et lui confiai mes craintes au sujet de CEUX qui l'obligeaient à recourir d'urgence aux services du docteur Price.

Tout en hochant la tête, j'ajoutai :

— Brent était sur le point de me faire d'importantes révélations, puis il s'est ravisé. S'est-il confié à Price ?

— Non, si ce n'est qu'il lui a raconté une histoire rocambolesque où il était, paraît-il, question d'une prochaine invasion de notre planète par des êtres puissamment évolués. Ou cet homme était fou, ou bien il jouait un jeu que je n'arrive pas à comprendre. Quoi qu'il en soit, tous nos services sont alertés. Une menace pèse sur l'Amérique et le danger vient de l'Europe. J'espère que vous comprenez maintenant la gravité de la situation.

— Vous êtes dans l'erreur... Il ne s'agit pas uniquement de l'Amérique, mais de la Terre entière, et Brent n'était certainement pas fou. Il disait la vérité.

— Je vous en prie, monsieur Scott, votre imagination frise le ridicule.

— Pensez de moi ce que vous voudrez, mais alors expliquez-moi la provenance du cristal qui est en ma possession. Jusqu'à présent, j'ai



évitité de croire que tout ce qui mûrissait dans ma tête était le résultat d'une influence psychique continuelle provenant de cette matière. Je me suis leurré moi-même. Je me suis découvert de nouvelles qualités, j'ai traité des problèmes que je n'aurais jamais osé aborder autrefois. Oui, vous avez peut-être raison de dire que je n'étais jusqu'à ce jour qu'un écrivain médiocre et sans talent.

— Je n'ai jamais dit cela...

— Vous l'avez pensé. À présent, je comprends beaucoup de choses, colonel. Il se passe quelque chose d'anormal.

Hendrix m'observa longuement, puis se décida :

— Où se trouve ce... cristal ?

— Dans mon bureau, sur un petit guéridon.

### CHAPITRE III

Hendrix appuya sur un bouton, ce qui eut pour effet de faire entrer deux agents dans son bureau. Il leur donna rapidement quelques ordres précis et les deux hommes se retirèrent sans mot dire, tandis qu'on me laissait seul dans la pièce, car Hendrix, sans rien ajouter, était sorti derrière les deux agents.

Je n'eus pas le temps de penser beaucoup et je me demandai qui était le nouveau personnage portant de fines lunettes d'écaillés qu'Hendrix faisait entrer dans le bureau.

Il mit un terme à mon incertitude :

— Voici le professeur Butler, du centre de recherches de Los Alamos, dit-il simplement.

Puis il se retira derrière son bureau, tandis que le petit personnage prenait place à mes côtés. Il cligna des yeux un moment, chercha ses mots et se gratta nerveusement la pointe du menton.

— Monsieur Scott, dit-il, lorsque vous parlez dans votre roman du principe de l'anti-gravité, vous démontrez que l'attraction entre deux masses est la conséquence d'un effet archimédien, qui tendrait à expliquer la répulsion des énergies propres à chacune d'elles. Comme tout cela est lié à un effet coulombien important, il en résulte que l'effet archimédien provient simplement d'une densité énergétique. Vous donnez d'excellentes précisions sur l'interférence d'un champ électromagnétique capable d'annuler le rayonnement de l'énergie propre à la masse de l'appareil, et vous parlez d'une matière ultra ionisée pour votre fusée anti-gravitative. Jusque-là nous sommes bien d'accord, mais vous parlez également de la création dans la centrale énergétique de l'appareil de particules anti-matière, dont le comportement sur la matière proprement dite doit avoir des effets répulsifs.

— C'est exact.

— Selon vous, comment peut-on empêcher le contact de ces particules opposées à éviter ainsi leur annihilation ?

— On ne peut pas l'éviter. Je l'ai d'ailleurs écrit. Seulement, en retardant leur cohésion pour obtenir l'énergie voulue, on libère ainsi les gravitons éparpillés dans les couches périphériques des atomes.

— Pourquoi les couches périphériques ? Nous sommes persuadés que les gravitons ont leur place dans le noyau.

Je haussai les épaules.

— C'est possible... mais moi je les situe dans les couches périphériques.

— Continuez.

— Selon le principe d'exclusion découvert par... Wolfgang Pauli, je

crois, qui dit que le nombre des particules gravitant sur une orbite donnée est limité, je suis parti du principe que les gravitons n'étaient nullement soumis à cette règle à partir du moment où l'on fait agir des particules sur les anti-particules. En faisant intervenir un champ électrostatique et un champ magnétique très puissants, lorsque nous les croisons nous formons une sorte de grille capable de stopper les gravitons libérés.

— Nous avons déjà fait cette expérience avec de la ferrite, mais elle n'est pas des plus convaincantes.

— Oui... bien sûr... mais n'oubliez pas que le graviton est une particule faible. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Dirac. L'action du graviton peut se définir, vous le savez, dans les interventions provenant des forces nucléaires dans les interactions faibles. Mais lorsque vous faites agir vos particules anti-matière, il devient possible de prévoir exactement l'instant où se produisent ces interventions, et c'est là que vous découvrirez l'anti-graviton.

Le professeur Butler écarquilla les yeux, ouvrit la bouche et se ravisa. Il tourna légèrement la tête en direction du colonel Hendrix qui suivait à grand peine cette conversation et qui ne cessait de pianoter nerveusement sur la table.

Puis le visage du professeur se tendit vers moi :

— J'ai bien lu tout cela dans votre roman. Mais vous n'expliquez pas comment vous obtenez cette colossale énergie issue du contact des gravitons et des anti-gravitons.

— Comment voulez-vous que je l'explique ? Je ne suis pas allé jusqu'au fond du problème. Je suis limité par le nombre de pages. Je ne dois pas dépasser les cent quatre-vingt-douze, ajoutai-je un peu sèchement.

— Voudriez-vous nous laisser entendre que vous auriez été capable d'approfondir entièrement le problème ?

— Je n'en sais rien, tout dépend de mon cristal.

Le professeur Butler eut un petit geste nerveux et secoua la tête. Puis il reprit, plus calme :

— Dites-nous l'intensité des charges magnétiques et électrostatiques respectives qu'il faut déployer pour arriver à créer cette énergie capable de propulser votre astronef supra-luminique ?

Je poussai un long soupir et fermai les yeux un instant.

— Je ne le sais pas.

— Votre... cristal pourrait peut-être vous l'indiquer, essaya d'ironiser Butler entre ses dents.

— Vous ne comprenez pas... S'il s'agissait de poser une question au cristal et d'obtenir la réponse, ce serait trop simple. Non, il s'agit d'autre chose. Il suffit de s'accorder avec lui sur le plan psychique et l'on arrive alors à déclencher par moments une réceptivité commune

qui entraîne tout un processus difficilement explicable.

— Je trouve qu'il y a beaucoup de choses qui sont difficiles à expliquer, coupa sèchement Hendrix.

— Je m'efforce pourtant d'être clair, rétorquai-je à mon tour sur le même ton. Je vous le répète une fois encore, je ne suis ni un savant ni un technicien et je ne puis recevoir de mon cristal que ce que mon cerveau est capable d'accepter et de comprendre. Tout le reste effleure superficiellement mon esprit et je l'oublie.

— Vous oubliez également la formule citée à la page 85, où il est question d'un dispositif pouvant s'adapter sur une batterie solaire au silicium, et capable de propulser un avion en utilisant une importante quantité d'énergie électrique, enchaîna Butler.

— Et c'est précisément celle que nous gardons secrète depuis plusieurs mois, surenchérit le colonel. Nouvelle coïncidence.

Je n'en pouvais plus. Tout commençait à se brouiller dans ma tête et j'étais au bord de la crise de nerfs.

\*

\* \*

À ce moment, un des deux agents que le colonel avait envoyés chez moi entra dans le bureau et indiqua à son chef qu'ils avaient trouvé effectivement le cristal à l'endroit que j'avais indiqué et qu'ils l'avaient amené avec eux.

Le cristal avait été dirigé vers le laboratoire où on l'examinait sous toutes ses coutures et Butler déclara qu'il allait s'y rendre sans attendre.

Je fus laissé seul dans une pièce voisine, et on m'apporta des sandwiches et quelques bouteilles de bière qui me permirent de tromper mon attente et ma faim.

Ce fut vraiment très long, et le soir était tombé lorsque le colonel me fit appeler dans son bureau, où je le retrouvai en compagnie du professeur Butler. Ils avaient tous deux des visages renfrognés, et je compris que tout ne s'était pas passé comme ils l'auraient voulu.

— Je crois que la plaisanterie a assez duré, commença Hendrix en tirant nerveusement sur son cigare. Mais ne comptez pas sur nous, monsieur Scott, pour faciliter vos manœuvres publicitaires.

Butler s'avança vers moi :

— Ou vous êtes un génie, monsieur Scott, ou vous êtes le plus grand bluffeur que j'aie jamais rencontré.

— Avez-vous examiné le cristal ?

— Dans tous les sens et sur toutes ses faces, et Dieu sait s'il y en a. Et aucun de ceux qui l'ont approché ne se sentent le courage de ridiculiser Einstein. Vous avez compris ?

— C'est tout à fait normal. Je vous ai expliqué qu'il fallait...

— Cela suffit, culpa Butler. Nous avons passé des heures à étudier votre cristal. C'est un bloc de matière inerte et sans grande valeur. Une caractéristique assez curieuse toutefois, il est d'une solidité à toute épreuve et il faudrait employer un énorme marteau-pilon pour le détruire, mais cela ne nous intéresse pas.

— Quelle explication apportez-vous à ce fait, alors ?

Butler eut un geste vague.

— On trouve des roches ayant des propriétés analogues en Alaska et dans les îles de la Sonde. Certains archéologues prétendent qu'elles proviennent de bouleversements pré-cambriens, d'autres affirment qu'elles ne sont que des résidus de matières aérolithiques.

— Je veux bien vous croire, puisque vous l'affirmez. Puis-je savoir ce que vous comptez faire de moi ?

Ce fut Hendrix qui se chargea de la réponse et il débita sur un ton neutre et complètement désintéressé :

— Vous êtes libre, monsieur Scott, vous et votre cristal magique. Pour l'instant, aucune accusation valable ne peut être portée contre vous. Toutefois, vous devez rester à la disposition de nos services jusqu'à la fin de l'enquête.

Il se leva, me faisant comprendre que l'entretien était terminé. Un des assistants du professeur entra dans le bureau, déposa le bloc de cristal avec un petit sourire au coin des lèvres, puis disparut aussitôt.

Il ne me restait qu'une seule chose à faire. Prendre congé et quitter rapidement les lieux avec mon cristal sous le bras.

C'est ce que je m'empressai de faire sans demander mon reste.

## CHAPITRE IV

Je passai une nuit passablement agitée et ne dormis que fort peu. Toutes sortes d'idées dansaient dans ma tête et je n'arrivais pas à les classer comme je l'aurais voulu. Pour la première fois de ma vie, j'avais l'impression de me trouver dans une impasse, avec très peu de chances de m'en sortir.

Si encore j'étais arrivé à comprendre ce qui se passait. Oui, mais voilà, j'ignorais encore tout du drame qui se jouait aux quatre coins de la Terre. Je le devinais au fond de moi-même et toutes mes pensées allaient à ce Brent dont j'essayais de me remémorer tous les faits et gestes pendant les quelques heures qu'il avait passées avec moi.

Au départ, deux faits étranges et assez inexplicables. D'une part, Brent était télépathe et j'étais certain qu'il avait dit la vérité au docteur Price, d'autre part il y avait ce cristal dont j'étais toujours possesseur et à qui je devais, sinon tous mes ennuis, mais encore la chance de devenir un homme célèbre et respecté de tous.

Cette pensée me fit sourire et je revis le visage du professeur Butler dans le bureau du colonel. Passer de nombreuses années à mettre au point une invention extraordinaire, pour être brusquement tenu en échec par un pauvre petit romancier sans connaissances approfondies, c'était plutôt vexant pour lui, il faut le reconnaître.

J'avais l'intention d'appeler mon éditeur aux premières heures de la matinée, mais je n'eus pas cette peine car le gros Patrick Robinson qui ne cessait de fouiller toute la ville depuis la veille fit irruption chez moi alors que je m'apprêtais à expédier mon petit déjeuner. Il était à la fois furieux, désappointé, inquiet et soupçonneux et c'est ce qui amena le petit dialogue suivant :

(La fureur). — Hé bien, on peut dire que vous me mettez dans de beaux draps, vous, avec ce nouveau roman. Le F.B.I. a passé toute la journée d'hier dans nos bureaux. Ils confisquent tous les exemplaires de *Commandos pour Altaïr*. Vous êtes en train de me ruiner.

— N'exagérez rien, je ne suis pas responsable de ce qui arrive, et tout cela n'est que le résultat d'une malheureuse coïncidence, vous le savez bien.

(Le désappointement). — Et dire que, pour une fois, j'avais décidé de faire un gros effort sur vous. Je n'aurais jamais dû vous faire confiance, soupira-t-il.

Je lui tendis une tasse de café et il la vida d'un trait.

— Rien n'est perdu. Je vais devenir célèbre. Croyez-moi, ça ne fait que commencer.

(L'inquiétude). — Qu'est-ce qui vous prend, Scott, jamais vous n'avez parlé de la sorte. Comment se fait-il que vous soyez aussi sûr de

vous ?

Je désignai sur le guéridon le cristal brillant de mille éclats sous les rayons du soleil qui franchissaient la large baie vitrée.

— On a dû vous le dire. Je vous présente Polymnie, richesse, inspiration, notoriété et tout et tout... Je n'ai qu'à lever le petit doigt.

Je partis d'un grand éclat de rire.

— Bien entendu, vous ne le croyez pas, vous non plus... D'ailleurs c'est bien pour cette raison que je vous raconte tout cela.

(La méfiance). — Scott, fit Robinson en secouant la tête sans arrêt, Scott, j'ai l'impression que vous vous êtes fourré dans de sales draps. Les gens du F.B.I. sont tenaces et s'ils découvrent la vérité, vous êtes cuit...

— Mais quelle vérité ? À quoi bon répéter les mêmes choses ?

Il se leva, visiblement ennuyé, puis avant de se retirer, il tint à m'informer que dorénavant un comité de censure superviserait toutes mes œuvres, dans le cas, bien entendu, où on me demanderait d'en écrire d'autres.

Il paraissait en douter lorsqu'il disparut dans le couloir, et j'avoue que pour ma part, je n'étais pas très convaincu non plus.

Que pouvais-je faire ? Je n'avais personne à qui me confier, personne à qui je pouvais faire partager mes craintes, personne pour accepter toute mon histoire. Bien sûr, j'avais des amis, des amis sincères sur qui je pouvais compter, mais allez donc dire à vos amis que vous avez sur votre guéridon un...

Oh ! et puis flûte !... Il fallait que je m'en sorte seul, sans l'aide de personne, et c'est alors que me vint l'idée d'aller rendre une visite au docteur Price.

\*

\* \*

J'eus assez de mal pour obtenir de cet illustre chirurgien l'entrevue que j'avais sollicitée, mais j'eus la chance d'être reçu dans son cabinet en fin de journée. Je me présentai et lui rappelai mon intervention en ce qui concernait Brent.

Le docteur Price n'était pas très loquace et son temps était très limité, aussi notre entretien fut assez court. Il me raconta brièvement ses différentes entrevues avec Brent, et les nombreux examens auxquels il avait accepté de se livrer sur le malheureux.

— Étiez-vous vraiment convaincu que Brent était télépathe ? demandai-je.

— Non, je ne l'ai pas pensé un seul instant.

— Vous étiez pourtant disposé à l'opérer ?

— Non. J'étais fermement convaincu que j'avais affaire à un fou. Un principe élémentaire dans nos méthodes nous oblige à ne jamais

contrarier un anormal. Je voulais simplement étudier son cas. Il me réglait régulièrement mes honoraires.

— Que pensez-vous de la télépathie, docteur Price ?

Il eut un petit sourire tandis qu'il me reconduisait gentiment vers la sortie.

— Cela dépend de l'angle sous lequel on considère la chose, monsieur Scott. L'amour est une sorte de télépathie entre deux êtres qui se comprennent et qui s'adorent. Et s'il me fallait opérer tous les amoureux du monde... D'ailleurs, ce serait plutôt le rôle des cardiologues, vous ne pensez pas ?

Il redevint sérieux et ajouta :

— Le plus ennuyeux de l'histoire, c'est que cet homme a été assassiné dans ma clinique. Heureusement, ainsi que vous le savez, l'affaire a été étouffée.

— Oui, cela prouve que Brent n'était pas fou et qu'il disait la vérité. On l'a tué pour le réduire au silence.

— Monsieur Scott, j'ai longuement réfléchi à cette histoire et je ne tiens pas à avoir des ennuis diplomatiques. Si je puis me permettre de vous donner un bon conseil, c'est d'oublier à votre tour cet individu et de laisser au F.B.I. le soin de régler cette affaire. C'est leur travail et non le nôtre.

Comme je prenais congé, il se ravisa et me rappela :

— J'oubliais, me lança-t-il. Une jeune personne est venue hier matin vous demander.

— Me demander ?

— Oui, une de mes assistantes l'a reçue. Elle désirait connaître l'adresse de la personne qui avait conduit Brent chez moi. Comme l'infirmière n'était pas au courant, et que, d'un autre côté nous ignorions votre adresse, nous n'avons pu lui donner le renseignement. Je suppose qu'il devait s'agir d'une de vos admiratrices.

Il me lança un nouveau sourire et disparut dans son cabinet, me laissant tout perplexe.

Quelle était donc cette jeune femme qui s'intéressait à moi ? Et pourquoi était-elle venue chez Price ? Comment avait-elle connu mes relations avec Brent ? Que me voulait-elle ?

Autant de questions qui restaient évidemment sans réponse, et j'en fus quitte pour une nouvelle migraine qui se dissipa rapidement lorsque je décidai sur-le-champ de passer une soirée complète dans un endroit où il y aurait de la musique, du bon steak au poivre et du whisky de la vieille Écosse. Enfin, tout ce qu'il me fallait pour oublier un peu cet embrouillamini qui commençait à me fatiguer sérieusement.

Je rangeai ma voiture devant le « Shaker » et pénétrai dans l'établissement où régnait déjà une joyeuse ambiance. Frank Sinatra



était à l'affiche et il était en train de chanter *Old Devil Moon* lorsque je pénétrai dans la salle. Je me faufilai vers le bar, en direction de Johnny, le maître d'hôtel que je connaissais depuis longtemps, persuadé qu'il saurait me dénicher une petite table dans un coin.

— Beaucoup de monde ce soir, me dit-il, mais c'était encore pire hier soir, avec Elvis Presley. Vous auriez dû venir.

— Ma soirée d'hier n'a pas été des plus agréables, Johnny, mais dans le fond je la préfère à celle que j'aurais passée ici.

— Vous devez vieillir, monsieur Scott. N'allez pas considérer cela comme un reproche. Mais, si je puis me permettre, je vous avouerais franchement que vous m'avez étonné avec votre dernier paru.

Je fronçais les sourcils :

— Vous avez acheté *Commandos pour Altair* ?

— Oui, c'est sensationnel. Je l'ai au vestiaire, dans mon pardessus. Pourrai-je avoir une dédicace ? Les enfants en seront heureux.

— Pour l'amour du ciel, ne le sortez pas de votre poche, ce n'est pas le moment. Ne cherchez pas à comprendre et oubliez ce que je vous ai dit.

Johnny me regarda curieusement, toussa légèrement, puis fit une drôle de grimace et changea aussitôt de conversation, préférant renoncer à comprendre.

— Une dame vous a réclamé hier soir, me dit-il.

— Encore.

— Oh ! non, ce n'est pas celle de la semaine dernière, vous savez, la petite brune...

Ce n'est pas à la petite brune que je pensais, mais à celle qui s'était déjà informée de moi à la clinique. J'étais certain qu'il s'agissait de la même personne.

— Comment était-elle ?

— De taille moyenne, bien proportionnée, les cheveux blonds tombant sur le roux, fort sympathique, entre vingt-cinq et vingt-huit ans. Le genre bien. Pas du tout celui de la maison, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, je vois.

— Je ne connaissais pas votre nouvelle adresse, et j'ai été un peu...

— Embarrassé. Aucune importance. Elle n'a laissé aucune commission ?

— Pas la moindre.

Johnny réussit à me caser près de la piste, et il me quitta après avoir pris la commande.

Voilà qui devenait inquiétant. Cette jeune personne qui s'intéressait tant à moi n'avait certainement pas perdu son temps et la piste qu'elle suivait était bonne. Nul doute qu'elle ne tarderait pas à faire son apparition chez moi. Il faut croire que ce devait être important pour

qu'elle se donnât tant de mal. Mais quel rapport avec Brent ?

Encore une fois, toutes sortes de pensées se bousculèrent dans ma tête et j'en vins à maudire l'idée qui m'avait fait pénétrer dans cette boîte. Voilà que ça recommençait. Décidément il était écrit que j'en avais fini avec ma tranquillité. Déjà Sinatra achevait son tour de chant avec son grand succès : *I've got you under my skin*, lorsque je vis trois personnages s'attabler délibérément en face de moi et l'un d'eux avancer un large étui à cigarettes qu'il ouvrit d'une simple pression du doigt.

— Une cigarette, monsieur Scott ? fit l'inconnu en me regardant fixement de ses yeux noirs, puis d'une voix à peine perceptible il enchaîna aussitôt : Inutile d'attirer l'attention sur nous. Nous voudrions causer avec vous un instant.

— Qui êtes-vous ?

— Docteur Hermann Lieber, attaché à l'ambassade allemande. Ma mission n'a rien d'officiel, mais les offres que je suis en mesure de vous faire peuvent l'être.

— Je ne comprends pas.

— Vous devriez, monsieur Scott. Nous avons beaucoup aimé votre *Commandos pour Altair*.

Je me sentis pâlir étrangement et, pour me donner une contenance, acceptai la cigarette qui m'était offerte.

— Que voulez-vous de moi ?

Le docteur Lieber prit un temps, jeta un coup d'œil rapide vers ses deux compagnons, puis se décida.

— Nos usines spécialisées travaillent déjà sur votre procédé anti-gravitatif. Nous lisons beaucoup en Allemagne. Malheureusement, il ne nous est pas donné de lire ce qui n'est pas écrit. Et le but de ma démarche est de vous informer que nous sommes prêts à payer la somme que vous réclamerez en échange des dernières formules qui manquent dans votre exposé.

Comme j'allais répondre, il me coupa et enchaîna :

— Nous connaissons vos ennuis avec le F.B.I. Réfléchissez à ma proposition, l'ambassade s'occupera de toutes les formalités. Bonne soirée, monsieur Scott.

Ils se levèrent et disparurent rapidement dans la foule avant que j'aie eu le temps de dire un mot.

Hé bien, si je m'attendais...

\*

\* \*

Je ne m'attendais pas non plus à trouver deux personnages assis bien tranquillement sur la banquette arrière de ma voiture lorsque, quelques instants plus tard, je décidai de rentrer chez moi.

Je n'ai jamais compris comment ils s'y étaient pris pour pénétrer dans la Stude malgré les fermetures automatiques. Je trouverai peut-être un jour, mais c'est encore le dernier de mes soucis.

Je ne les vis que trop tard, alors que j'étais installé au volant. Un bras s'allongea au-dessus de mon épaule et une main détourna rapidement le rétroviseur, tandis qu'une voix me soufflait à l'oreille :

— Ne vous retournez pas, monsieur Scott. Ce ne sera pas long. Quels accords avez-vous conclus avec Hermann Lieber ?

Ce n'était pas la peine de me faire un dessin, j'avais compris. Voilà que ça continuait. L'homme s'était exprimé avec un fort accent soviétique et je devinai sur-le-champ à qui j'avais affaire cette fois.

— Aucun, et je désire qu'on me laisse en paix.

— Nous sommes également acheteurs, monsieur Scott. N'ayez crainte, tout se passera dans les règles. Un avion est à votre disposition pour Moscou ; nouvelle identité, avenir assuré, et le chiffre que vous fixerez vous-même.

— C'est inutile, je ne sais rien.

— Oui, je comprends que vous demandez à réfléchir. Nous nous reverrons dans trois jours, monsieur Scott. Rappelez-vous.

Un bruit de portière et un claquement sec.

Je me retournai pour distinguer tout juste deux silhouettes qui se fondaient dans la foule de la grande artère.

De ce côté-là, ça me paraissait plus sérieux. Les Russes n'abandonneraient pas la partie aussi facilement et c'était bien ce qui m'inquiétait le plus.

Je n'eus heureusement pas d'autre surprise ce soir-là et pus rentrer tranquillement chez moi, où je m'empressai de me coucher.

Mais je connus des cauchemars qui m'éveillèrent brusquement en plein milieu de la nuit. Il me semblait que ma chambre regorgeait d'inconnus.

Je pus quand même atteindre le matin sans alerte, et c'est le téléphone qui me tira du sommeil. Une voix demandait à me parler personnellement.

Cette fois, c'était un Japonais qui était au bout du fil et qui insistait pour que je lui accorde un rendez-vous, me faisant comprendre clairement ce qu'il attendait de moi. Comme je ne répondais pas assez vite, mon jaune me fixa un rendez-vous à l'extérieur de la ville. Je me dispensai de répondre et raccrochai nerveusement en me demandant si ce petit jeu-là allait encore durer longtemps.

Afin de chasser les sombres idées auxquelles j'étais en proie, je branchai la télévision où l'on donnait justement les dernières informations filmées. Le mauvais temps continuait à se manifester en divers points de l'Amérique et même en Europe. Une zone perturbatrice semblait se propager vers l'Est et entraîner des pluies

diluviennes en diverses régions déjà fort éprouvées. Les rivières grossissaient dangereusement et certains endroits devaient être évacués d'urgence. L'inquiétude régnait dans les services météorologiques qui renonçaient à leurs prévisions habituelles.

Je coupai l'émission et tentai de remettre de l'ordre dans mes idées. Je ne voyais qu'une chose à faire : quitter les lieux immédiatement pour éviter les pires ennuis. Mais je ne savais vraiment où aller jusqu'au moment où je pensai à mon vieil ami le professeur Stuart Hawkins, l'illustre physicien dont j'avais fait la connaissance depuis plusieurs années, avec qui j'étais très bien, et qui me conseillait parfois utilement pour mon travail.

Stuart Hawkins habitait Madison, à quelque deux cents kilomètres de là. De plus en plus, j'étais persuadé qu'il était le seul être au monde à pouvoir me venir en aide, et je m'en voulais de ne pas avoir pensé plus tôt à lui.

Je le demandai au téléphone et l'obtins rapidement. Il me déclara qu'il serait enchanté de me revoir et précisa qu'il m'attendait le soir même chez lui.

— Je me sentis soulagé. Par mesure de précaution, j'informai le colonel Hendrix de ma décision, dans le cas où il aurait besoin de moi, et ne lui cachai rien de mes intentions.

Rassuré de ce côté-là, je préparai ma valise et n'eus garde d'oublier le fameux cristal. Je téléphonai ensuite au garage pour qu'on emmenât ma voiture dans la cour intérieure de l'immeuble, descendis par l'escalier de service et bondis littéralement dans la Stude.

Je démarrai en trombe, m'assurai rapidement que je n'étais pas suivi et fonçai vers les faubourgs.

C'est alors que je pensai à la jeune femme dont m'avaient parlé le docteur Price et ce brave Johnny. Dans le fond, j'étais fixé, à présent. Il devait encore s'agir de quelque agent à la solde d'une puissance quelconque, mais cette fois elle arrivait trop tard et cette pensée amena un petit sourire sur mes lèvres.

« Dommage pour elle, pensai-je, elle en sera pour ses frais. »

## CHAPITRE V

Le professeur Stuart Hawkins était un grand bonhomme d'une cinquantaine d'années environ, au visage sec et taillé à la hache. Il vivait seul dans une coquette demeure des environs de Madison et ne sortait que fort peu, sauf pour assister à des congrès ou à des réunions scientifiques. Il partageait son temps entre son jardin et son laboratoire poussiéreux.

Je savais qu'il me recevait toujours avec plaisir et ce jour-là encore il m'accueillit dans le jardin avec un large sourire aux lèvres. Nous bavardâmes longuement avant de passer à table et je l'aidai de mon mieux à préparer les hamburgers à la sauce tomate. Je ne m'étais pas encore décidé à lui parler franchement et ce n'est que le repas terminé que je lui racontai mon histoire.

Hawkins m'écouta sans poser la moindre question et ce n'est que lorsque j'eus terminé qu'il se leva pour servir le café. Il revint à mes côtés et me regarda longuement.

— Je vous connais suffisamment, Harry, pour savoir que vous n'êtes pas un homme à raconter des balivernes. Malheureusement, je n'ai pas lu votre dernier livre et je me suis un peu étonné que vous n'ayez pas pensé à m'en adresser un exemplaire.

Je lui expliquai qu'il m'avait été impossible de le faire, mais que j'avais tout de même pris la précaution d'en emporter un dans ma valise. Je le lui tendis et le priai de parcourir sans attendre le chapitre consacré à mon projet anti-gravitatif.

Il le lut avec attention, très lentement, et je le voyais froncer les sourcils au fur et à mesure qu'il tournait les pages.

Puis, se levant brusquement, il se planta devant moi :

— C'est absolument incroyable. Vous avez bien fait de venir, Harry. Vous êtes en train de bouleverser le monde entier avec cette idée. Où est ce cristal ?

Je m'empressai de sortir le mystérieux objet de ma valise et le tendis au professeur qui l'examina attentivement.

Hawkins m'invita ensuite à le suivre dans son laboratoire et il se mit tout de suite en devoir d'étudier cette matière sur laquelle il fit d'abord agir un faisceau lumineux intense.

Des reflets multicolores fusèrent du bloc opalescent, illuminant de mille feux les recoins du laboratoire. Puis il mit en marche divers appareils dont je ne voyais pas l'utilité, contrôla des cadrans, consigna des notes.

Tout cela se passait dans un silence presque total, tandis que de temps à autre, l'étrange fluorescence émanant du cristal semblait s'aviver ou se ralentir curieusement.

Finallyment Hawkins arrêta ses appareils et donna la lumière. Il se tourna vers moi :

— Vous êtes-vous déjà intéressé à la cristallographie, Harry ?

— Quelquefois, oui.

— Alors, vous devez connaître le mystère qui règne toujours sur ce monde des cristaux. À première vue, celui-ci ne me paraît ni meilleur ni pire que les autres, mais il y a pourtant quelque chose d'étrange.

— Expliquez-vous.

— Nous devons nous placer en dehors de notre spiritualité humaine, Harry, et nous devrions faire appel aux mathématiques supérieures pour essayer de comprendre, je dis bien essayer, la véritable nature de ce bloc de cristal. Mais je doute que nous y parvenions aussi facilement. Cette matière est vivante et intelligente.

— Que dites-vous là ?

Hawkins s'était avancé vers le bloc et, après être resté un moment songeur, enchaîna :

— Oui, il n'y a aucun doute. Vous connaissez les cinq critères qui caractérisent la vie. L'irritabilité, la nutrition, la respiration, l'excrétion, et la croissance-reproduction. Or, ce cristal les possède tous, sauf un, celui de la respiration. Dans le fond, c'est sans importance, car parmi les êtres vivants que nous connaissons, nous savons depuis longtemps que certaines bactéries comme les colpoïdes ne respirent pas non plus. Suivant l'intensité des rayons lumineux, le cristal réagit. J'ai observé qu'il absorbait par moment l'énergie d'un champ radioactif dirigé sur lui. Cela n'a duré qu'une fraction de seconde, mais je l'ai enregistré. Il capte également les ondes électromagnétiques, les dévie et les renvoie après en avoir absorbé une grande partie. Il croît et se reproduit comme les autres. Ôtez une arête à un cristal, elle sera bientôt remplacée par une autre, un peu comme un poulpe ou un ver qui régénère automatiquement la partie du corps dont on l'a amputé. Les cristaux meurent également, Harry, ils finissent par s'user et se briser. Celui-ci a résisté au sesquichlorure de fer. Habituellement, ce produit ne pardonne pas pour les cristaux à base de silice.

Il y eut un court instant de silence et j'observai le professeur dont le regard semblait perdu dans le vague.

— Nous nous trouvons en face d'un des plus étranges secrets de la nature, poursuivit-il, et celui-là est de taille, croyez-moi. Nous admettons beaucoup de choses de cette nature qui nous intrigue tant ; des bacilles du sol, comme les amylobacters, vivent dans l'acide carbonique, les tyobacters respirent le soufre, d'autres encore sont avides de méthane et se propagent dans des milieux dépourvus d'humidité, ou bien résistent à des courants alternatifs de près de neuf cent mille oscillations à la seconde. Et que sais-je encore ! Mais on

refuse d'admettre logiquement que les cristaux puissent constituer une forme de vie toute particulière. Croyez-moi, celui que vous détenez en est un bien étrange échantillon.

— Cela n'explique pas ses étranges vertus d'inspiration.

Hawkins poussa un soupir et répondit :

— Oui, bien sûr. Peut-être pourrions-nous supposer que les ondes cérébrales se comportent sur le cristal à la manière des ondes électromagnétiques. Elles se réfléchissent dans sa matière avec cette différence qu'elles vous sont renvoyées avec plus d'amplitude. Pour l'instant, je ne puis rien affirmer. Quoi qu'il en soit, cette chose n'est pas d'origine terrestre.

— Comment Brent pouvait-il l'avoir en sa possession, dans ce cas ?

Le professeur Hawkins haussa légèrement les épaules et lâcha :

— Le saurons-nous jamais ? À moins que...

Il hésita avant de poursuivre, mais je devinai ses pensées.

— À moins que ? demandai-je.

— À moins que Brent, ou celui qui se faisait appeler ainsi, possédât les mêmes origines que le cristal. Voilà qui compliquerait sérieusement les choses.

\*

\* \*

La journée se passa en diverses discussions, toutes basées sur l'hypothèse valable que Brent pouvait avoir été un être extra-terrestre, et son rôle posait d'étranges problèmes auxquels nous ne pouvions évidemment apporter la moindre solution.

Je connaissais la notoriété de Hawkins dans le monde scientifique et le fait de l'avoir convaincu m'incitait à penser qu'il pouvait efficacement intervenir dans des milieux capables de prendre certaines décisions urgentes. Mais Hawkins tenait tout d'abord à posséder le maximum de preuves et de données et il me réclama quelques jours pour pouvoir étudier plus complètement mon étrange bloc de cristal.

Je ne pouvais évidemment lui en vouloir d'une telle précaution, car je me doutais un peu du mal qu'il aurait pour arriver à faire accepter sa théorie.

Et pourtant...

Mais il était dit que les choses ne devaient pas se passer aussi simplement et c'est alors que nous achevions le repas du soir que Hawkins, afin de faire diversion, brancha la T.V. dans le petit salon où nous étions retirés.

La chaîne du soir comportait une émission consacrée au sport et déjà les premières images d'un match de base-ball défilaient sous nos yeux, lorsque brusquement, et sans que nous en eussions la moindre explication de la part du speaker, l'émission fut interrompue par un

affreux brouillage qui amena sur l'écran concave une série de lignes brisées, fugitives, qui bientôt s'estompèrent progressivement.

Hawkins s'était levé et s'apprêtait à modifier le réglage de l'appareil lorsque de nouvelles images prirent possession de l'écran.

Ce fut tout d'abord la vision d'une ville gigantesque, hérissée de bâtisses imposantes et multicolores, noyée dans une sorte de brume légère, puis une vaste étendue apparut, désolée, dévastée en partie par un torrent tumultueux, charriant divers objets avec une violence extraordinaire. Et tout cela défilait sous nos yeux, tandis qu'une voix grave débitait des mots que nous ne comprenions pas.

L'on décelait tout de même une intense émotion dans cette voix, au fur et à mesure que le décor changeait.

C'était à présent un énorme cratère, d'où jaillissaient flammes et feu, au contact d'une trombe d'eau qui déferlait sur ses flancs bouillonnants. Puis des gens affolés qui couraient au hasard dans la boue et sous une pluie battante, des appareils inconnus qui fonçaient dans le ciel, crevant les nuages et brillant sous les rayons d'un soleil argenté.

Des cris, des voix, un vacarme assourdissant, une vision d'apocalypse dont l'horreur défiait toute description.

Et toujours cette voix grave, enfiévrée, et dont nous ne pouvions comprendre un traître mot...

Une vague gigantesque déferla sur une grande cité, engloutissant tout sur son passage, éclaboussant d'écume les crêtes montagneuses situées à l'arrière-plan, puis le visage d'un homme surgit sur l'écran. Celui de la voix.

Une indicible terreur se lisait sur les traits de cet être, bizarrement accoutré, qui fixait sur nous, du moins éprouvions-nous cette impression, un regard affolé.

Hawkins, d'un mouvement nerveux, se tourna vers moi :

— Qu'est-ce qu'il leur prend ? Où veulent-ils en venir ?

— Si c'est une émission publicitaire, c'est plutôt de mauvais goût.

— Orson Welles a fait pire avec son invasion martienne, répliqua Hawkins, mais cette fois ça ne rime à rien. Je ne connais pas cette langue.

J'allais répondre, mais à cet instant il y eut un nouveau brouillage et l'émission consacrée au sport reprit, cette fois avec un reportage sur les hors-bord. C'était à n'y rien comprendre.

D'ailleurs nous avions bien d'autres préoccupations pour essayer de comprendre quoi que ce fût dans cette fantaisie radiophonique sans grand intérêt, et Hawkins coupa l'émission et me conduisit à ma chambre.

J'avoue sincèrement que ni lui ni moi ne pensions plus à cela lorsque nous nous retrouvâmes le lendemain matin de bonne heure,



au petit déjeuner, et ce n'est qu'après avoir jeté un coup d'œil sur les journaux du matin qu'on venait d'apporter que le visage d'Hawkins me parut prendre une bizarre expression. Le professeur me tendit un quotidien en déclarant :

— Tenez, lisez... ici...

Il était en effet question d'un singulier phénomène qui mettait, depuis la veille, en émoi tous les techniciens de la T.V. de notre pays. On relatait dans tous ses détails l'émission à laquelle nous avions assisté la veille en avouant que l'on se perdait en conjectures sur la provenance de ces images dont personne n'expliquait l'origine.

Mais, ce qu'il y avait de plus incompréhensible encore, c'était que l'on indiquait que l'émission intercalée dans le programme des sports s'était manifestée sur d'autres chaînes régionales à d'autres heures de la soirée, perturbant d'autres circuits.

Pourtant, toutes les stations affirmaient que leurs émissions s'étaient, techniquement parlant, déroulées dans les meilleures conditions. En dernière nouvelle et dans un communiqué supplémentaire, il était annoncé que le Canada et le Brésil avaient eux aussi assisté à l'étrange émission dans la journée de la veille.

Un fait était certain, et c'était bien le plus inquiétant de l'histoire : aucune station américaine n'avait diffusé une telle émission, et l'on était formel à ce sujet dans les milieux compétents.

Et lorsque je dis : AUCUNE STATION AMERICAINE, il serait, je crois, plus sage d'ajouter : AUCUNE STATION TERRESTRE, car quelques heures plus tard, nous apprenions, lors des dernières informations de la matinée, que le phénomène s'était manifesté en divers points du globe dans le courant de la nuit.

Les mêmes images. La même voix inintelligible... Le même visage tourmenté de cet être insolite dont nous conservions présente dans notre mémoire l'étrange physionomie.

## CHAPITRE VI

Hawkins eut une conversation téléphonique assez prolongée avec un de ses collègues de Washington, et ce dernier devait évidemment nous confirmer ce que la presse radiophonique avait déjà annoncé.

Toutefois le phénomène, d'après les informations qui continuaient d'affluer, s'était manifesté plus spécialement dans l'hémisphère Nord, à part le Brésil et quelques régions d'Australie qui avaient pu également assister à cette émission incompréhensible.

Un communiqué spécial avait été lancé à toutes les stations amateurs et principalement à celles du Canada, afin que le responsable de cette ridicule émission se fasse connaître, mais là encore, on connut un échec complet.

Hawkins était devenu soucieux et il resta plus d'une heure à méditer dans son coin, perdu dans ses pensées.

De mon côté, je n'éprouvais pas non plus le besoin de parler, tellement toutes sortes d'idées se bousculaient dans ma tête ; mais cette fois, je ne ressentais nullement les effets du cristal et j'avoue que j'avais beaucoup de peine à réfléchir correctement.

Hawkins rompit le premier le silence après s'être emparé d'une cigarette.

— Harry, il faut absolument que nous fassions quelque chose.

— Oui, je sais, mais nous nous trouvons nous-mêmes dans une impasse.

— Un danger menace la Terre et il se précise. Tout cela n'est pas normal : ce cristal, ce télépathe que l'on désintègre pour l'empêcher de parler, cette émission qu'aucun poste de la Terre n'a lancée, et ce dérèglement atmosphérique qui déroute toutes les stations météorologiques.

Tout en parlant, il s'était levé et était venu se planter devant la grande baie. Au dehors la pluie s'était mise à tomber en trombe et de gros nuages noirs et compacts se bousculaient dans le ciel bas.

J'avais rejoint le professeur et ne pus m'empêcher d'ajouter :

— Si cela continue, cela risque de devenir catastrophique.

— La catastrophe a déjà commencé, Harry, j'en ai bien peur.

Je n'avais pas besoin de poser des questions pour deviner ce qui se passait dans l'esprit de mon ami, car à présent nous commençons à voir les choses en face, l'un comme l'autre.

Le mauvais temps persistait en diverses régions du globe et si la situation était encore loin d'être alarmante, il n'en restait pas moins qu'un doute affreux avait fini petit à petit par s'insinuer en nous.

Quel rapport existait-il entre cette émission et le dérèglement de la situation climatique que nous constatons ? Quel rapport entre ces

images apocalyptiques et la catastrophe qui se préparait, jour après jour, inexorablement sur notre vieille Terre ?

Et dire que des centaines de romanciers dans mon genre avaient décrit, calmement, le soir au coin du feu, d'innombrables variantes de scènes de ce genre, des centaines de romanciers plus ou moins habiles, avec plus ou moins de talent, qui avaient abondamment dépeint des horreurs engendrées par un fléau venu de l'espace... des centaines de confrères qui, comme moi, n'avaient jamais cru à ce qu'ils écrivaient, puisant dans leur imagination toute une gamme de situations plus ou moins bouleversantes.

Le public aime les effets de choc, les ravages, et les situations critiques. Il aime qu'on lui décrive ce qu'il ne connaît pas, ce qu'il ignore, ce que ses yeux n'ont jamais eu l'occasion de voir.

Pour mon humble part, je ne m'en étais pas privé, surtout lorsque l'on a choisi, comme on l'a écrit dernièrement à mon sujet, d'être l'Arnould Galopin de la Science-Fiction.

En d'autres circonstances, cette pensée aurait amené un petit sourire sur mes lèvres, mais je n'en eus pas le courage. Je pensais plutôt à ces milliers de gens qui, maintenant, n'allaient pas tarder à se débattre à leur tour dans une réalité encore difficile à imaginer, mais qui semblait se préciser de minute en minute.

La réalité dépassait la fiction. Combien de fois cette phrase n'a-t-elle pas été employée avec le progrès ? Réalité, fiction... fiction, réalité... je ne savais moi-même plus très bien ce que cela pouvait signifier.

En fin de journée, on devait annoncer qu'un violent raz de marée avait dévasté les côtes de la Floride tandis que de gigantesques tempêtes étaient signalées dans l'Atlantique. Des orages d'une puissance extraordinaire se manifestaient en Europe, en Allemagne principalement, mais on prévoyait une accalmie pour le lendemain.

Il n'en allait pas de même avec notre région où vraiment la situation devenait de plus en plus critique. Nous eûmes une rupture de courant en début de soirée, et la ligne téléphonique fut inutilisable à plusieurs reprises.

C'est alors que Hawkins se décida :

— Peu importe comment nous nous y prendrons, me fit-il, mais demain nous partirons pour Washington.

— Ils ne nous croiront pas.

— Il le faudra bien. Faites-moi confiance.

— Mais que pouvons-nous faire ?

— Je n'en sais rien encore. Mais il y a des précautions à prendre. Dans quelques jours, il sera peut-être trop tard.

— Nous ne pourrons jamais rien prouver.

— Possible, mais nous devons agir. C'est notre devoir. Espérons que demain cette maudite pluie aura cessé de tomber, et que nous

pourrions quitter la région.

Je l'espérais aussi, mais sans grande conviction. Hawkins eut la chance d'obtenir Washington, tard dans la soirée, et il put entrer en communication avec son collègue, le professeur Clifton Bell, de la Commission Atomique Internationale.

Je pris l'écouteur, et voici ce que donna cette petite conversation limitée à trois minutes, car les lignes étaient encombrées et nous n'avions pas droit à une seconde de plus.

— Je vous préviens que je serai demain soir à Washington, Clifton, il faut absolument que je vous voie, c'est très grave.

— À quel sujet ?

— Je ne peux rien vous dire par téléphone. Croyez-moi, c'est extrêmement urgent, j'ai d'importantes révélations à vous faire.

— ...

— Allô. Vous m'entendez, Clifton ?

— Péniblement, mais ça ne fait rien. Si c'est au sujet de cette fameuse émission, dormez tranquille, Stuart, il ne s'agit que d'un phénomène de rémanence hertzienne.

— À tout phénomène, il y a une cause. Quelle est-elle ?

— On ne le sait pas exactement, mais d'après ce qui vient de m'être dit, la plupart des radio-spécialistes qui travaillent sur la question sont unanimes à déclarer qu'il s'agirait d'une émission extra-terrestre provenant de quelque part dans la galaxie. C'est assez curieux, mais l'idée se tient.

Hawkins hocha la tête, consulta sa montre-bracelet. Plus que quelques secondes.

— Merci du renseignement, Clifton, mais ça n'enlèvera rien à la gravité de mes révélations. Je serai demain soir chez vous. Bonsoir, mon cher.

Il y eut un déclic, et Hawkins raccrocha, tout pensif.

— Vous avez entendu, me dit-il bientôt. Un phénomène de rémanence hertzienne.

Je me souvenais d'un cas à peu près semblable qui s'était produit au Canada. Certains téléspectateurs, après la fin des émissions du soir, ayant oublié de couper les circuits de leur appareil, avaient eu la surprise d'assister brusquement à une émission présentée avec un indicatif inconnu. Information prise, cet indicatif était celui d'une station de télévision qui n'émettait plus depuis 1956<sup>(1)</sup>.

Par la suite, d'autres régions du globe avaient eu l'occasion d'observer pareil phénomène et les paroles du professeur Bell avaient immédiatement éveillé ces souvenirs en moi.

— Vous vous souvenez des travaux d'Heaviside, cet excentrique anglais qui, le premier, a démontré que l'ionosphère, ou plus précisément une couche de cette ionosphère, avait la propriété de

réfléchir les ondes hertziennes. On a travaillé longtemps sur cette idée, mais là ne sont pas les seuls caractères de ce que l'on appelle actuellement « la couche Heaviside ». Les ondes cheminent dans le temps, et il est prouvé que certaines peuvent être stoppées et réfléchies, pour reparaître brutalement à la suite de circonstances qui restent encore assez mystérieuses. Donc, si nous en croyons mon ami Bell, il faudrait supposer que les images qui nous ont tant intrigués nous sont parvenues de l'espace, et il n'est pas prouvé qu'elles ne soient pas restées dans les hautes couches de l'ionosphère pendant fort longtemps.

— Aurions-nous donc assisté à une authentique catastrophe ayant ravagé un monde lointain ? C'est ahurissant...

— Je ne vois pas d'autre explication à cela.

— Une coïncidence alors ?

— Peut-être. En tout cas, ce que nous avons vu et entendu nous est parvenu d'une époque probablement très reculée dans le passé. Actuellement, tout doit être réglé depuis longtemps et je me demande... Pauvres gens !

— Coïncidence ou ironie du sort ?

— Peu importe, Harry nous en discuterons plus longuement demain soir, à Washington.

Mais il était dit que nous ne devions pas avoir la satisfaction de mettre notre projet à exécution, et c'est bien ce qui fut le plus grave.

La situation avait empiré considérablement pendant la nuit, et aux premières heures de la matinée, tous les faubourgs de Madison étaient complètement isolés par les inondations, au point qu'ils nous fut impossible de quitter la demeure de Hawkins. Le téléphone était coupé dans tous les secteurs, et le courant électrique faisait défaut. Nous étions, pour ainsi dire, isolés du reste du monde.

\*

\* \*

La journée entière s'écoula, dans une tristesse monotone. Le mauvais temps persista et la pluie tombait régulièrement, comme si elle ne devait jamais s'arrêter.

Fort heureusement le petit cottage de Hawkins était situé sur une hauteur, de sorte que les abords n'étaient pas encore inondés.

Des hélicoptères ne cessaient de sillonner le ciel, secourant ceux qui se trouvaient en danger, donnant des instructions par haut-parleurs, distribuant des vivres et des médicaments aux alentours.

Nous rongions passivement notre frein, déplorant notre impuissance à faire quelque chose jusqu'au soir, où la pluie parut se calmer, tandis qu'un espoir renaissait en nous.

Nous espérions que le lendemain nous pourrions mettre notre projet

à exécution, et Hawkins alluma les lampes à pétrole à la clarté desquelles nous prîmes notre repas du soir.

Soudain, il nous sembla entendre un léger bruit dans la pièce à côté. Nous nous regardâmes, indécis, ne sachant que penser, et Hawkins fit un mouvement pour se lever lorsque la porte s'ouvrit, nous permettant de distinguer une silhouette dans la demi-obscurité.

Je me levai d'un bond et vins aux côtés de mon ami.

La silhouette était celle d'une femme, très fine, élancée et bien proportionnée. Elle tenait à la main une arme bizarre, sorte de long pistolet à canons jumelés.

Nous ne pouvions distinguer son visage, mais notre surprise était telle qu'aucun de nous ne put articuler la moindre parole.

Elle bougea enfin et avança dans notre direction. Lorsqu'elle fut parvenue dans la zone faiblement éclairée par les deux lampes à pétrole, je pus la détailler complètement.

Elle était assez jeune, je lui donnais vingt-cinq ans environ, vingt-huit au plus. Ses cheveux assez longs avaient une couleur fauve et se reflétaient étrangement dans la lumière. Elle était jolie, très jolie, et, ce qui ne gâtait rien, très belle aussi. Ses gestes étaient empreints de nervosité, mais on sentait malgré tout un certain raffinement dans son comportement.

Soudain, je sentis que je blêmissais.

Je venais de me souvenir brusquement de la description faite par ce brave Johnny, l'autre soir au « Shaker », au sujet de la jeune personne qui m'avait demandé. Celle qui n'avait pas craint également d'aller chez le docteur Price, celle qui osait, à présent faire irruption chez Hawkins d'une manière peu orthodoxe.

Le professeur esquissa un mouvement de recul et je lui saisis le bras.

— Ne craignez rien, je crois que c'est plutôt à moi que l'on en veut.

La jeune femme fit un pas dans ma direction et me dévisagea un instant, sans cesser de me tenir sous la menace de son arme, puis elle hochla la tête :

— Vous êtes très intuitif, monsieur Scott. Vous deviez vous attendre à me rencontrer un jour ou l'autre, n'est-ce pas ?

— Rien ne pressait... D'ailleurs je me doute un peu de...

— Certainement pas, monsieur Scott.

— Que me voulez-vous ? soupirai-je.

La jeune femme évita de répondre à ma question et son regard balaya rapidement la pièce où nous nous tenions, cependant que Hawkins, qui avait repris tout son calme, intervenait à son tour.

— Comment diable êtes-vous arrivée jusqu'ici ? Nous sommes complètement isolés par...

Il n'acheva pas sa phrase, car son regard, tout comme le mien,

s'était porté vers la grande baie qui nous faisait face.

À travers les vitres, nous pouvions distinguer une silhouette massive dressée au milieu du jardin.

Une sorte de gros cylindre posé sur des béquilles et luisant sous la lueur d'un petit projecteur placé au sommet de... la chose...

L'obscurité gênait la visibilité et les détails échappèrent à nos yeux, mais il était facile de comprendre qu'il se passait quelque chose d'anormal.

La femme avait suivi nos regards, et elle comprit nos pensées, car un petit sourire se dessina sur ses lèvres bien ourlées.

Nous entendîmes à cet instant-là du bruit dans la pièce à côté, mais plus rien maintenant ne pouvait nous étonner, car nous nous attendions à tout.

La porte s'ouvrit et quatre silhouettes humaines pénétrèrent dans la pièce. Il s'agissait cette fois de quatre hommes, revêtus de combinaisons souples, bien bâtis, armés eux aussi, et qui vinrent se poster aux côtés de la jeune femme, comme s'ils attendaient qu'elle leur donne des ordres.

Je perçus en même temps quelque agitation à l'extérieur, près de la masse luisante de l'engin que je distinguais à travers la grande baie.

— Vous devez vous douter de l'objet de notre visite, continua la jeune femme. Mieux vaut dans ce cas en terminer rapidement. Où est le cristal ?

C'était donc cela, parbleu ! J'essayai de gagner du temps, mais elle me coupa et enchaîna :

— Je vous conseille d'être très prudent, monsieur Scott. De toute façon, nous le trouverons.

— Vous ne serez pas plus avancée que moi...

— Nous en reparlerons plus tard.

Elle fit un geste et les quatre personnages s'éparpillèrent dans la maison, où nous les entendîmes fouiller sans retenue dans tous les recoins des pièces voisines. Fatalement, ils n'allaient pas manquer de trouver, tôt ou tard.

— Vous m'avez donné beaucoup de mal, monsieur Scott, voilà quelque temps que je cours après vous.

— Je sais, le docteur Price, le « Shaker »... Elle sourit légèrement et continua :

— J'ai l'impression qu'il était temps que nous nous rencontrions. Demain la situation atmosphérique s'améliorera, et vous en auriez profité pour atteindre Washington.

— Vous semblez parfaitement documentée.

— Plus que vous ne le croyez, monsieur Scott. Mais je dois reconnaître que, sans la parution de votre dernier roman, nous n'en serions peut-être pas encore là.

— Oui, je comprends... l'anti-gravité... le cristal... et William Brent. Une association d'idées toute à votre honneur. Allons-nous subir le même sort que Brent ?

— Brent ? Ah ! vous voulez parler de celui qui vous a légué le cristal ? Je n'en sais rien, je ne fais qu'exécuter les ordres que je reçois. Tout aurait pu être différent il y a quelques jours si j'avais eu la chance de vous rencontrer à Chicago. Mais, à l'heure actuelle, vous êtes allé trop loin.

Son regard s'était posé sur Hawkins et je compris le fond de sa pensée.

— Vous avez eu le tort de donner votre nouvelle adresse au F.B.I. L'entrée en scène du professeur Hawkins nous a décidés à employer les grands moyens.

— Mira !

Au bruit de la voix, elle s'était retournée et nous vîmes un des quatre personnages entrer rapidement dans la pièce et déposer sur un meuble le cristal que nous avions laissé dans le laboratoire.

— Mira, dit l'homme fiévreusement, nous l'avons retrouvé, il est intact.

Une chose au moins que l'on ne cherchait pas à nous cacher.

Le nom de cette mystérieuse jeune femme... Mira... Deux syllabes... Quatre lettres, une consonance agréable. Peu de choses en vérité par rapport à ce qu'il nous restait à apprendre. Et Dieu sait s'il y en avait.



## CHAPITRE VII

Mira, puisqu'il faut lui donner son nom, examina le cristal dans tous les sens, tandis qu'un de ses compagnons lui apportait un appareil qu'il déposa sur une table. Il s'agissait d'une sorte de machine à écrire avec un clavier assez compliqué.

Mira s'installa et frappa rapidement sur les touches avec ses doigts habiles. Quelques instants plus tard, une petite lumière rouge s'alluma dans le bloc, tandis que nous pouvions entendre un crépitement dans l'appareil.

Mira appuya sur un dé clic et une feuille de papier se détendit. Elle s'en empara et jeta un coup d'œil au message qu'elle venait de recevoir.

— C'est seulement par la suite que je devais apprendre qu'il s'agissait là d'un téléscripteur électronique, permettant de taper un message qui s'imprimait immédiatement chez la personne à qui il était destiné. Cet appareil, à la fois émetteur et récepteur, venait de livrer la réponse du correspondant mystérieux de Mira.

Elle se leva et me refit face :

— Vous êtes invités à nous suivre, monsieur Scott, et vous aussi professeur Hawkins. Inutile d'emporter le moindre bagage. Vous trouverez à Kambora tout ce qui vous sera nécessaire.

— Kambora ?

Elle sourit devant mon air inquiet et enchaîna :

— Rassurez-vous. Kambora n'est pas une planète ou une région de la galaxie. Nous y serons dans une heure.

Nous ne pouvions opposer la moindre résistance, et après avoir jeté un coup d'œil impuissant à mon ami Hawkins, je me mis en marche le premier, suivant nos étranges visiteurs qui nous escortèrent dans le jardin, jusqu'au pied de l'appareil imposant que je pus observer à mon aise.

Il s'agissait d'une sorte de gros cylindre massif qui se dressait devant nous, pourvu de hublots et de béquilles amovibles à demi enfoncées dans la terre molle et détrempée.

Un lourd panneau pivota, nous grimpâmes à une échelle métallique, pénétrâmes dans le sas pour émerger enfin dans une cabine circulaire pourvue de sièges fixés contre la paroi.

Deux hommes allèrent s'installer auprès d'un tableau de bord et Mira prit place à leurs côtés.

L'appareil commença à vibrer pendant quelques secondes, puis il s'éleva lentement sous la pluie battante, tandis que la demeure du professeur Hawkins se fondait dans les ténèbres et qu'une nuit d'encre nous environnait.

Ayant pris de la hauteur, l'engin survola bientôt la couche nuageuse et nous pûmes voir les étoiles qui scintillaient au-dessus de nous tandis que petit à petit les lueurs fauves de l'horizon semblaient monter vers nous.

L'engin qui nous emportait n'allait pas tarder à émerger dans l'hémisphère éclairé, et quelques instants plus tard, effectivement, nous pûmes distinguer en-dessous de nous un grand océan brillant comme un miroir sous les rayons du soleil qui semblait monter rapidement dans le ciel.

Hawkins et moi n'avions pas encore échangé la moindre impression sur ces étranges événements, et j'avoue que j'aurais donné cher pour savoir ce que pensait mon vieil ami.

Quels étaient donc ces gens, et que nous voulaient-ils ? D'où venaient-ils ? Étaient-ils liés à tous ces phénomènes pour la plupart inexplicables et qui inquiétaient déjà le monde entier ?

Quel but poursuivaient-ils ? Et qu'attendaient-ils de nous ?

Je n'avais pas cessé d'observer l'équipage de l'engin depuis notre départ, et, à plusieurs reprises j'avais constaté qu'ils ne s'adressaient pas la parole, ou si peu ! En revanche, chacun d'eux paraissait rester continuellement avec les autres et la manœuvre de l'engin s'opérait dans le calme et le silence presque général.

Ces hommes, j'en étais persuadé, étaient à l'image de Brent. L'équipage de l'engin était doué de cette étrange faculté que l'on appelle la télépathie, que personne n'est encore capable d'expliquer de nos jours.

Pourtant, il y avait le cas de Mira. Mira ne possédait pas cette faculté, j'étais prêt à le parier. Sans cela, pour quelle raison se serait-elle servie de téléscripteur ? Pourquoi aurait-elle éprouvé le besoin de parler à ses compagnons lorsqu'elle le jugeait nécessaire ? Tout cela ne cadrerait pas.

Et Kambora ? Devions-nous nous attendre à être déposés dans une île perdue au milieu de cet océan ? L'océan Pacifique certainement... Mais Kambora, je n'en avais jamais entendu parler. Il est vrai que je n'ai pas la prétention de pouvoir réciter sur le bout du doigt tous les noms des îles disséminées dans le Pacifique. Mais tout de même, Kambora, cela ne me disait rien. Et à Hawkins non plus.

Nous en étions là de nos pensées lorsque, au-dessous de nous, apparut une terre entourée de récifs où les vagues venaient se briser en d'éclatantes gerbes d'écume.

L'engin se stabilisa un instant au-dessus de l'île puis entreprit lentement d'effectuer sa descente.

Hawkins et moi nous étions collés contre le même vaste hublot et nous regardions avidement cette île mystérieuse à l'épaisse végétation tropicale en son milieu.

Au Nord se dressaient quelques hauteurs ainsi qu'un volcan éteint, et un peu plus loin nous pûmes distinguer un groupe de bâtiments au tracé rectiligne, avec des coupoles et des tours de contrôle. Un terrain assez vaste où nous pûmes apercevoir quelques engins du type de celui où nous nous trouvions, et des silhouettes qui s'agitaient de tous les côtés.

Une animation extraordinaire semblait régner au sein de cette solitude. Mais l'appareil était maintenant presque au ras du sol.

Il y eut un léger choc, une faible secousse, et la voix de Mira retentit à nos oreilles :

— Le voyage est terminé, messieurs, vous êtes à Kambora.

\*  
\* \*

Tout le monde était descendu et, dois-je l'avouer, j'éprouvais un plaisir certain à fouler un terrain solide.

Mira nous quitta aussitôt, mais j'eus l'impression qu'elle me décochait un regard furtif, puis elle s'éloigna avec le reste de l'équipage, tandis que deux autres personnages, habillés comme les premiers, venaient à nos côtés et nous invitaient à prendre place sur une plate-forme qui s'enfonça rapidement dans les entrailles de la Terre.

Elle ne tarda pas à stopper dans une large galerie. Là, on nous fit asseoir dans un petit wagonnet qui fonça rapidement dans un couloir brillamment éclairé.

Nous avions tenté de poser des questions, mais ce fut en pure perte. On nous opposa le silence le plus réprobateur.

Le voyage fut assez rapide, et le wagonnet s'arrêta bientôt. Une nouvelle plate-forme nous attendait et, à notre grande surprise, personne ne nous accompagna.

La plate-forme s'éleva rapidement et nous eûmes la joie d'émerger à l'air libre.

Autour de nous s'étendait une zone de végétation assez dense par endroits. Le site était charmant, agréable même, avec l'air chargé de parfums légers et le murmure d'un petit ruisseau qui serpentait un peu plus loin dans les roches et coulait lentement.

Il n'y avait personne autour de nous, et j'entendis mon ami murmurer :

— Je ne comprends vraiment pas. À quoi rime tout cela ?

Je pris la décision de gravir un petit monticule qui se dressait devant nous. Mais je devins pâle devant le spectacle qui m'étais offert et je fis signe à mon compagnon de venir me rejoindre.

C'était à n'y pas croire. De l'endroit où nous nous trouvions, nous pouvions embrasser du regard toute une vaste contrée verdoyante à la

végétation luxuriante, mais au lieu de distinguer l'horizon, nous ne percevions que le vide.

Et le phénomène persistait dans toutes les directions. Un halo blafard formait autour de la contrée comme une ceinture opaque, interdisant toute visibilité, constituant comme une sorte d'écran entre la zone que nous occupions et le reste du monde.

— Qu'en pensez-vous, Hawkins ?

— Il est difficile de répondre à une telle question. Toutefois, il est indiscutable que ce phénomène n'est pas le fait du hasard. L'île n'est pas des plus grandes, et, de cette hauteur, nous devrions forcément voir l'océan. Nous sommes environnés d'un écran gazeux assez dense, probablement.

— Je ne comprends pas cette méfiance à notre égard, du moment que nous sommes à leur merci.

— Qui vous dit que ces précautions ont été prises seulement pour nous ?

— Vous supposeriez que...

— Je ne suppose rien. Je n'ai même plus la force de réfléchir ou de penser.

Hawkins essuya d'un geste las les gouttes de sueur qui perlaient à son front et reprit :

— Une drôle d'histoire qui nous arrive là...

J'allais répondre par quelque chose de banal à mon tour, lorsque des bruits de pas derrière nous nous firent retourner d'un même mouvement.

Un homme était là, pas très grand, au milieu des broussailles, et son large visage enfantin reflétait une bonhomie assez marquante. Il nous dévisageait en souriant de toutes ses dents. Puis il avança en sautillant et secoua la tête à plusieurs reprises tandis qu'il nous parlait dans une langue tout à fait incompréhensible pour nous.

Excédé, j'arrêtai son charabia en disant :

— Ça suffit, on ne comprend rien à ce que tu dis.

Le petit bonhomme écarquilla les yeux, gloussa d'une étrange façon, émit un petit rire nerveux et reprit, en pur anglais cette fois :

— Oh ! je comprends et parle aussi votre langue, messieurs... hi... hi... hi... Gluk comprend tout. Il est là pour ça d'ailleurs... hi... hi... hi... bienvenue aux nouveaux arrivants... bienvenue parmi nous. Quelles sont vos erreurs biologiques, messieurs ? Schizophrénie ? Rachitisme glandulaire ? Prolifération osseuse ? Catatonie aiguë ? Dégénérescence cellulaire... à moins qu'il ne s'agisse de gigantisme imprévisible ?

— Cet homme est fou, soufflai-je à Hawkins. Mais le nommé Gluk, avec son éternel sourire, plissa ses petits yeux malicieux et rétorqua :

— Je ne suis pas télépathe, mais j'ai l'ouïe très fine. Un don

remplace souvent un quelconque défaut... hi... hi... hi... Non, je ne suis pas fou... Je ne suis pas fou, mais un rien m'amuse et le rire est ma seconde nature... Je suis une erreur... mais une erreur amusante, avouez-le... hi... hi... hi...

Je sentais Hawkins gagné par la nervosité et de mon côté je commençais à m'irriter sérieusement.

— Finissons-en avec ces idioties, lâchai-je un peu sèchement. Qu'allons-nous devenir ici ? Vous devez être au courant.

— Oh ! oui, Gluk connaît beaucoup de choses... Il reste une cabane vide, pas très loin d'ici. Ceux qui l'occupaient sont morts, il y a peu de jours... Leur estomac ne fonctionnait plus... Vous comprenez que, dans ce cas, on ne peut espérer faire de vieux os... hi... hi... hi... Dommage, c'étaient de braves humains, je les aimais bien.

— D'où venaient-ils ? demandai-je, subitement intrigué.

Gluk écarquilla les yeux et perdit l'espace d'un éclair sa bonhomie coutumière pour laisser apparaître sur son visage l'étonnement le plus complet. Puis sa large face se détendit à nouveau et il reprit, de sa petite voix entrecoupée de rires nerveux :

— Cette fois, j'ai compris, fit-il.

Il se frappa le front avec une mimique significative.

— Perte de mémoire... amnésie chronique. Il fallait le dire plus tôt. Hi... hi... hi...

Il devenait inutile d'insister, et nous préférâmes suivre ce curieux personnage qui nous conduisit vers une cabane assez confortable qui allait devenir notre demeure, c'est du moins ce que Gluk nous confia.

Nous apprîmes ainsi que nous n'aurions aucun souci à nous faire au point de vue du ravitaillement. Il s'effectuerait chaque jour par l'intermédiaire de Boz.

Gluk poussa la gentillesse jusqu'à aller le chercher et le malheureux, qui était sourd et muet, ne fut pour nous que d'un intérêt très relatif. Il était chargé de tous les petits travaux de la région.

C'est à peine s'il nous honora d'un coup d'œil, puis, le regard perdu dans le vague, il retourna à ses travaux tandis que Gluk, riant de plus belle, prenait congé de nous et disparaissait dans les hautes herbes.

J'allumai nerveusement une cigarette et frappai un grand coup de poing sur la table massive occupant le centre la cabane.

— Si ça continue, je vais devenir fou, je le sens. Mais où veulent-ils en venir ? Nous n'allons tout de même, pas finir nos jours dans cette cabane, entourés de ces idiots ?

— Quelle aventure ! Pourquoi a-t-il fallu que ça tombe sur moi !

— Vous encore, vous êtes dans la note, répliqua Hawkins avec une pointe de malice. L'amiral Byrd et Haroun Tazieff sont allés sur place écrire leurs ouvrages, vous ne dépareillerez pas dans cette collection. Mais moi, un vulgaire petit professeur insignifiant...

Cette remarque eut le don de me faire sourire à mon tour, et je répliquai sur le même ton :

— Il y a des petits professeurs insignifiants dans les romans d'anticipation...

— Je sais bien. Mais, pour en revenir à notre histoire, je pense que nous n'avons pas grand-chose à craindre pour l'instant. Sans cela, pourquoi nous auraient-ils conduits jusqu'ici, alors qu'il leur était plus simple de nous désintégrer dès le début comme ils l'ont fait pour Brent.

— C'est aussi mon avis, mais cela n'enlève rien à la gravité de la situation. Non seulement pour nous, mais pour le monde entier.

— Peut-être est-ce nous qui exagérons. Certes, nous nous trouvons dans une situation pour le moins troublante, mais attendons d'en savoir davantage pour nous faire une opinion plus précise.

Hawkins, exténué, décida de prendre quelques heures de repos, et s'allongea immédiatement sur une couchette, où il ne tarda pas à sombrer dans un profond sommeil.

Pour ma part, je décidai d'aller faire un tour dans les environs pour me calmer un peu les nerfs, et je suivis un petit sentier qui serpentait dans les herbes.

Autour de moi, je ne voyais qu'une végétation tropicale, avec de grands arbres, des palétuviers, des palmiers, de hautes fougères, des cactus. Des oiseaux au plumage flamboyant s'envolaient à mon approche en poussant des cris stridents.

J'avancai, malgré la chaleur, tandis que le soleil déclinait dans le ciel. La brise m'apportait l'odeur salée de l'océan tout proche, de cet océan que je n'apercevais pas, masqué par une brume grisâtre qui se précisait au fur et à mesure que j'avais.

Je fus bientôt obligé de m'arrêter pour reprendre mon souffle. Ma chemise mouillée de sueur me collait désagréablement à la peau.

J'avisai quelques noix de coco tombées sur le sol, et tentai vainement d'en ouvrir une lorsque j'entendis un pas derrière moi. C'était une jeune femme, portant une sorte de longue blouse d'un ton neutre et serrée à la taille par une fine ceinture de cuir. Elle me regarda et me tendit une petite machette.

Je la remerciai et n'eus aucune peine à ouvrir la noix. Elle me regardait, et je dois reconnaître qu'elle était fort belle.

— Vous êtes fort aimable, lui dis-je.

— C'est tout naturel...

Décidément l'anglais était une langue très répandue dans le coin. Je m'en félicitai, car cela allait certainement simplifier bien des choses.

Après avoir bu l'eau savoureuse contenue dans les deux coques, je tendis la machette à l'inconnue qui la refusa.

— Non, gardez-la. Elle pourra vous servir peut-être.

— Que faites-vous ici ?

— Je demeure derrière ce bouquet d'arbres. Je vous ai entendu arriver.

Elle me regarda avec avidité et je vis ses mains trembler.

— Qui êtes-vous ? Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ?

Ses grands yeux s'emplirent de larmes, mais elle se maîtrisa rapidement.

— Je n'ai pas de nom. Pourquoi éprouve-t-on le besoin de donner un nom à un être humain ? Je ne comprends pas. Expliquez-le-moi. Il y a tant de choses que je voudrais connaître, et que je n'aurai certainement pas le temps d'apprendre...

— D'où venez-vous ?

— Je ne sais pas. Je suis là depuis ce matin. Vous êtes le deuxième humain que je rencontre dans ma vie. Il y a eu Gluk, et puis vous. Je souhaitais tellement cette rencontre.

Elle tourna la tête en direction du soleil couchant. Déjà les ombres des grands arbres s'allongeaient autour de nous.

— Dites... comment est-ce, la nuit ?

Cette jeune femme était folle, à n'en pas douter, et j'eus pitié d'elle. Il était inutile d'insister plus longtemps, je ne m'en sentis pas le courage.

Je hochai la tête :

— Il y a de très belles nuits, avec des clairs de lune merveilleux... des étoiles qui brillent comme des diamants dans le ciel... et une brise légère qui vous caresse le visage. Celle qui se prépare sera certainement comme cela.

Tout en parlant, je n'avais cessé de l'observer. Elle était vraiment très belle, plus encore que Mira, et ses longs cheveux noirs se confondaient déjà avec l'obscurité naissante.

Je pensai alors à Hawkins et au chemin que j'avais encore à parcourir pour regagner la cabane. Je fixai la machette à ma ceinture et tendis la main à l'adorable créature qui la serra avec empressement.

— Vous me quittez déjà ?

Je discernai dans sa voix une intense émotion, comme si, pour elle, le monde semblait dans le néant avec notre séparation.

— Je reviendrai demain, promis-je, si cela m'est possible.

— Ne venez pas trop tard, murmura-t-elle. Puis elle s'enfuit dans l'ombre, aussi légère qu'une nymphe, aussi irréelle qu'une princesse de conte de fée.

## CHAPITRE VIII

Le lendemain matin, Boz nous apporta des provisions et nous pûmes, Hawkins et moi, déjeuner d'un bon appétit. J'en profitai pour le mettre au courant de ma rencontre de la veille, insistant peut-être un peu trop sur la troublante beauté de celle que j'appelais « la femme sans nom », ce à quoi mon vieil ami me dit que le moment était mal choisi pour tomber amoureux. Je me récriai aussitôt, affirmant que ce n'était qu'une malheureuse folle, comme d'ailleurs presque tous les gens qu'il nous était donné de côtoyer depuis notre arrivée.

— Croyez-vous vraiment qu'ils soient aussi fous que vous le dites, Harry ?

— Alors, c'est nous qui le sommes.

— Cela pourrait peut-être ne pas tarder. Gluk arriva bientôt, avec son éternel sourire aux lèvres et s'empressa auprès de nous. Il nous posa un tas de questions idiotes, contempla nos vêtements, les palpa, puis acheva d'engloutir les restes de notre déjeuner avec une satisfaction évidente. Avant de nous quitter, il nous lança :

— Vous êtes libres de circuler dans « le territoire des erreurs » à votre gré. Seulement, comme vous êtes nouveaux, vous aurez besoin de quelqu'un pour vous conseiller... hi... hi... hi... Ici certaines choses sont permises, d'autres non. Je vais vous appeler Zora... hi... hi... hi... moi je n'ai pas le temps aujourd'hui. Il y a d'autres échantillons à accueillir, et je suis là pour ça... Je vais vous présenter Zora, elle est d'une félinité adorable... hi... hi... hi...

Je me souviens qu'Hawkins était en train d'allumer une cigarette tandis que je lui tendais mon briquet. Mais nos gestes restèrent en suspens, tellement ce qui se présentait à nos yeux sortait de l'imagination. Auprès de Gluk souriant, se tenait une créature d'épouvante que notre esprit se refusa à admettre sur le moment.

Il nous fallut une bonne dose de volonté pour ne pas manifester notre horreur.

L'être qui se dressait auprès de Gluk était une femme, une femelle pour être plus exact, car j'hésite à employer le mot femme pour désigner la créature au pelage tacheté qui s'avançait vers nous avec la félinité d'une panthère.

Au premier abord, on aurait pu la croire revêtue d'une combinaison collante, selon les exigences d'une mode extravagante, mais le pelage fauve qui recouvrait son corps faisait vraiment partie d'elle-même.

Elle était entièrement nue, et ses longs membres effilés ondulaient le long de son corps mince et souple. Son visage était humain, et ses grands yeux verts fendus en amande nous fixaient d'un regard pénétrant et malsain. Les mèches fauves tombaient sur ses minces



épaules et se perdaient en désordre dans son dos.

— Assez surprenant, n'est-ce pas ? fit-elle d'une voix douce. Rassurez-vous, on finit vite par s'habituer à moi. Il est vrai que je suis le seul spécimen de ce genre dans le territoire. Mon pelage m'évite de porter des vêtements trop chauds pour moi. J'espère que ma tenue ne vous choque pas ?

Elle avança de quelques pas, tandis que Gluk s'enfuyait en riant aux éclats.

— Évitez de me poser les questions habituelles, telle que : qui êtes-vous, d'où venez-vous, pourquoi êtes-vous ou sommes-nous ici ? Je ne sais rien, je suis dans le même cas que vous. Cette contrée est mon seul univers et le restera jusqu'à la fin de mes jours. Nous sommes dans le même cas.

Le raisonnement de cette... (j'allais dire femme) créature était assez sensé, et j'eus l'impression que nous pourrions converser avec elle d'une façon assez normale.

— Il y a tout de même une question qui manque de clarté, fis-je. Il se peut que vous ignoriez vos origines, mais tel n'est pas notre cas. Nous sommes arrivés ici dans un appareil qui nous a enlevés d'un pays fort lointain, où il y avait des gens à notre image et une société civilisée et bien organisée. Or, nous voilà à présent dans une île peuplée de créatures plus ou moins étranges et personne ne se donne la peine de nous donner la moindre explication.

— Je regrette, monsieur, mais je ne comprends rien à ce que vous dites. De quel pays parlez-vous ? De quel appareil ?

J'eus un geste d'impuissance et me tournai vers le professeur qui était resté impassible.

— Nous n'en sortirons pas, je désespère.

La créature, Zora, puisqu'il fallait l'appeler ainsi, nous informa qu'elle était à notre disposition pour nous servir de guide dans la région et qu'elle viendrait se mettre à notre service en fin de matinée, selon les instructions de Gluk. Elle se retira avec sa démarche ondulante et j'entendis Hawkins soupirer près de moi.

— Un cas intéressant pour la biologie moderne. Malheureusement je ne suis qu'un pauvre physicien. Savez-vous à quoi cela me fait penser, Harry ?

— Oui. À « l'île du docteur Moreau ». Si j'ai la chance d'écrire un jour cette histoire, j'en connais qui ne se gêneront pas pour me traiter de plagiaire.

— Bah ! Au point où vous en êtes avec les critiques... sourit Hawkins. Souhaitons seulement que cela ne se termine pas de la même façon.

Bien sûr, j'aurais donné cher pour connaître la fin de cette aventure. Je décidai ensuite d'aller rendre la machette à la jeune femme de la

veille. Hawkins s'abstint de me faire la moindre réflexion, quoi qu'il en pensât, et je lui promis d'être de retour avant la fin de la matinée.

Je pris la direction de l'endroit où je savais trouver la jolie fille, et parvins au bout d'une heure à sa demeure. Je frappai à la porte, entendis des bruits de pas et un visage s'encadra dans le panneau entrouvert.

Il y avait quelque chose de changé dans les traits que je reconnus, quelque chose d'indéfinissable, d'anormal peut-être, et je crus voir le désespoir s'y inscrire.

Elle n'avait pas dû dormir de la nuit. Peut-être était-elle restée à contempler le spectacle nocturne qu'elle souhaitait la veille.

De petites rides plissaient ses yeux clairs et je la devinai très lasse. Elle était belle, certes, mais beaucoup moins que le souvenir que j'en gardais. Il est vrai que dans la demi-obscurité, je n'avais pas remarqué une foule de détails qui maintenant me sautaient aux yeux. Et puis, il y avait ces fils blancs dans sa chevelure. Pas très nombreux, mais j'en vis quelques-uns près des tempes. Pourtant elle était magnifiquement belle, et très douce surtout.

Je pénétrai dans la cabane, lui tendis l'instrument tranchant, tandis qu'elle me regardait sans parler. Cela devenait gênant.

— La nuit était belle, finit-elle par murmurer. Est-ce toujours le même spectacle ?

— Pas exactement. Ce soir, ce sera peut-être différent.

Dans le fond, je ne m'expliquais pas exactement pourquoi je disais cela. Peut-être était-ce par pitié pour cette pauvre fille qui, je commençais à le croire, n'avait plus toutes ses idées.

La femme sans nom eut un pâle sourire et détourna la tête. Peut-être voulait-elle soustraire à mes regards les larmes que je devinais dans ses yeux.

— Aucune importance pour moi, dit-elle. Maintenant, il faut que vous partiez.

— Oui, bien sûr, mais je reviendrai ce soir, si vous le voulez.

— Non, surtout pas.

Un peu surpris et contrarié par cette réponse faite si spontanément, je fus sur le point de répliquer, mais préfèrai me taire. J'avais presque oublié la situation inquiétante dans laquelle je me trouvais. Brusquement la réalité m'apparut et je réalisai le grotesque de cette situation.

Je gagnai la sortie sans me retourner et lançai sur le seuil :

— Excusez-moi, et merci encore pour votre hospitalité.

En revenant vers Hawkins, je me disais que je m'étais conduit comme un maladroit avec cette folle qui n'était tout de même pas si jeune que j'avais cru.

Sans m'en rendre compte, j'empruntai un autre sentier, et, quand je

m'en fus rendu compte, j'essayai de m'orienter. Je finis par arriver dans une petite clairière au centre de laquelle se dressait une cage. Je m'approchai, surpris de distinguer un être humain à l'intérieur. J'allais lui adresser la parole lorsque j'entendis Hawkins m'appeler. Je vis aussitôt déboucher des broussailles mon ami, accompagné de Zora.

— Nous étions inquiets à votre sujet, Harry. Vous vous étiez égaré.

Je désignai la cage et demandai à Zora :

— Est-ce la coutume ici de mettre les hommes dans des cages ?

Je m'élançai dans la direction de cette cage et, à mesure que je m'approchais, j'entendais la voix du prisonnier.

— Par pitié, approchez. Je vous en prie, il faut que je vous parle. Je vous remercie d'être venu.

Je vis le regard de l'inconnu briller de plaisir et se vriller dans le mien. Je me sentis bousculé et précipité en avant, tandis que le corps de Zora entraînait le mien dans sa chute.

— Qu'est-ce qui vous prend ? criai-je.

— Ne regardez pas cet homme, me souffla Zora. Si vous le faites, vous êtes perdu. Professeur Hawkins, cria-t-elle plus fort, tournez la tête, évitez le regard de l'homme qui est dans cette cage.

Hawkins était accouru pour m'aider à me relever, tandis que Zora expliquait :

— Cet humain possède le pouvoir d'hypnotiser ceux qui l'approchent et qui ont le malheur de porter les yeux sur lui.

— Que se passe-t-il alors ?

— Il commande à l'imprudent d'approcher, et lorsqu'il peut saisir sa victime, il en fait son jouet. Il lui suce la vie et se nourrit de son esprit. C'est du moins ce que prétend Gluk ; moi je n'en sais rien. Mais je crois que c'est la vérité. Au début, lorsqu'il était en liberté, il paraît que beaucoup d'échantillons sont morts sous son effet hypnotique.

Nous entendîmes les longues plaintes proférées par le monstre à l'intérieur de sa cage.

— Oh ! pourquoi... pourquoi avoir fait cela ? Zora, pourquoi me rend-on si malheureux ? Oh ! pitié, pitié que vous ai-je fait ?

Nous reprîmes le chemin du retour en silence, tandis que les lamentations se perdaient peu à peu dans le lointain.

\*

\* \*

Nous réalisions de plus en plus l'étrange situation dans laquelle nous nous trouvions. Qui étaient donc les êtres monstrueux qui nous environnaient ? Et surtout, qui dirigeait cette mystérieuse humanité ?

Bien sûr, Gluk aurait pu nous répondre, mais il évitait toujours les questions que nous lui posions. Quant à Zora, elle nous accompagnait régulièrement dans nos explorations, et nous eûmes en sa compagnie

l'occasion de découvrir de nombreux autres sujets de surprise.

C'était à croire qu'il n'y avait sur l'île que des monstres. Ce fut d'abord un être exagérément ventru qui se traînait sur le sol, et que Boz nourrissait abondamment ; plus loin des frères siamois qui se disputaient et se battaient sans arrêt, tandis que le même Boz essayait d'intervenir en silence ; plus loin encore, un monstre au corps flasque et visqueux qui semblait prendre forme humaine à notre approche par un prodige de mimétisme extraordinaire, et qui se tassait sur le sol, agité de frémissements sans fin, aussitôt que nous étions passés.

Zora, impassible, nous montrait toutes ces horreurs sans faire le moindre commentaire.

À un moment donné, Hawkins, têtue, au lieu de rebrousser chemin, s'élança en avant, vers cette zone opaque qui masquait la vue. Mais il fut bientôt obligé de s'arrêter. C'était comme s'il se trouvait devant un mur de pierres. Sous ses doigts, et j'éprouvais la même impression car je l'avais suivi, il y avait une matière rigide, dure, impénétrable. Que se passait-il donc au-delà de cette barrière invisible ? Devant nos pieds, le sol semblait s'arrêter brusquement pour faire place au néant, au vide, délimité par cette barrière invisible qui se dressait entre le réel et l'irréel, entre le tangible et l'intangible, entre le rationnel et l'irrationnel.

Découragés, nous revînmes vers Zora qui nous regardait avec un petit sourire amusé.

Comme la journée s'achevait, nous prîmes en silence le chemin du retour. Zora nous abandonna devant la cabane où Boz préparait le repas du soir.

Nous dînâmes en silence, et prîmes place sur nos couchettes, où Hawkins sombra immédiatement dans un profond sommeil.

Au bout d'un moment, comme je n'arrivais pas à m'endormir, je me sentis poussé par mon désir incompréhensible de revoir la femme sans nom et je m'élançai dans le sentier.

La nuit était tombée et la brise s'était levée, chargée de parfums enivrants. Je courus longtemps, à bout de souffle, et ne ralentis légèrement qu'en apercevant une lumière dans la cabane que je connaissais.

Je me précipitai, heurtai la porte, et comme je n'obtins aucune réponse, j'ouvris et pénétrai à l'intérieur.

Je n'eus pas le courage de faire un pas de plus à l'intérieur de la pièce.

Près de la fenêtre, se tenait une silhouette misérable, la silhouette d'une créature toute déformée. Une femme... une très vieille femme qui, à mon entrée, s'était retournée dans ma direction.

Je me sentis gêné et maladroit.

— Je vous prie de m'excuser, je cherche la...

C'est alors que je me sentis blêmir, tandis que mon cœur se mettait à battre à grands coups dans ma poitrine.

Non... ce n'était pas possible... ce ne pouvait pas être possible. J'eus envie de hurler, tellement je me sentais au bord de l'inconscience. Je reconnaissais ce regard, cette forme de visage, cette même robe, cette même tristesse qui émanait de cet être de cauchemar. Car c'était certainement un cauchemar, un cauchemar dont je ne pouvais m'évader.

Alors je compris brusquement.

Cette jeunesse de la veille... cette maturité du matin même... cette décrépitude maintenant qui rendait presque méconnaissable cette créature dont je conservais encore dans ma mémoire la troublante beauté.

Était-ce possible ?

C'est à peine si j'entendis une voix murmurer entre deux sanglots :

— Pourquoi êtes-vous revenu ? Il ne fallait pas. Je vous l'avais demandé.

## CHAPITRE IX

Je me laissai choir dans les hautes herbes, à demi inconscient, et sombrai brutalement dans un sommeil lourd et fiévreux, d'où je ne sortis qu'au petit matin, tout ankylosé.

Je mis un certain temps à me remémorer ma découverte de la nuit et décidai de mettre le plus vite possible mon ami Hawkins au courant. Lui seul pouvait m'aider.

Mais je ne pus retrouver mon chemin, car j'avais marché au hasard en fuyant. La zone dans laquelle je pénétrai connaissait une végétation plus dense encore et plus touffue. Autour de moi, les végétaux semblaient avoir pris des proportions gigantesques et colossales.

La moindre herbe avait la taille d'une haute fougère, et les fougères celle d'un arbre ordinaire. Ces derniers dressaient leurs troncs immenses chargés de feuillages épais très au-dessus de ma tête, me masquant presque le ciel.

Au bout d'un moment, je découvris sur le sol une pelle, de dimension inusitée, que je n'essayai même pas de soulever. Puis, plus loin, ce fut une vieille chaussure d'une taille démesurée. Aussitôt après, je dus m'arrêter, effrayé par un énorme chien qui me menaçait de ses crocs. Il était de la taille d'un bœuf et s'avavançait, hargneux, en grognant sourdement, ses gros yeux luisants rivés sur moi. Je m'apprêtais à fuir lorsque, au milieu des arbres, surgit un être gigantesque de plus de quatre mètres de haut. L'homme était presque nu. Seul un pagne multicolore lui ceignait les reins, il ne portait aucune arme et paraissait étonné de me voir. C'étaient probablement les grognements de son chien qui l'avaient attiré jusque-là.

Cet univers n'était plus le mien, je le réalisais. Que s'était-il donc passé pendant mon sommeil ? Pourquoi toute cette nature avait-elle soudainement pris des proportions anormales ? Rien ne correspondait plus aux normes habituelles, je veux parler de celles que le commun des mortels a su adapter à lui-même. Je ressentis la fugitive impression d'être un nouveau Gulliver au pays des géants, et puis une autre idée traversa mon cerveau. Je pensai subitement à Matheson et à son « homme qui rétrécit », à cette vieille histoire traitée par Maurice Renard et tant d'autres, et j'en vins à me demander si je n'étais pas moi-même la cause de tout ce bouleversement subjectif dans les dimensions.

Plus rien ne m'aurait étonné dans cette étrange contrée, dans ce monde qui avait déjà sonné pour moi le glas du conformisme et du rationnel.

Par quel miracle mon corps s'était-il rapetissé au point de n'être devenu qu'une insignifiante créature dans cette nature inchangée ?

Qu'avait-on fait de moi, pendant mon sommeil ?

Je me sentis défaillir, et, pour la première fois de ma vie, je souhaitai mourir à cet instant.

L'homme avançait lourdement dans ma direction et s'agenouilla tout près de moi, faisant fuir l'énorme chien qui disparut dans les hautes herbes.

— Finissons-en une bonne fois pour toutes, murmurai-je. Tuez-moi et faites vite, surtout...

— Pourquoi vous tuerais-je ? Reprenez-moi si je fais quelques fautes. Je n'ai pas encore eu l'occasion de m'exprimer dans la langue que vous employez. Mais j'ai une très bonne mémoire.

— Où avez-vous appris cette langue ?

Le colosse arqua les sourcils, haussa les épaules et s'assit sur le sol à mes côtés.

— Pourquoi cette question ? Je n'ai ni appris ni étudié.

Je le laissai réfléchir et il reprit :

— Vous êtes nouveau ici, n'est-ce pas ? Et Zora n'a pas dû encore vous avertir qu'il était dangereux de pénétrer dans mon secteur.

Je respirai bruyamment avec satisfaction. Dieu soit loué, j'étais toujours le même. C'était le cadre qui m'environnait qui était disproportionné, et non moi.

— Je vis seul ici, me confia-t-il, seul avec ce chien. Il est mon unique compagnon. Voulez-vous aussi être mon ami ?

Il me tendit son énorme main et la mienne disparut un instant entre ses doigts massifs.

— Oui, je veux bien, mais...

— On doit vous rechercher, n'est-ce pas ? Promettez-moi de revenir.

— Je vous le promets...

Évidemment, j'aurais promis n'importe quoi. Que pouvais-je faire d'autre ?

Le géant se présenta. On le nommait Korm et il était, paraît-il, le personnage le plus calme et le plus compréhensif du territoire. Il m'indiqua avec précision le chemin qui devait me conduire à ma cabane et me fit promettre une fois encore de revenir bavarder avec lui.

\*

\* \*

Hawkins était inquiet à mon sujet. Il ne cacha pas sa satisfaction lorsque je le rejoignis. Gluk était toujours ironique, mais Zora était furieuse. Elle avait appris ma visite chez la femme sans nom et cela semblait lui déplaire. J'évitai de parler de Korm, car mon incursion chez le géant n'aurait certainement pas arrangé les choses.

La femme sans nom était morte dans la nuit. Elle s'était éteinte,

usée par une vieillesse foudroyante, après une existence éphémère qui avait duré à peine trente-six heures. Une vie complète, gaspillée en ce court laps de temps, avec ses joies, ses peines, ses curiosités, et l'affreuse perspective d'une échéance fatale à bref délai. Je comprenais à présent le drame intime et secret de cette créature à qui l'on n'avait même pas jugé utile de donner un nom.

Une fois seuls, Hawkins m'attira dans un coin de la pièce et, après s'être assuré que nul ne pouvait nous entendre, il m'entraîna près de la fenêtre et me désigna un être humain occupé à cultiver quelques végétaux au milieu de la clairière.

— Pendant votre absence, j'ai eu l'occasion de faire connaissance avec Vakim, ce garçon que vous pouvez voir. Jusqu'à présent, c'est le seul être vraiment sensé avec qui j'aie eu l'occasion de discuter. Quand je dis sensé, je veux dire qu'il n'est, à mon avis, atteint d'aucune malformation mentale.

— Vous êtes comme moi d'avis que tous les autres sont des fous ?

— Non, vous ne comprenez pas. J'ai réfléchi à beaucoup de choses pendant que vous étiez parti. Les êtres que nous côtoyons ici vivent et se comportent sous la domination d'une puissance qui m'échappe. À mon avis, leurs facultés mentales ont été à l'origine subjuguées pour leur faire trouver normale et naturelle l'existence qu'ils mènent ici. Ils n'aspirent à rien et se contentent de leur sort. Leur vie est tracée d'avance et ils acceptent avec indifférence le rôle qu'on leur fait jouer. Tout cela est anormal et hors nature.

— Et ce Vakim ?

— Lui, c'est différent, il constitue un cas. Pendant notre brève conversation, il m'a confié l'espoir qu'il nourrit d'arriver un jour à quitter ce territoire. Il possède les aspirations d'un être normal. Il ressent en lui-même la puissante volonté de vivre et l'ancestral besoin de connaître d'autres hommes bâtis à son image.

— D'où vient-il ?

— Toujours l'éternelle question et le sempiternel problème. Il l'ignore, et c'est le seul point commun qu'il ait avec les autres. Pourtant, il m'a parlé d'une vaste usine au-delà du « mur invisible », où vivent d'autres hommes, avec de grands bâtiments très nombreux qui chaque jour, paraît-il, s'envolent vers d'autres terres lointaines. Malheureusement, il n'a pas eu le temps de m'en dire plus long, car Zora et Gluk sont arrivés, prévenus certainement par Boz, et ils m'ont prié d'éviter les conversations avec ce Vakim, qu'ils considèrent comme un taré et un décadent.

— Vous savez à qui me fait penser ce Vakim ? À William Brent, qui est à l'origine de toute cette histoire. Brent était dans le même cas. C'est pour cela qu'ils l'ont tué.

— De toute façon, nous avons en lui un allié qui peut nous être



utile.

Mais Gluk revenait et je n'eus pas le temps de répondre. Il nous annonça fièrement que nous étions conviés à le suivre et que nous allions avoir l'insigne honneur d'être reçus par la puissance créatrice de l'île.

On daignait enfin s'occuper de nous et j'eus l'impression que dès cet instant, nous allions avoir à jouer notre vrai rôle dans cette fantastique aventure.

Nous prîmes donc place sur la plate-forme et refîmes un chemin identique à celui que nous avions parcouru à travers des galeries brillamment illuminées, dont les parois étaient faites d'un verre très épais. Les gardiens préposés à notre voyage nous firent franchir une porte qui coulisssa mystérieusement et nous fûmes finalement introduits dans une sorte de vaste bureau au style très dépouillé. Une personne nous tournait le dos, face à un grand mur de verre qui nous permit d'admirer la colossale architecture des nombreux bâtiments alignés symétriquement à perte de vue.

L'homme attendit que le lourd panneau se soit rabattu avec un bruit sec pour se tourner vers nous et montrer enfin son visage.

C'était celui d'un homme d'âge indéfinissable, Cinquante, soixante, peut-être soixante-dix ans, il était difficile de le dire exactement. Ses cheveux grisonnants étaient assez épais et ses petits yeux disparaissaient presque dans la pilosité excessive de ses sourcils. Son nez était droit et mince comme ses lèvres, et des pommettes saillantes tendaient la peau fine de ses joues au point de la faire craquer. C'était du moins l'impression que l'on éprouvait au premier abord. L'homme nous désigna deux sièges vastes et confortables et nous observa avec intérêt, puis il parla :

— Monsieur Harry Scott, et vous, professeur Hawkins, soyez les bienvenus à Kambora. J'espère que vous n'avez manqué de rien depuis votre arrivée ici. Je suis le professeur Vikroz, et personnifie la puissance créatrice de Kambora. Tout ce qui existe dans cette île est mon œuvre. Vous n'avez pas encore eu le temps d'apprécier l'importance de mon organisation et de mon activité créatrice, mais vous en aurez bientôt l'occasion, rassurez-vous. Évidemment, je comprends votre étonnement, et, disons le mot, votre révolte intime devant les mesures quelque peu arbitraires qui ont été prises à votre égard, mais vous comprendrez dans un instant qu'il m'était impossible d'agir différemment. Je tiens toutefois à vous rassurer sur un point. Vous n'êtes nullement en danger à Kambora, et nul ne vous fera le moindre mal.

Profitant d'un silence, je demandai assez sèchement :

— J'estime que nous avons droit à des explications. Qu'attendez-vous de nous ?

— C'est une question que nous débattons plus tard. Il faut tout d'abord que vous connaissiez le but que je poursuis. À cause de vous, monsieur Scott, je suis obligé de modifier tous mes plans pourtant mûrement réfléchis et étudiés à l'origine. Inutile de vous cacher les vertus extraordinaires du bloc cristallin que vous avez eu en votre possession, vous les connaissez aussi bien que moi pour avoir eu l'occasion de les utiliser. Très adroitement d'ailleurs. Fort heureusement, vous n'êtes pas un technicien et encore moins un expert scientifique, sans cela le monde entier connaîtrait déjà les principes de l'anti-gravité, dont vous avez donné d'intéressantes précisions. Mais sans le vouloir, vous avez mis le feu aux poudres, si j'ose employer une expression typiquement... terrestre. Actuellement, les principales puissances de la Terre travaillent nuit et jour sur votre projet, et sous peu cette invention bouleversera la planète. C'est un grave danger pour notre organisation. Le jour où la Terre disposera de ces engins, notre supériorité sera nulle, ou du moins elle sera sérieusement compromise. Et cela, nous voulons l'éviter à tout prix.

Je m'étais dressé d'un bond.

— C'est donc cela, et vous avez l'audace de l'avouer aussi calmement.

— Je conçois que ces façons puissent vous choquer, mais je me comporte comme ceux de ma race. Je ne suis pas un terrien, messieurs. Ma planète d'origine, si elle possède à peu de choses près les mêmes caractéristiques que la vôtre, a toutefois l'avantage de connaître une humanité biochimiquement plus évoluée.

Il se leva, appuya sur un bouton encastré dans la cloison et un panneau mural pivota dans un angle de la pièce, découvrant un vaste « cosmorama » luminescent. Après un réglage rapide, il fit apparaître un point plus lumineux que les autres au centre de l'image.

— Voici Aldebaran. Notre planète gravite autour de cet astre à quelque deux cents millions de kilomètres environ.

Fronçant les sourcils Hawkins interrogea :

— À plus de cinquante années-lumière de la Terre ?

— Cinquante-quatre années et trois mois exactement, professeur. Oui, cela vous paraît inconcevable, mais vous comprendrez bientôt que les moyens dont je dispose peuvent nous permettre de franchir de telles distances à des vitesses supra-luminiques.

## CHAPITRE X

Il y avait évidemment une foule de questions que nous aurions aimé poser à ce mystérieux professeur Vikroz, mais nous dûmes nous armer de patience, car ce diable d'homme semblait goûter un réel plaisir en voyant notre impatience et notre curiosité.

— J'ai décidé de changer la face du monde, messieurs, de votre monde. L'existence que vous menez est une erreur. Vous vous débâtez dans une sociologie et une technocratie sans avenir. Remarquez que cette erreur est naturelle, si j'ose dire, dans une évolution humaine normale, et vous devriez attendre bien des siècles pour en arriver à cette perfection que je suis en mesure d'apporter. L'île de Kambora n'était qu'un rocher perdu dans l'océan Pacifique ignoré de vos géographes lorsque nous nous y sommes installés. À l'heure actuelle, il est devenu le berceau de la civilisation moderne, le berceau d'une nouvelle ère, une Babylone de l'âge futur.

Il prit un temps et poursuivit fébrilement :

— Où vous mène votre progrès ? À contempler les millions de chômeurs répandus dans votre monde. Votre science et votre technique ne marchent pas de pair avec votre sociologie et votre économie. Il règne chez vous une inertie humaine déplorable, et vous vous refusez à admettre que la progression des connaissances techniques puisse arriver à épargner du travail dans toutes les activités.

— Ce n'est pas mon point de vue, dis-je. Employer une machine est parfois très coûteux. Aucune industrie n'utilise aussitôt les dernières inventions, et certaines sont très en retard sur le progrès. Mais la machine entraîne le chômage.

— Ces machines ne poussent pas sur les arbres, monsieur Scott. L'homme sera toujours la figure centrale d'un monde mécanisé, mais c'est à lui de savoir se guider. Il faut des hommes et bien des heures de travail pour construire une machine, il faut des experts pour les réviser, les mettre au point, des ouvriers pour les entretenir et les remplacer. Car la machine s'use et n'est pas éternelle. Mais quelle économie dans le travail de chacun, tout en arrivant à produire ce que l'on est en droit d'attendre d'une civilisation parfaitement ordonnée. Nos machines à nous produisent toutes sortes de produits issus de diverses synthèses. Nos tissus et nos teintures ne sont pas altérés par le vent et le soleil ; nos caoutchoucs sont pratiquement inusables, nous fabriquons des supra-conducteurs pour l'électricité et des isolants parfaits pour la chaleur. Tout cela par synthèse. Il n'y a aucune limite au nombre de composés que nous pouvons fabriquer actuellement. Vous avez encore beaucoup de chemin à parcourir. Trop même. Vous

utilisez à peu près une dizaine de milliers d'alliages de métaux, mais il en existe plus d'un million d'autres possibles.

Il tendit le bras en direction du large panneau transparent qui occupait toute la partie du mur qui nous faisait face.

— En voilà encore un échantillon. C'est du vitral, sorte de verre très dur ayant la propriété d'être opaque de l'extérieur et transparent de l'intérieur. Il filtre également les rayonnements nocifs. Nos charpentes sont faites avec de l'aluminium que nous obtenons à froid à partir de composés organiques dans le benzène. Cette méthode est cent fois plus économique que toutes celles que vous employez pour un résultat moins satisfaisant. Il a fallu creuser dans les entrailles de Kambora pour l'agencement de nos diverses installations. Avec vos moyens, cela aurait demandé des années. Il nous a fallu seulement employer des pompes projetant de l'eau irradiée de rayons gamma, un solvant extrêmement puissant qui dissout les roches les plus dures avec une grande facilité.

— Et l'alimentation ? demanda Hawkins, subitement intéressé.

— Synthétique, également. Comment voulez-vous que nous nourrissions toute la population de Kambora ? Sur cette île, les ressources alimentaires sont bien maigres.

— Tous les aliments que nous avons absorbés depuis notre arrivée seraient-ils le résultat d'une synthèse ? s'exclama Hawkins en fronçant les sourcils.

— Parfaitement. Tout est synthétique à Kambora.

Vikroz appuya sur un bouton. Deux personnages apparurent, à qui il donna des ordres, puis il nous invita à le suivre. Nous empruntâmes à sa suite un ascenseur particulier qui nous descendit au rez-de-chaussée. Là, une sorte d'appareil antigravitatif nous attendait, avec un nouveau personnage installé aux commandes. Le petit appareil décolla souplement.

— Mais enfin, demandai-je brusquement, pour quelle raison nous donnez-vous tous ces détails ? Pourquoi toutes ces confidences ?

— J'ai pour cela d'excellentes raisons. Permettez-moi de ne pas vous répondre pour le moment.

Il tendit le bras vers une vaste étendue descendant en pente douce vers le littoral et nous pouvions voir des champs parfaitement entretenus, cultivés, bien divisés, et s'étalant sous nos yeux comme un vaste damier multicolore. L'appareil descendit et se stabilisa au-dessus de la végétation.

— Nos cultures produisent toutes sortes de fruits ou de légumes hybrides. Par de savantes mutations, nous avons pu obtenir des bananes-poires, des cerises-abricots, des carottes-céleris, etc. Ce n'est qu'une vaste zone d'expérience, car nos laboratoires produisent toutes sortes d'hydrocarbures savamment dosés et très assimilables par nos

estomacs.

— Comment arrivez-vous à cela ? demandai-je.

— En utilisant tout le gaz carbonique rejeté par nos usines continuellement et l'eau naturelle. Question de synthèse encore. Synthèse de la protéine, du fer, du phosphore, du sodium, de l'iode, du soufre, du manganèse, du chlore et du calcium, à condition, bien entendu, de les assimiler avec les vitamines adéquates, comme la vitamine D lorsqu'il s'agit du calcium. Manger est une chose agréable, un plaisir pour l'homme ; il faut que son alimentation soit présentée agréablement à sa vue et à son goût. Nous captons les parfums délicats des fleurs et des fruits, et les incorporons à certaines de nos denrées alimentaires. Il est faux de croire que l'homme de demain se contentera des légendaires pilules nutritives que décrivent trop souvent vos romanciers à court d'imagination.

Je préfèrai ne pas répliquer et le laissai poursuivre :

— Nous avons résolu ce problème. Le « Food appeal » est aussi indispensable et essentiel que le « sex appeal », fit-il avec une légère pointe d'ironie.

Le petit appareil poursuivait son vol et nous survolâmes bientôt une sorte d'immense lac artificiel, sorte de grande piscine près de laquelle nous remarquâmes un grand bâtiment en pleine activité où des êtres accomplissaient dans l'ordre et le calme toutes sortes de travaux.

— Ceci est une de nos sources d'énergie, fit Vikroz. Elles sont nombreuses et variées, mais celle-ci est une de nos principales.

Il nous expliqua que nous nous trouvions en présence d'une usine à photosynthèse électrique, servant à convertir l'énergie solaire en énergie électro-magnétique. Ce procédé avait l'avantage d'un rendement supérieur et mieux équilibré que la photosynthèse naturelle des plantes.

Le lac artificiel était peu profond, bien exposé au soleil avec sa surface de plusieurs kilomètres carrés. L'eau était continuellement stérilisée pour empêcher le développement de certaines bactéries propres à se développer dans le formaldéhyde, résultat de la combinaison de l'eau et du gaz carbonique sous l'action d'un catalyseur.

D'immenses panneaux de verre épais coulissaient le long des parois, en cas d'évaporation trop grande, ou pendant les périodes de grand vent, pour éviter l'apport de poussière ou d'une façon générale de toutes sortes de pollution.

Une solution de formaldéhyde était continuellement alimentée dans les réservoirs et pompée vers les cellules électrolytiques à l'aide d'un puissant courant d'air. Une fois oxydé, le formaldéhyde cédait toute l'eau et le gaz carbonique original en produisant une colossale énergie électrique, selon le procédé bien connu de l'« oxydation à froid ». Ces

diabiles d'hommes étaient parvenus à trouver un catalyseur de phytosynthèse plus puissant que la chlorophylle végétale.

Ce même procédé d'oxydation à froid leur permettait également d'obtenir une conversion directe du charbon ou de la cellulose en énergie électrique avec un rendement de 100%.

Nous visitâmes ensuite les magasins à vivres, près de la côte, où l'irradiation des aliments pour leur conservation illimitée était pratiquée à des doses de neuf cent mille à un million de roentgen de rayons gamma durs.

Dans un vaste bâtiment, de nombreux humains classaient et compulsaient d'innombrables dossiers dont la plupart étaient composés de papier translucide avec des schémas et des graphiques tridimensionnels. Le relief était, paraît-il, obtenu par des sortes de prismes imperceptibles disposés dans l'épaisseur même du papier.

Nous traversâmes également le bâtiment où se trouvaient les cryptographes électroniques qui, inlassablement, de leur travail inhumain, déchiffraient et redéchiffraient sans arrêt tous les messages captés en provenance des divers pays de la Terre.

Plus loin encore, une autre usine utilisait un procédé partant des sous-produits du gaz d'éclairage pour créer des corps nouveaux, véritable révolution dans la matière plastique.

Du nylon plus dur que l'acier, et permettant la construction des appareils antigravitationnels que nous connaissions déjà.

Un autre encore produisait des tissus métalliques, et nous apprîmes que tous les habitants de Kambora étaient effectivement pourvus de vêtements synthétiques et impérissables.

Les vapeurs métalliques obtenues par évaporation électrolytique se déposaient sur les fils à traiter, laissant au tissu lui-même toute sa souplesse, et lui donnant en outre la propriété isolante et celle de réflecteur de chaleur. Frais l'été, chaud l'hiver, le tissu était d'une grande légèreté et utilisable dans tous les domaines.

Parmi les nombreuses sources d'énergie utilisées par les Kamoriens (je me décide à employer ce terme pour désigner les occupants de cette île, car j'ignore encore le véritable nom de leur planète d'origine), il y avait cette fameuse désintégration antiprotonique dont j'avais déjà esquissé les grandes lignes dans ma description révolutionnaire du procédé antigravitatif.

On sait que l'antiproton ne se désintègre pas dans le vide ; son annihilation à partir de l'atome donnait une énergie colossale et bien supérieure à ce que nous connaissions sur Terre. D'ailleurs Vikroz fondait de gros espoirs sur cette application de l'antimatière, mais lorsque nous lui posâmes quelques questions à ce sujet, il préféra couper court.

La question de l'éclairage était également assez surprenante chez

ces êtres qui vraiment révolutionnaient tous les principes de la synthèse, ou plutôt qui utilisaient ce procédé dans toutes ses possibilités.

— Les radiations lumineuses que vous employez sur Terre, nous dit Vikroz, sont presque toutes basées sur l'incandescence. Mais les ondes électromagnétiques visibles s'étalent toutes sur une longueur de 0,000038 à 0,000078 centimètres. Les autres, nous ne les percevons pas, que ce soient les ultra-violets, les rayons X, gamma, ou cosmiques, vous le savez. L'œil humain n'est sensible qu'à une octave sur les cinquante-neuf connues dans la gamme des radiations. Par divers procédés, nous avons réussi à confiner toutes les radiations dans cette bande étroite qui nous reste perceptible. Nous avons obtenu d'intéressants résultats avec la chimioluminescence en nous inspirant des procédés naturels propres aux poissons des grandes profondeurs et surtout des insectes, dont la production de lumière s'accompagne toujours de diverses réactions chimiques. La lumière froide, autrement dit.

Je me souvenais en effet d'un savant français, le professeur Dubois, qui avait déjà, en 1913, fait d'importants travaux sur cet intéressant procédé, ainsi que Mac Elgor et Bernard Strehler, tout récemment d'ailleurs, sur la luciférine, qui en effet n'était rien d'autre que de l'acide folique apparenté à la vitamine B2. Cette luciférine se trouve principalement dans le corps des lampyridés, sortes d'insectes très répandus et plus connus sous le nom de vers luisants, qui ont la propriété de devenir luminescents en présence de l'oxygène de l'air, sous l'action d'un catalyseur organique, une enzyme nommée luciférase.

Évidemment le procédé du professeur Vikroz était plus pratique. Divers appareils étaient disséminés dans les pièces ou les halls des différents bâtiments, constitués d'une matière spongieuse remplie d'une solution de sucre réducteur ou de gaz d'éclairage, drainée vers la luciférine synthétique active, qui se mettait à briller suivant l'intensité d'un ventilateur à oxygène placé au centre.

Un système automatique permettait de stopper à volonté la luminosité émise, et c'est bien ce qui était le plus curieux dans le procédé.

Mais nous étions encore bien loin de nous douter de l'extraordinaire pouvoir de cet être énigmatique que demeurait le professeur Vikroz.

Hawkins demanda :

— Tout cela est parfait, surprenant même, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi toutes vos activités, si révolutionnaires soient-elles, sont basées sur un comportement humain normal, car en somme, vous-même et les êtres que nous côtoyons ici, êtes physiologiquement et morphologiquement identiques à nous-mêmes. Or nous arrivons,

Scott et moi, d'une sorte de réserve où se mêlent, disons le mot, certains spécimens vraiment hors nature. Est-ce que votre race serait composée de toutes ces variétés disparates d'êtres vivants ?

Un petit sourire apparut sur les lèvres du savant qui nous observa un instant et dit :

— Non, bien sûr, et vous m'excuserez d'avoir gardé pour la fin cette inévitable explication. Il se peut que ce que je vais vous apprendre dépasse quelque peu votre entendement de terriens, mais suivez-moi, et vous aurez ainsi une véritable opinion de notre puissance créatrice.

Le petit appareil évolua avec rapidité, nous déposa devant le hall d'un immense bâtiment où nous fûmes priés d'entrer immédiatement.

Un petit serrement de cœur m'apporta l'impression que ce qui allait nous être révélé allait sans aucun doute changer peut-être la face du monde... de notre monde, comme l'avait si bien dit Vikroz.



## CHAPITRE XI

Nous pénétrâmes à l'intérieur du bâtiment et traversâmes de nombreuses salles encombrées d'appareils divers auxquels nous ne pûmes donner aucun nom. Des groupes de travailleurs s'affairaient de-ci de-là, saluant Vikroz avec un profond respect au fur et à mesure que nous avançons. Nous arrivâmes finalement devant une lourde porte massive dont un gardien actionna le mécanisme d'ouverture sur un signe de Vikroz.

Nous pénétrâmes alors dans un vaste hall, sorte d'extraordinaire laboratoire où se dressait un fouillis inextricable de tubes, de connexions, de réservoirs, tandis que des bruits divers parvenaient à nos oreilles.

— Vous êtes à l'intérieur de notre principal Centre Créateur, nous dit notre hôte. Il est temps en effet que vous sachiez que la population de Kambora n'est le fruit d'aucune ascendance humaine. Les êtres qui peuplent cette île ne sont eux aussi que le résultat d'une synthèse. À part vous, messieurs, je suis le seul ici à pouvoir être considéré comme un humain, au sens littéral du terme. Au début, je possédais quelques collaborateurs qui s'étaient joints à moi, dans cette expédition dans l'espace dont je vous parlerai tout à l'heure. Ils sont tous morts, et je suis le dernier.

Il fit quelques pas dans le vaste hall, nous désigna d'un geste large les monstrueuses machines aux rouages compliqués qui vibraient et ronronnaient mystérieusement. De petites lampes vertes, rouges, bleues, clignotaient le long des tubes, tandis que sous l'effet d'un automatisme régulier, de lourdes pièces pivotaient, glissaient, s'encastraient dans d'autres, s'étiraient ou se déplaçaient le long d'un rail, le tout avec une effarante précision, comme sous l'effet de la baguette de quelque invisible magicien.

— Je suis en train de créer toute une nouvelle humanité. Une humanité de bocal et d'éprouvette, certes, mais une humanité saine et bâtie à l'image de la perfection. Les échantillons que vous avez pu observer dans ce que nous appelons « le territoire des erreurs », sont en effet... des erreurs. Gluk ne possède pas un cerveau capable de raisonnement sérieux, Boz est sourd-muet, la peau de Zora a été mal traitée et son système pileux s'est développé anormalement, d'autres possèdent des cellules au protoplasme inerte et dégénèrent rapidement en l'espace de quelques heures, pour d'autres, c'est l'hypophyse dérégulée qui perturbe tout le système glandulaire et provoque le gigantisme, pour d'autres encore ce sont de plus graves monstruosité qui apparaissent dans leur subconscient sous l'effet des radiations psychiques pratiquées pendant la formation du cerveau. Tous ces êtres

anormaux sont mis à l'écart et me servent parfois de sujets d'expériences.

— Des cobayes ?

— Dans un certain sens. Mais rassurez-vous, je ne leur inflige aucun traitement douloureux. Normaux ou anormaux, ceux que je crée ont droit à la vie, et je n'en détruis aucun.

Il parlait maintenant avec une certaine douceur dans la voix et nous sentîmes en lui comme une sorte de profonde vénération à l'égard de ces êtres dont il était le créateur. Il nous entraîna derrière lui et nous longeâmes un instant une grande cuve dans laquelle bouillonnait un liquide écarlate. Du sang ! Ce sang était dirigé par des pompes vers des tubes transparents qui partaient dans diverses directions.

— Les humanoïdes synthétiques qui sortent de cette fabrique sont en pleine possession de leurs moyens physiques et intellectuels. Ce sont des êtres complets prêts à affronter l'existence que je leur donne. Ils sont bâtis pour durer, pour vivre, pour résister à la maladie, à la fatigue, aux privations...

— Vous obtenez donc de la chair, des os, du sang, et tout ce qui compose le corps d'un être humain, tout cela par synthèse ? demandai-je.

— Oui. Qu'est-ce que le corps humain ? Un mélange de carbone, d'oxygène, d'hydrogène, d'azote, de calcium, de soufre, de chlore, de magnésium, de sodium et de phosphore, le tout sous formes de combinaisons chimiques complètes et assez diverses. Évidemment, il y a d'autres corps qui jouent dans l'organisme d'autres rôles, en particulier celui de catalyseurs. Ce sont les « Oligoéléments » et c'est bien ce qui a rendu au début ma tâche très délicate, car la carence de ces corps, métaux ou métalloïdes, peut entraîner de graves perturbations dans l'organisme. Mais je suis pourtant arrivé à les doser convenablement. Et tout ce travail d'assemblage, d'assimilation, de dosage, a nécessité au début beaucoup de connaissances en biophysique, en neurochirurgie, en orthophonie et en psychiatrie. Le travail était assez délicat au départ.

Il s'arrêta à nouveau et nous désigna au passage le complexe enchevêtrement de pièces, de réservoirs et de compartiments que nous longions.

— C'est tout d'abord la charpente osseuse qui est fabriquée en premier lieu. C'est ici que sont acheminés les os. Là-bas, c'est le compartiment où s'effectue la synthèse des protéines et des divers produits qui entrent dans la composition de la chair, que ce soient les muscles, les organes ou la peau. Tout est divisé suivant le rôle de chaque partie à assembler. En-dessous, c'est la cuve que vous avez déjà aperçue et qui maintient le volume constant du sang que nous dirigeons sur les sujets dès qu'ils sont pratiquement achevés. Tout est

automatique. Dès que le squelette est constitué, il passe dans une chambre où il reçoit immédiatement les muscles, les divers organes comme le cœur et tout un réseau de fibres, d'artères, de veines et de nerfs. Le cerveau est alors ajusté, connexe et c'est à ce moment que l'on commence à injecter à faible dose un courant sanguin. La peau est raccordée et le sujet est pratiquement achevé physiquement. Dès que le sang irrigue le cerveau et que le cœur a pris son rythme normal, l'humanoïde est dirigé vers une autre chambre où il reçoit les radiations psychiques stimulant son intellect. Une instruction de base lui est donnée ensuite par une méthode post-hypnotique et c'est terminé.

— Je comprends maintenant, fis-je, pourquoi ceux du territoire des erreurs ne se souviennent pas de leur origine. Vous devez effacer ces souvenirs de leur mémoire.

— C'est exact. Ils ne doivent pas savoir pour ne pas comprendre leur infirmité.

— Vous avez déclaré, enchaîna Hawkins, que ces humanoïdes étaient armés contre les dangers de la nature. Sont-ils immortels ?

— Non. Mais ils sont prévus pour vivre un millier d'années, davantage peut-être. Ils ne sont évidemment pas à l'abri d'un accident ou d'une grave maladie, mais leur organisme est résistant et bien conditionné. Je suis parvenu à faire la synthèse de diverses hormones, dont l'une d'elles est courante chez un de vos insectes, le ver à soie cécropia. Ces hormones de jeunesse entretiennent la vitalité et la virilité de mes sujets.

— Les fabriquez-vous tous sur le même modèle ?

— Non, bien sûr, principalement en ce qui concerne la forme des visages. Il faut de la variété dans une espèce humaine. Forme des yeux, du nez, des lèvres, pigmentation diverse de la peau et des cheveux. Une plus forte dose de titane pour les blonds, du molybdène pour les roux, du cobalt ou du fer pour les bruns.

— Et la différenciation des sexes, comment l'obtenez-vous ? s'informa Hawkins.

Une ombre passa sur le visage de Vikroz qui avoua :

— Je n'ai pas encore produit de femelles.

Ma pensée alla brusquement à Mira, et je demandai anxieusement :

— Mira n'est donc pas une humanoïde ?

— Elle est le seul échantillon féminin que j'aie pu créer à ce jour.

C'était vraiment désolant et je fis une légère grimace.

— Dommage... Dans le fond, elle n'est pas trop mal réussie.

— Merci, sourit Vikroz. Mais voyez-vous, pour l'instant, la création d'humanoïdes femelles n'est pas urgente. C'est l'élément mâle qui presse le plus.

— Ne craignez-vous pas, risqua Hawkins timidement, que vos

humanoïdes mâles puissent se ressentir de cette absence de femelles, car je présume qu'ils sont conçus, sexuellement parlant, comme le commun des mortels ?

— Non, professeur, pas exactement, et c'est bien pour cette raison que je les ai créés en vue d'une existence millénaire. Malgré la perfection de leur constitution organique, mes humanoïdes sont incapables de se reproduire. Je ne suis malheureusement jamais arrivé à établir la synthèse des cellules reproductrices. Le secret de la vie n'est pas encore à ma portée. Cette usine continuera donc dans le temps à fabriquer de nouveaux sujets et c'est ainsi que cette race se perpétuera.

— C'est contre la logique, intervint Hawkins, aucune humanité ne peut évoluer sans connaître la famille. Tel est le but principal de l'existence humaine.

— Je me suis mal exprimé, professeur. Ce n'est pas parce que mes sujets sont stériles qu'il faut penser qu'ils sont physiologiquement incapables de connaître ou de comprendre l'amour. L'amour n'est qu'une question de molécules, c'est une réaction chimique dépendant uniquement de la quantité de sels de potassium contenus dans l'organisme. Une question de radio-activité pour être plus exact, et elle est plus manifeste chez le mâle que chez la femelle, et davantage chez les sujets jeunes que chez les vieux. Question d'adrénaline également. J'ai traité ce problème. Mes humanoïdes sont capables d'aimer et de connaître les plaisirs de l'amour. Ils sont bâtis à notre image, je vous le répète. Un simple baiser d'amour entraîne un échange d'oxygène entre les cellules et une plus grande consommation de thiamine et de phosphore, le système adrénosympathique agissant sur le foie entraîne à son tour une libération de glycogène, d'insuline, de phosphore, etc., pour régler convenablement la combustion du sucre anormalement distribué.

En d'autres circonstances, ce petit exposé m'aurait passablement divertì, mais je dois avouer que je commençais à réaliser le danger que représentait cet homme extraordinaire. Cette colossale puissance dont il tenait les rênes pouvait infailliblement anéantir notre race, et sans le moindre effort. Comment lutterions-nous contre ces humanoïdes mieux constitués et mieux armés que nous l'étions, nous, pauvres Terriens ? Nous serions tôt ou tard rapidement réduits à l'esclavage et nous devrions subir toutes leurs volontés, leurs lois, leurs doctrines, leurs principes, et leurs idées personnelles sur bien des points.

J'eus envie de poser franchement la question à Vikroz, mais ce dernier me devança :

— Vous comprenez aisément le but que je poursuis. Votre race est une erreur, comme toutes les races humaines créées par la nature. L'Univers n'est pas conçu pour des erreurs. Tout est réglé, pensé,

prévu, organisé, étudié, équilibré par une multitude de lois physico-chimiques immuables et que l'homme cherche en vain à percer. Il n'y parviendra pas, il ne peut pas y parvenir. Il existe un mur infranchissable, un peu analogue à la barrière d'invisibilité qui ceinture le territoire des erreurs. Pour ceux qui vivent dans cette zone, tout ce qui existe au-delà restera toujours une énigme. Ils ne sauront jamais. L'homme créé par la Nature est dans ce cas. Il ne possédera jamais les moyens de franchir cette barrière et de percer les mystères qui lui restent cachés volontairement. Un jour ou l'autre, je disparaîtrai à mon tour, mais cette race demeurera, persévéra, et bousculera toutes les lois de la Nature. Elle parviendra au sommet de la connaissance, car elle est adaptée pour cela. Il fit une pause, hocha la tête et reprit :

— J'ai décidé d'aller jusqu'au bout de mes projets et rien ne saura m'arrêter.

— Je suppose que vous avez déjà réglé le sort de notre humanité ?

— Effectivement. D'ailleurs vous avez eu l'occasion d'avoir un petit aperçu de ce qui attend votre planète. Une malencontreuse coïncidence due au hasard vous a permis, grâce à un effet de rémanence hertzienne, d'assister à un cataclysme extraordinaire. Cela fut mon œuvre il y a une cinquantaine d'années environ.

— Que dites-vous là ?

— La stricte vérité. Elle est cruelle à entendre, certes, mais je n'ai plus le droit de vous la cacher. Je suis centenaire et j'ai encore quelques bonnes années devant moi. Et croyez bien que je les emploierai à l'achèvement de mon œuvre. Il y a fort longtemps que je travaille à ce projet. Au début, je voulais aider ma race, lui apporter une nouvelle civilisation, une nouvelle méthode sociologique, mais nul n'a eu confiance en moi. On a tourné mes projets en dérision, on m'a menacé, mis en demeure de renoncer à tous mes travaux. Alors j'ai connu la haine et le désir de me venger. Avec mes assistants, j'ai décidé de fuir ma planète d'origine et d'aller installer ailleurs les bases de ma puissance, non sans avoir auparavant déclenché la catastrophe que vous connaissez. À l'heure actuelle, il ne reste plus rien sur ce monde, si ce n'est un immense océan qui a submergé cette ridicule civilisation incapable de comprendre le rôle absurde qu'elle jouait au sein de cet univers.

Je crispai les mâchoires et murmurai nerveusement :

— Vous oseriez détruire des milliards de créatures innocentes ? Quel monstre êtes-vous donc ?

Vikroz me regarda fixement :

— Je ne suis ni un monstre ni un génie, monsieur Scott, mais un simple savant qui a eu, disons la mauvaise idée, de se laisser influencer par un vulgaire bloc de cristal. Si vous aviez eu mes

connaissances, vous seriez peut-être arrivé au même résultat que moi. Aucun cerveau humain n'aura pu réaliser ce que j'ai fait, et sans le concours du cristal, je suis incapable de créer quoi que ce soit. Comprenez-vous maintenant ?

— D'où provient ce cristal ?

— Je l'ignore. Il m'a été donné autrefois par un navigateur de l'espace qui revenait des Pléiades. Il y avait, paraît-il, dans ce coin, de nombreux astéroïdes constitués de cette matière bizarre. Ils en avaient apporté un échantillon chez nous, par simple curiosité. Je suis entré en possession de ce bloc et c'est alors que je me suis aperçu que mon esprit se modifiait au fur et à mesure que j'arrivais à résoudre divers problèmes jusque-là restés insolubles. Cette matière capte les ondes électromagnétiques émises par le cerveau et les développe un peu à la manière d'un cerveau électronique par un processus assez mal connu. C'est une sorte de catalyseur psychique doté d'intelligence propre et surtout créatrice.

Il ferma les yeux un instant et soupira :

— C'est absolument étrange. Au début on s'y intéresse par curiosité, puis ça devient un besoin et bientôt une obsession.

— Réfléchissez à la gravité de ce que vous entreprenez, dit lentement Hawkins, à la monstruosité de votre dessein.

— N'insistez pas, c'est inutile. Rien ne saurait m'empêcher d'aller jusqu'au bout.

Deux gardes venaient de faire irruption et nous ne sûmes pas comment Vikroz était arrivé à les alerter sans que nous nous en rendions compte. Nous comprîmes qu'il était inutile d'insister et nous fûmes priés de reprendre place dans le petit appareil antigravitatif qui rapidement nous ramena dans le sanctuaire de l'étrange savant.

Ce dernier, une fois dans le vaste bureau, appuya sur quelques boutons disposés sur un clavier mobile et un large panneau coulissa dans la cloison derrière lui.

Nous pûmes alors apercevoir, au milieu d'un large coffre aux parois de plomb épais, le fameux bloc de cristal qui lançait des feux multicolores dans toutes les directions, Vikroz était devenu très pâle et paraissait très las. Il nous dit après un soupir :

— Vous désiriez également savoir pour quel motif je vous ai fait toutes ces confidences et confié tous ces secrets. La raison en est très simple. Vous êtes destinés à finir votre existence à mes côtés, et vous serez les deux seuls survivants de ce monde dont le glas a sonné.

Il hésita tandis que son regard se fixait dans le mien.

— Votre contact prolongé avec le cristal a complètement désaccordé la réceptivité commune qui existait autrefois entre cette matière et mon esprit. Depuis son retour à Kambora, je n'arrive plus à le dominer. Approchez, monsieur Scott.

J'obéis, et Vikroz me demanda de faire face au cristal. Je ressentis une curieuse impression au fond de moi-même, impression que je connaissais et qui me confirmait que j'étais toujours accordé sur la fréquence ondionique du bloc. Vikroz s'en rendit compte et me serra le bras.

— Il reste encore d'importants problèmes à traiter, il faut que j'aille jusqu'au bout. Je ne renoncerai pas à mon œuvre, vous le savez, je suis allé trop loin. Vous devez m'aider, monsieur Scott, et vous aussi, professeur Hawkins. Vous transmettez, à M. Scott toutes les données précises que j'établirai, peu importe s'il ne les comprend pas.

— Je n'arriverai jamais à traduire les résultats convenablement, vous le savez.

— Je dispose d'un excellent moyen pour cela. Un amplificateur encéphalographique perfectionné.

Je me sentis pâlir. Je n'avais pas prévu cela.

— Je refuse.

— Je ne vous le conseille pas, monsieur Scott, je ne reculerai devant rien.

— Peu m'importe.

— Je vous donne quarante-huit heures pour réfléchir. Le temps presse et le mien est précieux.

Le panneau d'entrée pivota avec un bruit sec et trois personnages pénétrèrent dans le bureau. Deux gardiens armés et une jeune femme, très belle et très élancée. Je la reconnus immédiatement. Mira !

## CHAPITRE XII

Après avoir été reconduits au rez-de-chaussée et avoir emprunté le passage souterrain, nous nous retrouvâmes dans le territoire des erreurs. Mira pénétra avec nous dans la cabane.

— Votre entêtement ne servira à rien, messieurs, dit-elle. Vous avez la chance inespérée d'échapper au cataclysme qui va se déchaîner sous peu sur ce monde. N'en demandez pas trop.

— Nous n'avons réclamé aucune faveur spéciale, rétorquai-je. Vous pouvez dire à votre maître que nous ne changerons pas d'idée.

Mira m'observa et ses grands yeux clairs exprimèrent un profond découragement.

— Ignorez-vous qu'il peut se servir de vous contre votre gré ?

— Bien sûr, rétorqua Hawkins. Vous-même le servez aveuglément, n'est-ce pas ?

— Comme tous ceux qui lui appartiennent. Ce monde est en train de devenir sa propriété. La conquête de la Terre est déjà commencée, l'ignoriez-vous ?

— Conquérir un monde en le détruisant, c'est un bien curieux principe.

— Il faut d'abord détruire pour rebâtir ensuite, monsieur Scott. Aucun compromis n'est possible avec la race humaine de votre planète, il faut donc l'exterminer pour que la nôtre puisse enfin trouver toutes conditions favorables à son développement.

Elle avait débité ces mots avec une certaine fierté dans la voix, sous l'emprise nette d'une puissance mystérieuse et redoutable.

Elle ne fit d'ailleurs aucune difficulté pour nous mettre au courant de tous les détails de ce vaste projet et nous apprîmes ainsi que déjà, aux quatre coins de la Terre, des commandos s'étaient infiltrés, obéissant aux consignes reçues.

Les humanoïdes de Vikroz mêlés aux différentes populations de la Terre établissaient dans le plus grand secret leurs bases respectives. Dans les montagnes, dans les plaines désertiques, les déserts ou les forêts épaisses, ces commandos étaient prêts à passer à l'attaque.

Les premières expériences avaient déjà été effectuées avec succès et nous en avions nous-mêmes constaté les terribles effets, avant notre départ de Madison. Le plan de Vikroz était assez surprenant, pour ne pas dire curieux.

Toujours selon Mira, le déluge projeté ne devait être déclenché que lorsque la température moyenne du globe aurait été élevée de cinq degrés environ. C'était peu, bien sûr, à l'échelle des valeurs, mais très grave dans les répercussions atmosphériques qui pouvaient en découler.



En effet, si l'on tient compte que la température terrestre tire sa chaleur de deux principales sources, nous citerons d'abord celle de la radio-activité naturelle, toujours constante, que rien ne peut faire varier, et nous examinerons plus particulièrement celle diffusée par le soleil.

La majeure partie des radiations émises par l'astre pénètrent et traversent sans difficulté les gaz composant notre atmosphère et les échauffent. La nuit, notre planète rayonne à son tour principalement de l'infra-rouge qui est stoppé dans sa plus grande partie par l'anhydride carbonique. Cet anhydride s'échauffe et maintient la température moyenne.

Vikroz avait pensé à doubler la quantité d'anhydride carbonique contenue dans l'atmosphère. Tout était prêt, paraît-il, pour projeter dans les airs les deux mille milliards de tonnes supplémentaires. Le réchauffement serait alors rapide et provoquerait la catastrophe en peu de temps.

Les vingt-cinq millions de kilomètres cubes de glace qui existent sur la planète fondraient graduellement et disparaîtraient à la longue, élevant le niveau des mers et des océans de près de soixante-dix mètres, selon les calculs de Vikroz.

La majeure partie des contrées peuplées ou surpeuplées seraient noyées, les plus grandes nations de la Terre seraient rayées de la carte, et Hawkins me fit remarquer un peu plus tard qu'à ce niveau l'eau arriverait au trentième étage de l'Empire State Building et au premier étage de la Tour Eiffel.

Tout cela serait si rapide et si précipité que la végétation terrestre n'aurait pas le temps de s'adapter à cette absorption supplémentaire et que l'équilibre serait rompu en l'espace de peu de temps.

D'ailleurs Vikroz avait tout prévu pour précipiter la fin de notre humanité et les orages artificiels déclenchés au hasard de par le monde étaient également son œuvre. Une partie accessoire de son projet valait la peine d'être signalée.

— Nos commandos possèdent des générateurs capables de projeter dans nos nuages artificiels des cristaux d'iodure d'argent, faisant office de catalyseurs provoquant le déséquilibre indispensable à la formation des gouttes d'eau. Cette insémination doit décupler le volume des eaux précipitées en moyenne dans une année et faciliter l'œuvre générale du savant.

Je ne sus que bien plus tard ce qui se passait à ce moment-là dans les diverses contrées du globe.

\*

\* \*

Les orages gigantesques déclenchés un peu au hasard à titre d'essais

avaient déjà causé de graves dégâts, et Washington prenait d'importantes mesures de sécurité pour les populations envahies par les eaux. Les fleuves grossissaient, le niveau de la mer avait légèrement monté, des contrées étaient dévastées, submergées par un flot continu que rien ne pouvait endiguer.

En Europe, en Asie, en Afrique même, on connaissait des heures dramatiques.

L'opinion publique s'inquiétait, s'effrayait, le monde entier commençait à se demander les raisons de cet incompréhensible bouleversement atmosphérique.

Le Déluge ! Nous en avions tellement ri ! Le Déluge, Noé, et ces éternelles histoires que l'on ne prenait pas très au sérieux. Le Déluge qui s'abattait sur un monde en plein essor, noyant, submergeant, crevant le sol par endroits, emportant tout sur son passage, activant les volcans, fendillant la terre, crevassant et détrempant le monde qui nous abritait.

L'eau, cette misérable réunion de deux molécules d'hydrogène et d'une molécule d'oxygène. L'eau... l'élément indispensable à la vie de l'homme, l'élément dont il était sorti depuis la création de la première cellule encore hésitante... l'eau dont il ne pouvait se passer... l'eau que réclame le voyageur perdu dans le désert... l'eau que l'on souhaite pendant les mois de sécheresse pour les champs et pour le bétail... l'eau que l'homme avait su canaliser, dévier de sa route pour la diriger vers d'autres contrées où d'autres hommes en étaient privés... Cet élément vital devenait le pire fléau.

La Vie était sortie de l'eau, et elle disparaîtrait dans le même élément. Mais il n'y aurait pas de recommencement cette fois. Le mythe d'Antée perdrait toute sa valeur et ce serait l'oubli de tout ce qui avait été et qui ne serait jamais plus.

— Et Kambora ? demandai-je.

Vikroz avait tout prévu, l'île serait épargnée. Le niveau de l'océan n'atteindrait pas ses installations.

Une fois le désastre accompli, Vikroz s'emploierait à l'assèchement de certaines régions afin d'y transporter en toute sécurité ses nouvelles installations qui forgeraient les bases de son humanité synthétique.

— Il était impossible à Vikroz de livrer aux Terriens un combat avec des armes ordinaires, même atomiques. Vous possédez des moyens de défense, et vous êtes trop nombreux. C'était là le seul moyen d'exterminer en peu de temps tous les êtres qui composent l'espèce terrienne.

— L'idée est géniale, répondit Hawkins sèchement. À qui en revient la paternité ? À Vikroz ou à son satané cristal ?

Mira se tut et je demandai à mon tour :

— Tout cela est bien joli, mais combien de temps faudra-t-il encore

à Vikroz pour assécher toutes les terres submergées ? Ce n'est tout de même pas un dieu.

Un léger sourire erra sur les lèvres de Mira qui murmura :

— Non, bien sûr. Mais à quoi bon assécher toutes les anciennes contrées puisque tel n'est pas son projet ? Évidemment, il y a beaucoup de choses que vous ignorez.

Elle fut sur le point de parler, mais se ravisa car la nuit n'allait pas tarder à tomber et elle devait rejoindre la base avant le coucher du soleil.

Elle promit de revenir le lendemain et nous conseilla une nouvelle fois de réfléchir à la proposition qui nous avait été faite, puis elle disparut non sans m'avoir adressé un regard où je crus discerner une sorte de supplication.

Hawkins et moi restâmes un long moment sans parler, puis mon ami me demanda :

— Excusez mon indiscretion, mais une idée me tracasse depuis un moment.

— Dites toujours. Au point où nous en sommes...

— Il s'agit de Mira.

— Quelle aille au diable !

— Le diable n'a rien à voir en cette affaire. C'est plutôt de vous qu'il s'agirait.

— De moi ? Cessez donc de jouer aux devinettes.

— Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais cette personne semble vous porter un grand intérêt. Je m'en suis rendu compte depuis le début. Vous ne lui êtes pas indifférent.

— Ce serait bien à mourir de rire.

— Une mort agréable, j'en conviens, mais ce n'est pas celle qui nous attend. Harry, mon âge ne me permet plus de jouer les don Juan, mais je suis persuadé que si vous vouliez bien entrer dans le jeu, Mira pourrait nous être très utile.

Je regardai Stuart à la dérobée :

— L'amour synthétique, ça ne me dit pas grand-chose.

— Oubliez qu'elle n'est qu'une humanoïde, et pensez un peu au sort de nos semblables.

J'allais répliquer lorsque mon regard se porta brusquement vers la porte d'entrée. Une silhouette se dessinait dans l'encadrement et j'eus un mouvement de surprise. Nous reconnûmes Vakim qui eut un petit sourire, puis s'écarta de la fenêtre, comme s'il redoutait qu'on l'aperçoive à nos côtés.

— Le professeur Hawkins a raison, monsieur Scott... J'ai tout entendu et désirais vous voir. J'attendais la nuit, car on ne me pardonnerait pas d'être ici.

Il s'assit à nos côtés et poursuivit sur le même ton neutre :

— Mon esprit est sain et normal. La méthode hypnotique pratiquée par Vikroz sur tous ses sujets n'a pas réussi sur moi. Voilà la raison pour laquelle je suis dans ce territoire. Tous les autres vivent sous l'influence hypnotique de notre créateur. Ils commettront les pires folies si on le leur commande. Quant à moi, je n'ai jamais connu la haine, et le drame qui se prépare pour vos semblables me touche profondément.

— Nous avons connu un des vôtres qui était dans ce cas. Il est mort.

— Celui qui se faisait appeler Brent dans votre pays, n'est-ce pas ? Oui, je l'ai connu. Il vivait ici, dans ce territoire, et Vikroz passait de longues heures à étudier son comportement. Il craignait que sa méthode ne soit pas aussi bonne qu'il l'espérait.

— Comment a-t-il réussi à atteindre notre pays ?

Vakim jeta un coup d'œil vers la fenêtre et nous confia à mi-voix :

— Il connaissait le maniement des appareils antigravitatifs de Vikroz. Il a réussi à s'en procurer un et à fuir cette île maudite.

— Et le cristal ?

— Je n'ai jamais su comment il était parvenu à se le procurer, ni ce qu'il comptait en faire. Mais cela n'a plus d'importance.

Il avança son visage et ses doigts se crispèrent dans ses mains jointes :

— Il y a peut-être un moyen de fuir cette île, si vous m'aidez.

— Parlez vite...

— Il faut avant tout nous assurer le concours de Mira.

On entendit un bruit de pas au dehors. Vakim courut prestement à la fenêtre qu'il enjamba pour se perdre dans la nuit. La porte s'ouvrit et Zora fit irruption dans la pièce. Ses yeux étranges brillaient dans la clarté diffuse de la petite lampe qui clignotait dans un coin. Elle nous regarda un moment et repartit comme elle était venue.

\*

\* \*

Mira vint le lendemain matin tandis que nous achevions en silence le déjeuner frugal que nous avait apporté Gluk. Hawkins me fit un signe discret et déclara qu'il allait se dégourdir les jambes, me laissant seul avec la jeune femme que je trouvais extrêmement belle. Elle venait chercher ma réponse et, comme j'hésitais elle insista :

— Ne comprenez-vous pas que, si vous persistez dans votre refus, Vikroz emploiera sur vous sa méthode hypnotique ?

— Si telle est sa volonté, que puis-je y faire ? Peut-être est-ce la vôtre également.

Son visage se creusa de petites rides :

— Non, mais je n'ai aucune influence sur lui.

Je la saisis par les épaules, l'obligeant à me regarder dans les yeux.

— Pourquoi vous intéressez-vous tellement à moi ?

Je la sentis frémir sous mes doigts et je sentais son haleine contre mon visage. Ses lèvres tremblaient tandis que ses yeux se fermaient. Stuart ne s'était pas trompé, Mira était amoureuse, mais je devais jouer mon rôle. Doucement, je pris son visage dans mes mains et je l'embrassai. J'en éprouvai une impression fort agréable, mais les paroles du savant résonnèrent dans mon esprit :

« Un simple baiser d'amour entraîne un échange d'oxygène entre les cellules et une plus grande consommation de thiamine et de phosphore... thiamine... phosphore... oxygénation... glycogène... insuline... » Tous ces mots dansaient dans ma tête tandis que Mira prolongeait notre étreinte.

Brusquement je la sentis défaillir et son corps souple se détendit ; je n'eus que le temps de la soutenir au moment où elle perdait connaissance.

Je retendis sur une couchette et appelai Stuart qui était resté non loin de là.

— J'ai abusé de mes talents de séducteur, dis-je, et voilà le résultat.

Mira revenait peu à peu à elle, et nous l'observions attentivement. Elle tentait de reprendre ses esprits et paraissait souffrir d'un violent mal de tête. Hawkins me demanda d'aller chercher de l'eau fraîche, et lorsque je revins, il s'empara du cruchon qu'il posa sur la table.

— Un vrai conte de fée, Harry, déclara-t-il. Votre baiser a réveillé la belle princesse.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter...

— Je n'en doute pas. Mais il vient de s'opérer une curieuse transformation dans l'esprit de Mira. Une réaction déclenchée dans son chimisme cellulaire. Dès notre arrivée ici, j'avais constaté que tous ces êtres vivaient sous l'emprise de Vikroz. Il ne nous a d'ailleurs pas caché le moyen qu'il possédait d'hypnotiser ses sujets. J'ignore évidemment les secrets de son procédé, mais s'il est, comme je le pense, de nature biochimique, cela m'amène à penser que la réaction produite dans l'esprit de Mira est une cause directe du bouleversement physiologique et neurophysiologique occasionné par votre baiser.

Je m'élançai vers Mira, pâle et tremblante. Effectivement, beaucoup de choses étaient changées et Mira n'était plus la fille agressive et hautaine que nous avions connue. Elle souffrait à présent de notre captivité, se désespérait pour notre sort, redoutait l'intervention de Vikroz, qu'elle haïssait à présent de tout son être. Elle ne subissait plus l'emprise de cet être démoniaque et elle était devenue incapable de continuer à jouer le rôle aveugle qui avait été le sien jusqu'à ce jour. Elle était au même stade que Vakim, libérée de toute contrainte morale, de toute subjugation, de toute cette puissance qui n'avait fait d'elle qu'une esclave, incapable de toute action consciente et

raisonnée. Mira était devenue une femme comme les autres, un être humain aussi normal que Stuart et moi-même.

Mais je connus pourtant une certaine retenue. Après tout, Mira était quand même un être synthétique. Elle vivrait très longtemps, trop longtemps pour moi, et je ne serais à ses yeux, dans l'échelle des valeurs, que la réplique de la femme sans nom. Ma vie s'écoulerait trop brièvement par rapport à la sienne et je n'avais pas le droit, moi non plus, de bouleverser son existence par ma fugitive présence en ce monde.

Mais elle interrompit le cours de mes pensées en déclarant :

— Il faut gagner du temps, et surtout éviter l'hypnose de Vikroz. Vous devez garder votre pleine conscience. Il faut accepter le rôle qu'on vous impose. Vikroz ignore la transformation de mon esprit, et cela va me permettre d'étudier un plan qui nous permettra peut-être, avec un peu de chance, de sortir de ce guêpier.

— Croyez-vous trouver le moyen d'avertir le monde entier du danger qui le menace ?

— Ce n'est pas impossible. Vous devez me faire confiance.

— Vakim nous sera également très utile, vous pouvez vous fier à lui.

— Nous sommes donc quatre à présent, sourit Hawkins.

Je m'approchai de lui et lui soufflai :

— Ne comptez pas sur moi pour embrasser Zora, mais si le cœur vous en dit...

Il ne me répondit pas, mais son regard était particulièrement éloquent.

## CHAPITRE XIII

Vikroz avait accueilli avec satisfaction mon acceptation. Il ne m'avait pas caché qu'un grave souci le préoccupait, et que seul le cristal pourrait lui donner la solution et la composition du sérum sur lequel il travaillait depuis quelque temps. Ce sérum devait sauver de l'anéantissement tous les êtres synthétiques qu'il avait créés, aussi bien ceux qui étaient éparpillés dans le monde que ceux qui vivaient à Kambora ou qui sortaient sans arrêt du Centre Créateur. En effet, diverses expériences faites sur des sujets différents avaient alarmé le savant qui avait un besoin impérieux des lumières du cristal.

— Est-ce donc aussi grave ? s'enquit Hawkins.

— Pas dans l'immédiat, mais je pense à l'avenir de ma race. Il s'agit de bactéries charriées par notre astronef lors de notre voyage dans l'espace. Nous sommes à Kambora depuis une cinquantaine d'années, je vous l'ai dit. Il nous a fallu du temps pour édifier toutes ces bases, et la création de ces humanoïdes est relativement récente. Ces bactéries, inoffensives pour des humains normaux, comme vous et moi, semblent avoir un tout autre effet sur les créatures synthétiques.

— N'avez-vous aucun moyen de les détruire ? demandai-je innocemment.

— Il est trop tard, il aurait fallu que je m'en rende compte plus tôt. Ces bactéries, se sont propagées sur votre globe depuis cinquante ans, et se sont multipliées.

— Comment est-ce possible ?

— Le cas n'est pas rare. Toutes sortes de microorganismes voyagent dans le vide, souvent véhiculés par les rayons lumineux, et cela pendant des périodes illimitées. Ces bactéries peuvent survivre pendant des millénaires dans les conditions les plus défavorables. Je crois savoir que certaines spores enfouis dans les tombeaux égyptiens ou mayas de chez vous ont germé convenablement plusieurs milliers d'années plus tard, une fois ramenés à la lumière. Beaucoup de maladies infectieuses, classées d'origine inconnue par nombre de vos savants, proviennent effectivement de microorganismes qui pullulent en état de léthargie, dans l'espace qui nous environne, et qui reviennent brusquement à la vie lorsqu'ils trouvent sur une planète ou un quelconque corps céleste les conditions favorables à leur développement. Il y en a, bien sûr, qui sont sans danger pour l'organisme humain, d'autres qui sont très dangereux. C'est en analysant certaines pièces composant la coque extérieure de notre astronef que nous avons réussi à isoler ces bactéries. Comme elles étaient inoffensives pour notre organisme, nous ne nous en sommes pas préoccupés. Un de mes assistants avait du reste entrepris l'étude

d'un sérum pouvant nous immuniser : malheureusement il est mort avant d'avoir pu terminer ses travaux, et nous n'avons pas poursuivi ses recherches. Or, j'ai constaté tout dernièrement que mes créatures ne réagissaient pas comme nous. Leurs organismes ne produisent aucun anticorps capable d'anéantir ces bactéries qui continuent à vivre dans le courant sanguin.

Stuart me lança un petit coup d'œil tandis qu'il demandait :

— S'il y avait le moindre danger, croyez-vous qu'il ne se serait pas déjà manifesté ?

— Bien sûr, répondit évasivement Vikroz, mais je n'ai pas le droit de négliger cela. Je veux que mon œuvre soit parfaite et durable. Je dois tout prévoir.

Puis, changeant de ton, il enchaîna :

— Je dois vous remercier de votre compréhension, et de l'aide que vous acceptez de m'apporter. Qu'elle soit sincère ou intéressée, peu m'importe, j'ai besoin de collaborateurs, et jusqu'à la fin de vos jours vous pourrez compter sur ma générosité.

Il s'avança vers le panneau qui lui faisait face, actionna le mécanisme et le cristal apparut dans son alvéole, irisé de mille couleurs et scintillant comme un gros diamant.

— Si vous le voulez bien, nous allons commencer notre travail.

Je ressentis aussitôt l'influence de cette mystérieuse entité cristalline. Une relation étroite venait de s'établir, dont je commençais à redouter les conséquences, mais je ne pouvais pas reculer. Mon seul but était de gagner le plus de temps possible.

Des données me furent fournies par Vikroz qui avait indiqué à Hawkins les derniers résultats obtenus sur la composition du sérum. Je ne comprenais à peu près rien à ce qu'ils disaient et l'expérience commença aussitôt. Un casque métallique fut appliqué sur mon crâne, casque relié à un tableau mural.

Des micro-électrodes de quelques millièmes de millimètre avaient pénétré à l'intérieur de mon écorce cérébrale, sans la moindre douleur. Des fils furent ensuite connectés avec le tableau mural sur lequel s'affairait Vikroz, qui pressait des boutons commandant des impulsions électriques de huit millisecondes. Le capteur électro-encéphalographique était prêt à fonctionner.

La voix de Stuart résonna à mes oreilles, puis celle de Vikroz et j'entendis danser dans ma tête des données, des chiffres, des combinaisons moléculaires, des réactions chimiques, sans que j'y puisse comprendre la moindre des choses.

D'étranges picotements parcouraient mon crâne sans arrêt et j'avais l'impression de flotter au milieu d'un vide immense. Je ne ressentais plus aucune sensation physique, à croire que mon corps lui-même était devenu insensible au monde extérieur. Seul mon cerveau



paraissait fonctionner et je me demandai soudain si je faisais encore partie de ce monde. Puis je réalisai... et puis des chiffres... des données... des équations interminables... et cela recommençait... sans arrêt... inlassablement... dans une sorte de mouvement perpétuel au fur et à mesure que je recevais, confusément d'abord, les impulsions étranges du cristal dont les éclats multicolores arrivaient presque à me fasciner.

Je ne parlais pas, je ne pouvais pas parler.

Mais toutes mes réactions étaient enregistrées, notées, classifiées, par les appareils enregistreurs électroniques et je voyais Vikroz s'agiter à certains moments. Que se passait-il en moi-même ? Des pensées fugitives défilaient dans mon subconscient, que je n'arrivais pas à intercepter et encore moins à comprendre. Au bout d'une heure, j'étais complètement à bout de forces et Vikroz dut s'en rendre compte, car il coupa brusquement les contacts, tandis qu'au même instant je recouvrais mes facultés normales.

— Ce n'est pas trop mal pour un début, dit-il d'une voix sourde. Il y a de l'espoir. Reposez-vous, nous reprendrons un peu plus tard.

Il brancha un interphone, donna quelques ordres puis disparut dans le laboratoire attendant. Stuart s'approcha de moi et me dit rapidement à l'oreille :

— Harry, essayez de vous contrôler, faites un effort, il le faut. Si Vikroz arrive à créer le sérum, nous sommes tous perdus.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Je suis persuadé que le danger est imminent. Vikroz nous a bluffés, il n'a pas osé nous dire la vérité de peur que nous lui refusions notre aide.

— Je n'y puis rien, fis-je en un souffle.

— Essayez, Harry, essayez de lutter tant que vous le pourrez. Concentrez-vous au maximum et évitez de rester continuellement en accord avec le cristal. C'est notre seule chance.

Vikroz revint à ce moment-là, visiblement nerveux, et il décida de reprendre l'expérience. Je dus subir mon supplice et tendis toute ma volonté, déformant, stoppant quand je le pouvais les impulsions que je recevais. La sueur emperlait mon front et, à bout de souffle, je sentais mon cœur cogner à grands coups dans ma poitrine, mais je luttais mentalement.

Vikroz s'énervait devant les enregistreurs qu'il arrêta bientôt, puis il vint me débarrasser de mon casque métallique.

— Inutile de continuer pour aujourd'hui, fit-il, nous reprendrons demain. Les résultats sont assez satisfaisants, mais il nous reste encore beaucoup à faire.

Dans le territoire des erreurs, où nous avions été reconduits, nous aspirions à prendre un peu de repos au sein de notre cabane lorsque nous vîmes surgir Mira. Elle nous apprit qu'elle avait tout préparé pour notre évasion. Un appareil nous attendait au dehors. Vakim, qui l'accompagnait, insista sur le fait qu'il ne fallait pas perdre de temps.

Nous sautâmes sur nos pieds, ne réalisant qu'à moitié cette nouvelle, et suivîmes sans plus attendre ceux qui allaient nous sauver. Notre petit groupe s'enfonça dans la nuit, sur les traces de Vakim qui s'arrêta devant la trappe qui allait nous faire franchir le mur électronique nous séparant du rivage.

Brusquement une silhouette souple et féline bondit sur nous. Zora ! Elle n'eut pas le temps de donner l'alarme. Vakim l'avait saisie à la gorge de ses doigts nerveux et il serra puissamment. La pauvre créature retomba sans un mouvement.

— Je regrette, dit doucement Vakim, mais elle était sur le point d'envoyer un message télépathique. Nous ne pouvions pas courir ce risque.

Le corps fut rapidement dissimulé dans les hautes herbes et la trappe ouverte, nous nous enfonçâmes sous terre pour émerger de l'autre côté du mur, près de la grève où les vagues venaient s'écraser sur les roches brunes.

Un vent frais et humide nous fit légèrement frissonner. Vakim tendit le bras.

Devant nous, se dressait la masse compacte d'un appareil inconnu, étincelant sous les rayons de la lune. Vakim et Mira se précipitèrent, ouvrirent le sas et nous aidèrent à pénétrer à l'intérieur. Nous nous trouvâmes dans une cabine circulaire pourvue de deux hublots latéraux. Mira alla immédiatement s'installer aux commandes, aux côtés de Vakim et, après un léger bourdonnement qui persista, l'engin sembla glisser sur les flots. Intrigué, je m'étais avancé :

— Quel curieux engin ! Et si différent de celui qui nous a amenés sur cette île.

— C'est une vieille invention de Vikroz, dit Mira, cet engin n'est pas conçu pour les voyages dans l'espace. C'est un aquajet.

— Vous voulez dire une sorte de sous-marin ?

— Si vous voulez.

Déjà l'appareil fonçait entre les vagues et les gerbes d'écume argentées, évitant les rochers et les récifs escarpés de la petite baie.

— Où nous conduisez-vous ? demanda Hawkins qui paraissait soucieux.

— N'ayez aucune crainte, vous le saurez bientôt.

L'aquajet s'immergea lentement et bientôt fonça au milieu de l'élément liquide à une vitesse impossible à définir. Un puissant

projecteur à héliions braqué à l'avant illuminait les profondeurs verdâtres de l'océan, découvrant à nos yeux l'étrange monde sous-marin dans lequel nous évoluions à présent. Des poissons de toutes couleurs et de toutes grosseurs fuyaient à notre approche tandis que d'autres nageaient, aveugles et insensibles, au milieu d'une forêt d'algues géantes. Plus bas, sur le sable fin, des crustacés géants se traînaient paresseusement, tandis qu'un requin-tigre vint frôler un des hublots de sa queue argentée.

Le voyage durait depuis une heure environ lorsque nous aperçûmes au-dessous de nous une chose tellement stupéfiante qu'elle nous coupa le souffle. Nous naviguions au-dessus d'une cité, pas très vaste, mais tout de même assez importante, à en juger par les nombreux édifices et centres d'habitation que nous apercevions. Le tout était éclairé par de puissants projecteurs qui donnaient autant de clarté que la lumière solaire. D'autres appareils identiques au nôtre évoluaient plus bas, rasant les toits des constructions métalliques, naviguant vers d'autres directions. Tout un monde étrange semblait se manifester dans une mystérieuse activité au fond de cet océan, et je me sentis blêmir.

Que se passait-il ? Quelles étaient les intentions de Mira et de Vakim ? Pourquoi nous conduisaient-ils en ces lieux ?

L'aquajet survola la cité qui disparut bientôt à nos regards et fonça toujours dans la masse liquide. Un moment plus tard, un point lumineux fut visible à l'avant.

Une petite bâtisse apparut, toute scintillante au milieu de cet univers fluide, une sorte de cube surmonté d'un petit dôme lumineux, tandis que tout autour des algues gigantesques enchevêtraient leurs thalles disproportionnés et ondulaient comme des serpents en mouvement. Plus loin, des amas de coraux d'un rouge vif formaient une mosaïque artistement façonnée. L'appareil stoppa bientôt et s'immobilisa sur le sable fin tandis qu'on nous priait de coiffer une sorte de casque de matière hydrophane, reliée à un petit réservoir d'oxygène. Il nous fallut ensuite enfiler une combinaison très collante et hermétique, avec un régulateur de pression facilement réglable fixé à la poitrine.

Tandis que nous nous équipions, Vakim nous donna les explications souhaitées.

L'humanité aquatique qui régnait à cet endroit était également l'œuvre de Vikroz. Le savant extrayait de l'océan bien plus que nos vingt siècles de civilisation avaient pu faire. Certains entretenaient, à l'aide de moyens mystérieux, diverses vies animales ou végétales servant de micro-concentrateurs d'or. Le précieux métal était recueilli dans des usines spéciales qui le traitaient définitivement avant de le diriger vers les installations de Kambora. D'autres extrayaient le brome, très utile pour les mélanges antidétonants que fabriquaient les

usines de Kambora, d'autres encore de la potasse, de l'iode, du fer, du zinc, du plomb, de l'étain, du radium et un tas d'autres métaux ou produits divers indispensables à la vaste organisation secrète de Vikroz. Des milliers de tonnes de cuivre et de pétrole avaient été traitées depuis le commencement des travaux sous-marins et, à en croire Vakim, bien des produits alimentaires utilisés sur Kambora, en dehors de la nourriture synthétique de base, provenaient de l'océan.

En effet, comme nous l'avait dit Mira, nous n'étions pas au bout de nos surprises.

Mais là n'était pas le principal rôle de cette organisation aquatique. Vikroz l'avait créée et adaptée aux grandes profondeurs des océans, où elle était condamnée à vivre. C'était elle qui jouerait le plus grand rôle dans le vaste plan d'extermination imaginé par Vikroz. Les créatures aquatiques passeraient à l'attaque lorsqu'il en donnerait l'ordre, fonçant vers les terres submergées, achevant sans pitié les derniers survivants, s'infiltrant d'un océan à l'autre pour semer la destruction complète en modifiant le régime des eaux, et en précipitant le déluge déclenché par les commandos de la terre ferme.

Et puis il faudrait à Vikroz beaucoup de temps pour assécher les continents engloutis et il ne pouvait se résigner à perdre complètement toutes les richesses et toutes les installations terrestres. Son organisation aquatique se chargerait de cela. Pendant tout le temps que demanderait le rétablissement normal de la situation, cette espèce synthétique assurerait le ravitaillement et les approvisionnements divers indispensables à la nouvelle race.

Vikroz avait tout prévu.

## CHAPITRE XIV

Nous nous trouvions dans l'élément liquide après avoir traversé le sas et Mira nous indiqua la position à donner au régulateur de pression. Nous contournâmes lentement la bâtisse, foulant un sol grisâtre composé de coquilles de globigérines et de radiolaires. Nous nous dirigeons vers un autre sas pratiqué à la base de la demeure, entre deux amas d'éponges mouvantes qui semblaient flotter dans les eaux verdâtres. Quelques étoiles de mer nous frôlèrent au passage tandis qu'une multitude de petits vers s'enfuyaient à notre approche. Vakim appuya sur un gros bouton et le lourd panneau du sas s'entrebâilla et s'écarta lentement, nous permettant de passer à l'intérieur tandis que, sous l'action d'une pompe invisible, le sas était vidé de toute l'eau qui venait de pénétrer. Un autre panneau se rabattit et nous pûmes gagner l'intérieur du bâtiment.

Trois personnages se tenaient devant nous, revêtus de combinaisons collantes. Ils échangèrent avec Vakim une conversation muette tandis que ce dernier se débarrassait de son équipement. Nous en fîmes autant de notre côté et Vakim nous présenta les trois inconnus :

— Voici Munk, Zircot et Tolk, grâce à qui nous avons pu parvenir jusqu'ici. Mira nous a facilité les choses et lorsque notre plan a été bien mûri, j'ai informé télépathiquement mes trois amis de nos projets. Ils sont avec nous et nous aideront.

Ces trois personnages étaient dans le même cas que Vakim, et la méthode hypnotique de Vikroz n'avait aucun effet sur eux. Ils étaient sortis ensemble du Centre Créateur et s'étaient liés d'amitié avant d'être dirigés chacun vers sa destination. Mais Vakim était toujours resté secrètement en liaison télépathique avec eux, avec l'espoir d'imiter un jour l'exploit de William Brent.

Les présentations faites, nos hôtes nous conduisirent dans une grande pièce confortablement agencée et nous apprîmes qu'ils étaient affectés à la surveillance des communications sous-marines, un peu comme les gardiens de phares de la surface, de sorte qu'en cet endroit isolé, nous avions de grandes chances, selon Vakim et Mira, de pouvoir nous cacher quelque temps.

Ces êtres étaient amphibiés et pouvaient se comporter normalement aussi bien dans l'eau que dans l'air. Toutefois, les faibles pressions de la surface n'étaient pas supportables pour leur organisme spécialement adapté aux grandes profondeurs. Je m'étonnai que Vikroz n'ait pas eu l'idée de les munir d'un appareil régulateur de pression, comme celui dont nous disposions.

Je devais apprendre la vérité par Mira un peu plus tard : la race aquatique n'était que provisoire. Elle disparaîtrait dès que tout serait

rentré dans l'ordre à la surface et Vikroz voulait éviter à tout prix le croisement de ses deux races différentes, s'il arrivait un jour, comme il en caressait l'espoir, à trouver le secret de la vie et à doter ses humanoïdes des pouvoirs divins de la reproduction.

À travers les grandes baies de quartz, je vis un troupeau d'hippocampes évoluer avec grâce dans les eaux glauques.

On nous apporta quelques nourritures très variées et c'est Munk qui nous présenta au passage la salade de chlorelle, les beignets de varech et de plancton, les œufs de rémora à la sauce fucus. Il y avait aussi du homard préparé avec de la gelée de zostères, très appétissant à vrai dire, et une sorte de boisson bleutée très alcoolisée provenant d'une variété rare de raisins de mer. Il y avait évidemment de l'eau potable tirée de l'eau de mer par un système d'électrolyse que j'ai oublié.

Tandis que Zircot et Tolk reprenaient leurs occupations hypothallatiques, nous restâmes avec Munk qui demanda quels étaient nos projets.

— Gagner la terre ferme le plus tôt possible.

— C'est faisable, reconnut-il, mais nous devons être prudents. Les abords de ce secteur sont surveillés par les patrouilles de choc. Il nous faudra choisir l'instant propice et surtout nous procurer un aquajet plus spacieux.

— En avez-vous le moyen ? demanda Stuart.

— Oui, il nous suffira d'en arraisonner un par surprise, mes amis s'en chargeront.

— Tout cela risque de demander du temps, fis-je. N'avez-vous aucun appareil capable de transmettre un message aux gouvernements de la Terre ?

— Malheureusement non.

— Il faudrait à tout prix informer le monde de la catastrophe qui se prépare. Chaque seconde risque d'être fatale.

— Je ne l'ignore pas, fit Munk, et nous ferons l'impossible pour activer votre fuite.

Stuart arpentait la pièce, puis il nous refit face :

— Lorsque Vikroz s'apercevra de notre départ, il pensera que nous avons réussi à joindre nos semblables et à donner l'alerte. Il agira sur-le-champ. D'ailleurs il est prêt, il ne nous l'a pas caché. La catastrophe est déjà déclenchée en divers points du globe. Il faut agir, trouver un moyen, n'importe lequel...

— Si nous connaissions un moyen de détruire Kambora avant qu'il ne déclenche l'attaque, dis-je pensivement. Nous désorganiserions les bases établies à la surface de la Terre.

Munk m'observa un instant, parut réfléchir intensément, puis son regard se porta vers Vakim. Ils durent échanger une rapide conversation muette, et Vakim déclara :

— Votre idée est excellente, monsieur Scott, et mon ami Munk vient de m'apprendre une chose intéressante. Kambora est une île volcanique et, par les profondeurs de l'océan on peut accéder facilement à une large cheminée qui communique avec l'intérieur du volcan qui domine l'île.

— Nous disposons, poursuivit Munk, d'une puissante énergie atomique dans nos installations sous-marines, et dans ce bâtiment, nous avons un générateur destiné au ravitaillement des aquajets lorsque ces derniers sont en difficulté ou bien lorsqu'ils ont besoin d'entreprendre un très long voyage. Je crois que vous m'avez donné une idée sensationnelle.

Il y eut un instant de silence que personne n'osa troubler, puis Munk murmura :

— Si nous arrivons à placer le générateur dans la cheminée du volcan, je vous garantis un magnifique feu d'artifice. Je crois qu'il n'y a plus une seconde à perdre.

Je surpris le visage de Mira à mes côtés. Il était rayonnant de bonheur et dans ses yeux je devinai la joie qu'elle éprouvait d'être avec moi dans cette aventure dont nous ne pouvions prévoir le dénouement. Je fus sur le point de la saisir dans mes bras, et de lui dire à mon tour combien j'étais heureux de... Mais je ne pouvais pas, c'était plus fort que moi. Elle comprit mes pensées et je la vis pâlir un instant, puis des larmes perlèrent au coin de ses paupières. Je tournai la tête pour ne pas la voir pleurer.

\*

\* \*

Le plan fut minutieusement préparé. Munk et Tolk se chargeraient de l'expédition. Zircot resterait pour assurer la surveillance du secteur et garder le poste. Le générateur serait embarqué dans l'aquajet et disposé dans la cheminée du volcan selon les plans rapidement établis. Une carte sous-marine fut longuement étudiée, ainsi que le relief sous-marin de l'île qu'il faudrait contourner par le Nord. Un réglage minutieux assurerait le retour de l'aquajet avant l'explosion. On profiterait de la surprise et de la panique provoquées par la pulvérisation de l'île pour s'emparer d'une hydrofusée garée dans un des parcs se trouvant à proximité.

Zircot pourrait suivre l'opération, ainsi que nous-mêmes, grâce à un téléviseur qui resterait continuellement en relation avec l'aquajet, des directives pouvant être données par ondes directes du poste même. Si tout marchait comme prévu, l'engin pourrait être de retour une douzaine d'heures plus tard.

On passa aussitôt à l'exécution du plan. Le générateur fut retiré de la base du poste et placé par un système de ventouses électro-

magnétiques contre la coque de l'aquajet. J'avoue que je regardai avec admiration nos nouveaux amis évoluer dans les eaux profondes, aussi à l'aise qu'à l'air libre et ils eurent rapidement terminé leur besogne. Munk et Tolk prirent place à l'intérieur de l'appareil qui s'éloigna en prenant de la hauteur, évitant la grande cité que nous avions déjà « surnagée ».

Tandis que Vakim et Mira s'occupaient de rassembler dans des coffres tout ce qui nous serait utile pour le temps que nécessiterait notre voyage à travers le Pacifique, vivres, vêtements, équipements divers, etc., j'en profitai pour glisser à Stuart :

— Je donnerais cher pour savoir ce qui se passe sur la terre ferme.

— J'en donnerais autant pour savoir ce qui va se passer sur Kambora dans quelques heures, riposta-t-il en hochant la tête.

— Pessimiste ?

— Pour rien au monde je ne voudrais l'être, surtout en ce moment. Mais avouez qu'il y a de quoi être impressionné. Si nous réussissons, nous aurons sauvé le monde, le réalisez-vous, Harry ?

Il avait dit cela sur un ton où perçait une pointe de fierté. Je le sentais presque heureux et lui frappai doucement sur l'épaule.

— Il nous reste encore beaucoup à faire, nous aurons le temps d'en reparler.

Quelques instants plus tard, Zircot, qui était resté à l'étage supérieur, à l'intérieur du dôme luminescent, vint nous signaler que le premier message envoyé par l'aquajet était des plus rassurants. La cité sous-marine avait été dépassée sans encombre, et ils approchaient lentement de l'assise granitique de l'île de Kambora.

À plusieurs reprises, je surpris le regard de Mira, toujours affairée aux préparatifs, mais j'essayais de l'éviter, malgré un trouble que je ressentais à chaque fois.

Pour chasser la jeune femme de mes pensées, j'allai rejoindre Zircot avec lequel je m'entretins un instant. Brusquement, les radars sous-marins signalèrent l'approche d'une flottille qui se dirigeait droit vers le poste. Inquiet, Zircot brancha les téléviseurs et me dit avec une certaine émotion dans la voix :

— C'est une patrouille de choc qui est en train de nous encercler.

Une voix qui résonna dans les capteurs ondioniques le coupa. Je ne compris pas un mot et il s'empessa de traduire à mon intention :

— Nous sommes repérés. Nous devons nous rendre sans conditions, fit-il d'une voix blanche. Zora n'était pas encore morte lorsqu'ils l'ont retrouvée. Elle a dû surprendre les pensées de Vakim. C'est elle qui nous a trahis.

Je réussis à rester calme, malgré cette nouvelle. Il fallait prendre une décision, car nous pouvions distinguer, à travers le vaste hublot circulaire, quelques éléments de la patrouille en train de manœuvrer



le mécanisme d'ouverture du poste.

— Je dois avertir mes compagnons, me souffla Zircot.

Je lui saisis le bras au moment où il branchait l'émetteur direct :

— Qu'ils ne renoncent surtout pas à leur mission, n'est-ce pas ?  
Qu'ils agissent comme si rien ne s'était passé.

— On va nous ramener sur Kambora, murmura Zircot épouvanté.

— Je m'en doute. Il y a trois milliards de vies humaines à sauver, la nôtre importe peu. Faites ce que je vous ai dit, et vite.

À l'étage inférieur, les gardes de Vikroz avaient pénétré dans le sas. Je demandai à mes compagnons de rester calmes. Résister serait inutile et ne ferait qu'aggraver les choses.

Pendant ce temps, Zircot avait réussi à envoyer son message à Munk et il s'empessa de débrancher et de saboter la radio qui devint inutilisable. C'est à cet instant que les gardes firent irruption. Zircot, en train de descendre l'escalier, leva l'arme qu'il tenait à la main, mais un des gardes fut plus prompt que lui et l'abattit de son pistolet thermique. Le corps du malheureux, affreusement brûlé, rebondit dans l'escalier sous nos yeux horrifiés et s'écrasa en bas.

Cette fois, la partie était bel et bien perdue. Mais dans le fond, une chose me rassurait un peu, c'était de savoir que dans quelques heures, nous ne serions pas les seuls perdants dans cette histoire. Je consultai ma montre d'un rapide coup d'œil.

Dans quatre heures et une cinquantaine de minutes, tout au plus...

## CHAPITRE XV

L'hydrofusée dans laquelle on nous avait embarqués fonçait rapidement vers Kambora que nous atteignîmes une heure plus tard. L'appareil émergea et gagna le rivage, évitant les dangereux récifs qui se dressaient de-ci de-là. Nul n'avait parlé pendant la traversée, mais j'avais constaté que Vakim semblait épuisé. Ses yeux rouges de fièvre témoignaient du malaise qui s'était emparé de lui. Il fut poussé sans ménagement sur l'hydrofusée et Hawkins dut le soutenir, car il paraissait prêt à défaillir.

Un groupe d'humanoïdes se tenait sur la plage, parmi lesquels nous reconnûmes Vikroz, les traits crispés. Il s'avança vers nous et lâcha :

— Bravo, messieurs, c'est du beau travail. Je vous félicite. Malheureusement pour vous, vous avez un peu trop négligé la puissante organisation de ma défense. Vous aviez des chances, je ne le nie pas et vous avez été à deux doigts de réussir. Toutefois, je ne pense pas que l'alarme que vous auriez pu donner à la Terre ait pu lui éviter le sort que je lui réserve. Tout juste m'auriez-vous occasionné quelques difficultés supplémentaires. Quoi qu'il en soit, et afin de vous enlever toute illusion pour l'avenir, je tiens à vous informer de la décision que je viens de prendre. La destruction de votre humanité commencera dès demain matin. Des ordres ont été lancés à tous les commandos. Une date très importante dans l'histoire de la Terre, messieurs. La fin de votre humanité, l'avènement de la nôtre.

Il se tourna vers Mira :

— Vous m'avez profondément déçu, chère Mira, d'autant plus que je fondais en vous de grands espoirs. Vraiment dommage !

Il s'adressa ensuite à moi :

— Vous tuer ne serait pas la bonne solution, car j'ai encore besoin de vous, hélas !

— Finissons-en une bonne fois pour toutes, coupai-je, les dents serrées. Peu nous importe ce que vous déciderez à notre sujet. Le plus tôt sera le mieux.

— J'ai encore besoin de vous, monsieur Scott, je vous le répète, et de vous seul. Et croyez-moi, je saurai bien vous obliger à m'obéir.

Je trouvai quand même la force de le railler. Au point où j'en étais, je pouvais bien m'offrir cette fantaisie :

— Qui vous dit que votre méthode hypnotique réussira sur moi ? Vous vous croyez très fort et très malin, Vikroz, mais il y a toujours un talon d'Achille, même chez les super-génies, ne l'oubliez pas.

Le sang empourpra son visage et il fit un pas dans ma direction :

— Vous regretterez ces paroles, monsieur Scott, car au moindre échec de ma part, j'exterminerai sans pitié le professeur Hawkins et

Mira, et cela devant vos yeux. À vous de savoir si l'amitié et l'amour que vous portez à ces deux personnes valent votre entêtement.

Je n'eus pas la force de répondre à ces paroles, car après tout, cela n'en valait pas la peine. Puis soudain, je réalisai le sort qui m'attendait dans le cas où, malheureusement, Munk et Tolk échoueraient dans leur mission. Des patrouilles devaient fouiller minutieusement le fond de l'océan pour les retrouver, cela ne faisait aucun doute.

Mais je n'avais pas le droit de me laisser abattre et j'essayai de chasser l'appréhension qui venait de me gagner.

Je sentis la main fraîche de Mira saisir la mienne et se crispier. Je ne savais plus... je ne pouvais plus penser... c'était au-dessus de mes forces... et c'est un peu comme dans un rêve que j'entendis la voix de Vikroz nous ordonner de le suivre, tandis que deux gardes armés nous encadraient et nous poussaient vers un appareil qui se dressait derrière les roches brunes.

Vikroz se mit aux commandes, et l'appareil s'éleva, longeant le bord extérieur du mur électronique qui nous cachait tout le paysage, et notamment le territoire des erreurs que nous devions survoler pour atteindre les installations centrales de l'île. Soudain le mur fut franchi et la luxuriante végétation apparut en dessous de nous.

Sans que rien ne l'eût laissé prévoir, Vakim s'élança vers un des gardes et lui cogna violemment le crâne contre la cloison métallique. Je n'hésitai pas et bondis vers le second.

J'eus le temps de voir que Vakim manquait de force, et son adversaire réussit à le maîtriser. Mais Mira et Hawkins lui sautèrent dessus et le réduisirent à l'impuissance, tandis que j'en faisais autant du mien, l'assommant et lui subtilisant son arme redoutable.

Vikroz poussa un rugissement de colère, mais je le menaçais, prêt à tirer. Il se leva à moitié, essayant une manœuvre ultime, mais je me tenais sur mes gardes. Je le repoussai vers le clavier de commandes et machinalement, il rétablit l'équilibre de l'engin dangereusement menacé.

Celui-ci toucha le sol assez rudement et nous fûmes tous précipités les uns sur les autres.

Deux minutes plus tard, tout le monde ayant repris ses esprits, nous fîmes le bilan de l'opération : un garde était mort sur le coup, l'autre avait les deux jambes brisées. Vakim, blessé à la tête, s'était évanoui, Mira était indemne, ainsi que Stuart et Vikroz. Quant à moi, j'avais à l'épaule une blessure sans gravité, mais qui me faisait souffrir.

Machinalement, je consultai ma montre. Normalement tout devrait être terminé dans une heure, même pas.

L'endroit où nous nous trouvions était envahi par une végétation abondante, et nous étions seuls. Nous sortîmes de l'appareil, et je me chargeai de surveiller Vikroz, que je menaçais toujours de mon arme.

— Vous êtes fou, ne cessait de répéter le dangereux savant. Vous n'avez aucune chance de vous en tirer, mes gardes vont arriver d'un moment à l'autre.

— Je vous tuerai avant.

Il resta impassible et se contenta de me regarder froidement.

— Je suis certain que vous le ferez, mais cela ne changera rien aux événements qui se préparent. Je vous répète que les ordres sont déjà donnés. Scott, je vous propose un marché.

— Espèce de monstre...

Je m'élançais vers lui, mais Stuart me retint :

— Pas encore, Harry, il ne nous reste pas longtemps à attendre.

Quarante minutes, tout au plus.

\*

\* \*

Mira était allée chercher un peu d'eau au petit ruisseau qui coulait dans les hautes herbes et épongeait la blessure de Vakim. Stuart s'était agenouillé auprès de lui, essayant de réconforter le malheureux qui semblait souffrir davantage de son accès de fièvre que de la blessure qu'il avait à la tête.

Stuart me demanda de venir auprès de lui, et je confiai mon arme à Mira, lui recommandant de tirer au moindre geste de Vikroz, puis je rejoignis mon ami.

Vakim essayait de parler, mais n'y parvenait pas. C'est à peine s'il avait la force de remuer. Stuart me regarda et nous eûmes la même pensée : il s'agissait évidemment de la terrible maladie engendrée par les bactéries amenées par l'astronef de Vikroz.

— C'était bien là ce que redoutait le savant, me confia Stuart. Voilà pourquoi il tenait tant à ce que nous l'aidions à découvrir son fameux sérum. Il savait que ces bactéries se développent lentement et graduellement dans le corps de ses créatures, et qu'un jour où l'autre elles allaient agir dans leur organisme. Malheureusement pour lui, il s'en aperçut trop tard.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper, Stuart.

— Je ne le pense pas. Les créatures de Vikroz sont des créatures résistantes, solides, à l'abri des maladies ordinaires ou de l'épuisement. Les bactéries sont en train de déclencher leur propre offensive.

Un large sourire illuminait son visage fatigué et il enchaîna :

— Vakim est une des premières victimes. C'est le sort de nos deux races qui se joue actuellement. Dieu soit loué, et bénis ces providentiels microbes.

— Cela peut durer encore quelque temps. Ils sont nombreux répandus sur la Terre.

— Souhaitons que non. Malheureusement nous ne serons pas là pour le constater.

— Nous serons fixés dans vingt-cinq minutes, Stuart, soufflai-je.

Mon regard s'était fixé sur Mira, surveillant toujours Vikroz qui se tenait dans un coin, complètement abattu, et j'entendis la voix de Stuart au bout d'un instant :

— Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

— Oui, hélas ! Et pourtant, je sais que je n'en ai pas le droit.

— Je vous comprends, et je vous plains très sincèrement. Dans le fond, c'est une brave fille et nous lui devons beaucoup. Je reconnais qu'il est assez pénible de parler de cette... disons le mot, de cette humanoïde comme s'il s'agissait d'un être normal, mais j'avoue franchement qu'il est difficile de se faire à cette idée.

— Je vous en prie, Stuart, épargnez-moi, surtout en ce moment.

J'achevais à peine de parler lorsqu'un cri de Mira me fit retourner d'un bond. Boz, le sourd-muet, venait d'apparaître dans les hautes herbes et nous regardait sans comprendre. Mira s'était retournée à son approche et Vikroz, profitant d'un instant de flottement, s'était dressé et avait bondi dans les fourrés, bousculant Mira et Boz dans sa fuite.

La jeune femme tira au hasard dans les herbes, mais les longues traînées rouges n'atteignirent que les tiges, tandis que Vikroz disparaissait rapidement à nos regards. Sans hésiter je m'élançai à sa poursuite, arrachant au passage l'arme des mains de Mira.

Je repérai les traces du savant que je devais abattre à tout prix, mais il était difficile d'aller vite dans ce lacis végétal. Je dus m'arrêter un court moment pour reprendre mon souffle. Il ne restait plus que quinze minutes...

Je me remis à courir et aperçus la silhouette de Vikroz un peu plus loin. Il s'apprêtait à traverser la petite clairière qu'il venait d'atteindre. Je me ruai malgré la douleur lancinante que me causait ma blessure à l'épaule.

Mes jambes faiblirent et je dus encore m'arrêter. Plus que huit minutes maintenant. Il fallait aller vite. Je serrai rageusement les dents et il me sembla que là-bas, devant moi, Vikroz courait moins rapidement. Il devait se fatiguer lui aussi, et cela me donna un renouveau de courage.

Pendant que les dernières minutes s'écoulaient, je n'avancai plus que comme un automate, et il me sembla que le temps fixé était maintenant dépassé. Je ne savais plus où j'en étais, tout se brouillait dans ma tête.

Encore quelques pas, Vikroz toujours devant moi, et je me dis que Munk et Tolk avaient échoué.

Puisque tout était perdu, il fallait empêcher à tout prix le savant de poursuivre son œuvre monstrueuse. Je repartis, poussant un cri de

douleur lorsque mon épaule heurtait une basse branche.

Et puis, je m'arrêtai, horrifié par le spectacle que j'avais devant les yeux. Je reconnaissais la clairière, la cage, avec cette créature à l'intérieur dont j'entendais distinctement les plaintes et les lamentations éternelles.

Devant la cage, Vikroz avançait péniblement, se traînant presque. Il progressait sous l'emprise de cet être de cauchemar qui ne cessait de débiter des paroles encourageantes et avenantes. Déjà, les grosses mains noueuses de la créature émergeaient de la cage, entre les barreaux luisants.

— N'ayez aucune crainte, je ne vous veux aucun mal, il faut avoir pitié de moi... je suis seul... toujours seul... horriblement seul... dans cette cage. Pourquoi ne vient-on jamais me voir ? Mais vous êtes bon, vous, vous venez à moi...

Vikroz butait à chaque pas. Il ne se trouvait plus qu'à quelques mètres de la cage. Je ne pouvais m'empêcher de regarder cette scène atroce. Inconsciemment peut-être, je devais ressentir moi aussi la puissance hypnotique de cet être monstrueux dont les gros yeux exorbités brillaient au milieu d'une tête ronde et sans expression.

Je vis les doigts du monstre se nouer autour des épaules de Vikroz qui ne tenta pas le moindre geste de défense. Il n'était déjà plus lui-même. Il commençait à se vider de toute sa vitalité au profit de la créature qui le dominait et dont les yeux ronds brillaient de plus en plus intensément.

J'éprouvai l'envie de m'élancer, le besoin de m'interposer dans cette terrible scène, le désir d'interrompre cet atroce spectacle, mais je n'en eus ni le temps ni les moyens.

Un bruit lourd sembla monter du sol, comme un grondement de tonnerre. Puis une violente secousse ébranla le sol, suivie d'une autre plus violente encore.

Je compris que Munk et Tolk avaient réussi. D'un instant à l'autre, l'île de Kambora allait sauter. Alors, sans m'occuper du sort de Vikroz, je rebroussai chemin, éprouvant l'impérieux désir de revoir une fois encore Mira avant de mourir.

Le grondement s'amplifiait sinistrement, et alors que j'étais déjà sorti de la clairière, une immense gerbe de flammes fusa du sommet du plus haut volcan de l'île.

Il me sembla qu'une force nouvelle était née en moi et je bondis dans les broussailles au moment où le sol tremblait à nouveau, tandis qu'une large fissure fendait le terrain à quelques mètres de moi. Je n'eus pas le temps de m'élancer pour franchir la crevasse et un geyser de feu s'élança dans les airs derrière moi.

Plus que quelques instants et ce serait la fin de tout.

Je courus sans me demander si j'étais dans le bon chemin et j'eus la

joie de rejoindre mes compagnons. Mira s'élança en me voyant et je la serrai farouchement dans mes bras sans une parole.

Aux pieds de Stuart, le corps de Vakim gisait sans vie.

L'enfer se déchaîna brutalement. Une secousse formidable nous précipita tous à terre, tandis que nous pouvions voir dans le ciel clair des masses de roches et de terre jaillir dans un fracas épouvantable. Le centre de l'île venait d'exploser.

J'avais fait un rempart de mon corps pour protéger Mira. Autour de nous, des pierres, des roches, des branches d'arbres arrachées rebondissaient pêle-mêle tandis que nous avions l'impression d'être entraînés comme des fétus de paille dans la tornade qui venait de se déclencher.

À demi inconscient, je me relevai, entraînant Mira derrière moi, butant sur le cadavre démantelé de Boz, le sourd-muet.

La voix de Stuart me parvint faiblement au milieu du grondement sonore qui allait en s'amplifiant. Un être gigantesque apparut devant nous, fuyant au hasard, couvert de sang et de poussière. C'était Kolm, le géant. Il avait aperçu lui aussi le professeur Hawkins coincé sous un amas de grosses pierres et, usant de sa force herculéenne, il parvint à le dégager, tandis que je l'aidais à se relever.

Kolm me regarda sans comprendre et il épongea le sang qui coulait de ses blessures à la tête.

— Vous êtes mon ami, me dit-il. Dites-moi pourquoi tout cela... que se passe-t-il ?

Je n'eus pas le courage de lui répondre, ni de le remercier pour ce qu'il venait de faire. Le brave géant s'assit lourdement non loin de là, et je devinai qu'il pleurerait comme un enfant, la tête dans les mains. C'est alors que mon regard se porta en direction de l'océan. La barrière invisible avait disparu et la plage s'offrait à présent à nos regards. C'était la pointe extrême de l'île. Je tirai Mira et poussai Stuart devant moi sans réfléchir davantage :

— Essayons d'atteindre la plage, leur criai-je... vite... vite...

## CHAPITRE XVI

Je ne sus jamais combien de temps nous mîmes pour atteindre les récifs où les vagues puissantes venaient se briser, et je ne compris jamais l'idée qui m'a poussé à entraîner mes compagnons à cet endroit. Peut-être était-ce tout simplement instinctif, peut-être était-ce la vue de cette masse métallique compacte qui fendait l'eau dans une gerbe d'écume, longeant le rivage, et étincelant au soleil. Je suis incapable de me souvenir. Je n'arriverai certainement jamais à me rappeler si c'est Tolk ou si c'est Munk qui se dressa le premier sur le pont de l'aquajet lorsque nous débouchâmes sur la plage, ni comment nous nous retrouvâmes, Mira, Stuart et moi, à l'intérieur quelques secondes plus tard.

Il ne me reste en mémoire que quelques images assez confuses. La joie des deux créatures en nous revoyant, l'apocalyptique vision des restes de Kambora explosant dans un enfer de flammes et de feu, juste au moment où l'aquajet s'enfonçait dans les eaux de la crique, puis le faisceau aveuglant du projecteur hélionique braqué à l'avant, et enfin le corps de Mira étendu au milieu de la cabine, sans connaissance.

Je me suis laissé choir à mon tour et j'ai fermé les yeux, incapable de réaliser si je vivais encore moi-même ou si tout cela n'était que la suite logique du cauchemar que nous étions en train de vivre.

Puis, j'ai entendu la voix de Stuart à mes côtés. Il parlait de Mira, de sa blessure au ventre, du sang qui coulait... de la plaie profonde et de l'hémorragie...

Tous ces mots dansaient dans ma tête enfiévrée et la vue du sang qui se répandait sur le plancher de la cabine me ramena brutalement à la réalité.

De toute façon, Mira était condamnée. Comme les autres... Que pouvions-nous faire, à présent ? Stuart poussa un long soupir devant le corps inerte de la jeune créature qui avait complètement perdu connaissance.

Mais Tolk s'était avancé et avait déposé un large coffret à côté de lui ; il s'affaira auprès de Mira, mettant à nu la plaie profonde sur la hanche droite. Je me souvenais à présent. Mira s'était blessée dans sa chute lors de la secousse qui nous avait tous précipités dans les roches. L'effort qu'elle avait dû fournir pour atteindre l'aquajet avait aggravé son état.

Tolk nettoyait la plaie, avec une sorte de liquide jaunâtre, et il appliqua sur les chairs une espèce de pansement humide qu'il sortit du coffret.

— Nous la sauverons peut-être, dit-il simplement. Ayez confiance.

Évidemment il ne savait pas, il ne connaissait pas encore le sort qui



attendait Mira, qui l'attendait également ainsi que tous ceux de sa race. Stuart et moi n'eûmes pas le courage de lui révéler la vérité. Munk et Tolk nous étaient dévoués, nous le savions, et ils iraient jusqu'au bout. Ils l'avaient abondamment prouvé dans leur héroïque tentative pour la destruction de Kambora, poussant même jusqu'au sacrifice de leur propre vie en essayant jusqu'au dernier moment de nous recueillir à bord. Cette folie de leur part nous avait sauvé la vie.

L'aquajet survola la grande cité sous-marine où la panique et l'agitation intense régnaient un peu partout. La catastrophe était déjà connue dans tous les milieux et la petite communauté était en proie à un affolement complet.

Quelques instants plus tard, l'aquajet, fonçant toujours, arriva au poste de surveillance que nous connaissions déjà. Mira fut débarquée avec précaution et placée sur une couchette que Tolk dirigea vers un laboratoire parfaitement équipé.

— N'ayez aucune crainte, fit Munk en revenant près de nous. Tolk s'en tirera très bien. Le pansement appliqué sur la blessure est à base de cellules très actives dérivées du cholestérol, et de certaines hormones de croissance produites par la glande hypophyse. Les tissus détériorés régénéreront rapidement. Toutefois, un examen sérieux des organes abdominaux s'impose et nos appareils d'études nous donneront tous les résultats dans quelques minutes. Tout d'abord établissement du métabolisme basal, radiographie et analyse infrarouge transmis aux analyseurs magnétiques, lesquels soumettront le tout au cerveau électronique.

En d'autres circonstances, nous nous serions sans doute émerveillés devant un pareil examen médical automatique, mais Stuart et moi étions trop inquiets sur le sort de Mira pour y prêter la moindre attention. Des minutes s'écoulèrent, longues, trop longues même, et puis Tolk apparut dans la grande pièce circulaire.

Son visage s'était creusé de petites rides fines et il paraissait mal à l'aise. Il se tourna vers moi et déclara :

— Elle est sauvée. Aucune lésion interne, c'est l'affaire de quelques jours. Mais il y a une chose que je suis obligé de vous avouer et qui vous étonnera... j'espère agréablement.

— Que voulez-vous dire ? Qu'y a-t-il ?

— J'ai fait une constatation surprenante. Cette jeune femme n'est pas une créature de notre race et elle n'a nullement été conçue dans le Centre Créateur de Vikroz.

Je m'élançai, le saisis par les épaules :

— Que dites-vous ?

— La vérité. Je vous montrerai les résultats donnés par le cerveau électronique, si vous y tenez. Mira est une créature humaine, possédant tous ses organes féminins en parfaite condition. Si nous

sommes dans l'incapacité de nous reproduire, là n'est pas le cas pour Mira. D'ailleurs sa constitution biochimique est déclarée « étrangère » par les ordinateurs électroniques de base. D'autre part, elle a subi un choc nerveux assez important ayant entraîné une amnésie pas très ancienne. Un an ou deux, tout au plus.

— Ne s'agirait-il pas d'une amnésie occasionnée volontairement ? demanda Stuart.

— Impossible à affirmer.

— Mais enfin, m'écriai-je, pourquoi Vikroz nous aurait-il avoué qu'elle était sa première créature féminine ? Pour quelle raison ?

— Je crois comprendre, intervint Stuart, plus calme. Vikroz n'a jamais pu créer une femme, avec tout ce que son sexe entraîne au point de vue difficultés dans ses organes propres. La synthèse de certaines hormones femelles n'a pas dû être réussie, comme la progestine et l'œstrine qui sont à la base du cycle menstruel, ou d'un tas d'autres qui créent la différence entre les deux sexes. Le but de Vikroz, vous le savez, était de parvenir un jour à créer des êtres normaux pouvant assurer leur propre descendance. Seulement, il lui fallait d'abord créer des mâles capables de prendre possession de la Terre. Le problème féminin n'était pas urgent pour lui. Donc, pour parvenir à ses fins, il décide de se procurer un échantillon du beau sexe, trouve Mira, Dieu sait où... peut-être ne le saurons-nous jamais, l'entraîne à Kambora, lui ôte la mémoire, en fait son esclave avec l'intention de l'utiliser comme modèle ou comme cobaye peut-être. Malheureusement, il a la mauvaise idée de s'en servir pour récupérer le cristal et c'est là que nous intervenons.

Il toussota légèrement, me fixa d'un regard bon enfant et poursuivit :

— Il ne tarde pas à constater que Mira est follement éprise de vous, et, pour éviter des complications, préfère continuer de nous laisser croire qu'elle est une de ses créatures, dressant ainsi une barrière entre vous et elle dans vos relations futures. D'autre part, je me suis toujours demandé pourquoi Mira ne possédait pas, comme les autres, le don de la télépathie.

— Bon sang, m'écriai-je, je me le suis demandé plus d'une fois, mais...

Je ne pus dire un mot de plus, tellement j'avais la gorge contractée. C'était trop de bonheur dans un seul jour et dans mon égoïsme, j'en oubliais presque la tragique situation dans laquelle se trouvaient nos nouveaux amis.

C'est alors que Munk rompit le silence gêné qui venait de s'établir :

— Je crois, dit-il, qu'il est temps que nous repartions. Il vous reste encore beaucoup à faire pour aider vos semblables. Les commandos de Vikroz peuvent réagir tôt ou tard ; il faut l'éviter. Il n'y a d'ailleurs

aucune raison pour que votre peuple et le nôtre ne vivent pas en parfaite harmonie à présent. Tolk et moi-même nous emploierons à cet effet. Ce ne sera peut-être pas très facile, mais nous y mettrons tout notre cœur.

La confiance qu'il étalait nous fit mal, à Stuart et à moi, et nous l'approuvâmes, en évitant de nous laisser entraîner dans une conversation pénible.

Ils ignorèrent toujours l'existence du terrible mal qui évoluait avec rapidité dans leur organisme et c'est à l'approche des côtes de Californie qu'ils commencèrent à en ressentir les impitoyables effets.

Nous accostâmes près de San-Francisco quelques heures plus tard et lorsqu'on nous recueillit, nos deux compagnons agonisaient près de l'appareil.

## ÉPILOGUE

Il n'y a pas eu de déluge... Notre bonne vieille Terre a gardé sa physionomie habituelle et la crainte et l'inquiétude ont quitté le cœur de chacun. Les créatures de Vikroz se sont éteintes l'une après l'autre dans les forêts, dans les plaines, dans les villes, dans les déserts et dans l'océan. L'espoir est revenu et le soleil aussi. Le cristal a disparu, désintégré avec les roches de Kambora probablement, mais j'ai retrouvé Mira. Je ne perds pas au change, car c'est elle à présent qui m'inspire et m'aide dans mon travail.

Stuart est devenu un personnage très important dans le monde et il m'aide beaucoup, lui aussi. Il vient souvent nous voir dans notre petit cottage du Maine où nous avons trouvé, Mira et moi, le calme et la solitude que nous désirions tant. Nous n'avions en effet qu'une hâte, éviter les curieux, les indiscrets, et les amateurs de sensations fortes qui nous étaient tombés sur le dos dès notre retour.

Combien de fois avons-nous dû raconter notre aventure ? Je ne m'en souviens plus... Et le plus embarrassant, c'était chaque fois qu'il nous arrivait de parler du cristal. Que voulez-vous, les gens sont sceptiques parfois. D'ailleurs Stuart ne s'était pas gêné pour me dire le jour de notre arrivée :

— Vous aurez du mal à faire avaler cette histoire de cristal, surtout dans votre roman.

— Oui, je le sais, et je connais d'avance ceux qui ne l'avaleront pas. Mais ça m'est égal. Bonne ou mauvaise, la critique est toujours de la publicité.

— Ne vous énervez pas, m'a dit Stuart en souriant malicieusement. Vous dépensez inutilement votre phosphore et votre adrénaline. Vous en aurez besoin pour Mira.

J'ai souri à mon tour, car je connaissais à présent la savante répartition des produits chimiques qui a fait dire à un illustre savant que « l'amour n'était qu'une question de molécules ».

Qu'on le veuille ou non, c'est ainsi, et si depuis son origine l'humanité a connu bien des bouleversements, grâce à la découverte du feu et de la roue, au principe d'Archimède, au théorème de Pythagore, au grain de sable de Cromwell, à la pomme de Newton ou aux théories d'Einstein, je ne puis oublier le dernier en date et peut-être le plus marquant de tous, puisqu'il a sauvé le monde... le « Baiser de Mira ».

1 Ce fait est rigoureusement authentique.